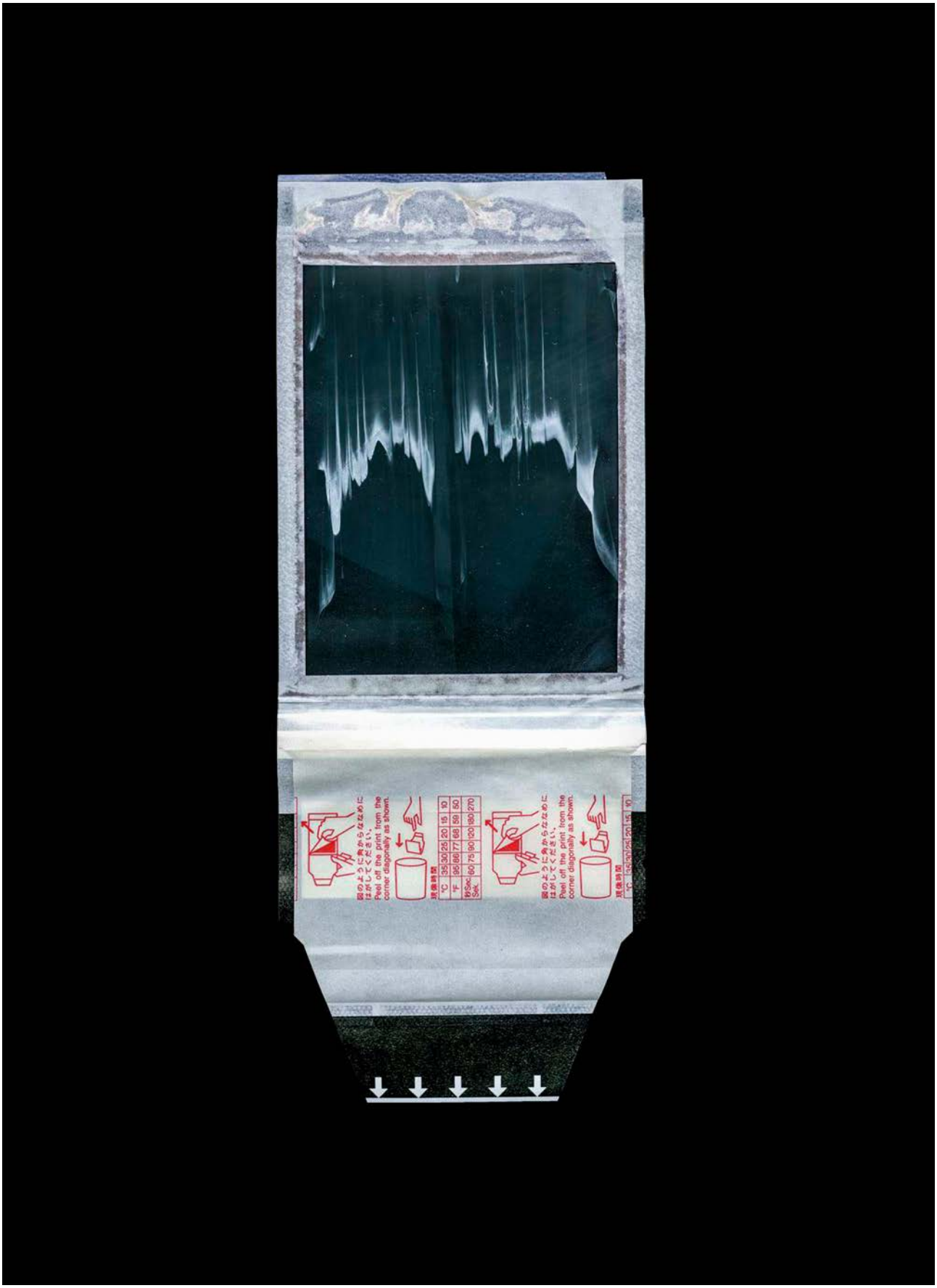
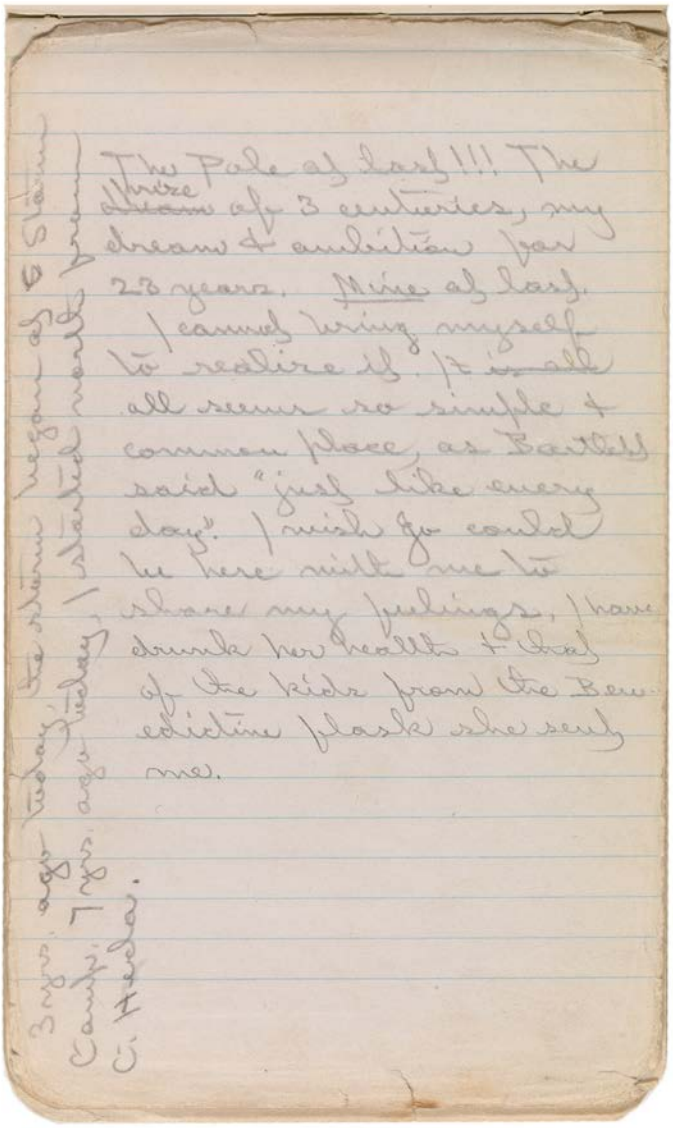


© Anastasia Mityukova, de la série Find a way, or make one, 2016-2017. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP



© Anastasia Mityukova, de la série Find a way, or make one, 2016-2017

SOMMAIRE

ÉVÉNEMENT			28
NOUVELLES EXPOSITIONS	–	Romandie	32
	–	Suisse alémanique	76
EXPOSITIONS EN COURS			114

PHOTO-THEORIA

Magazine mensuel sur l'actualité de la photographie contemporaine

Rédaction : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

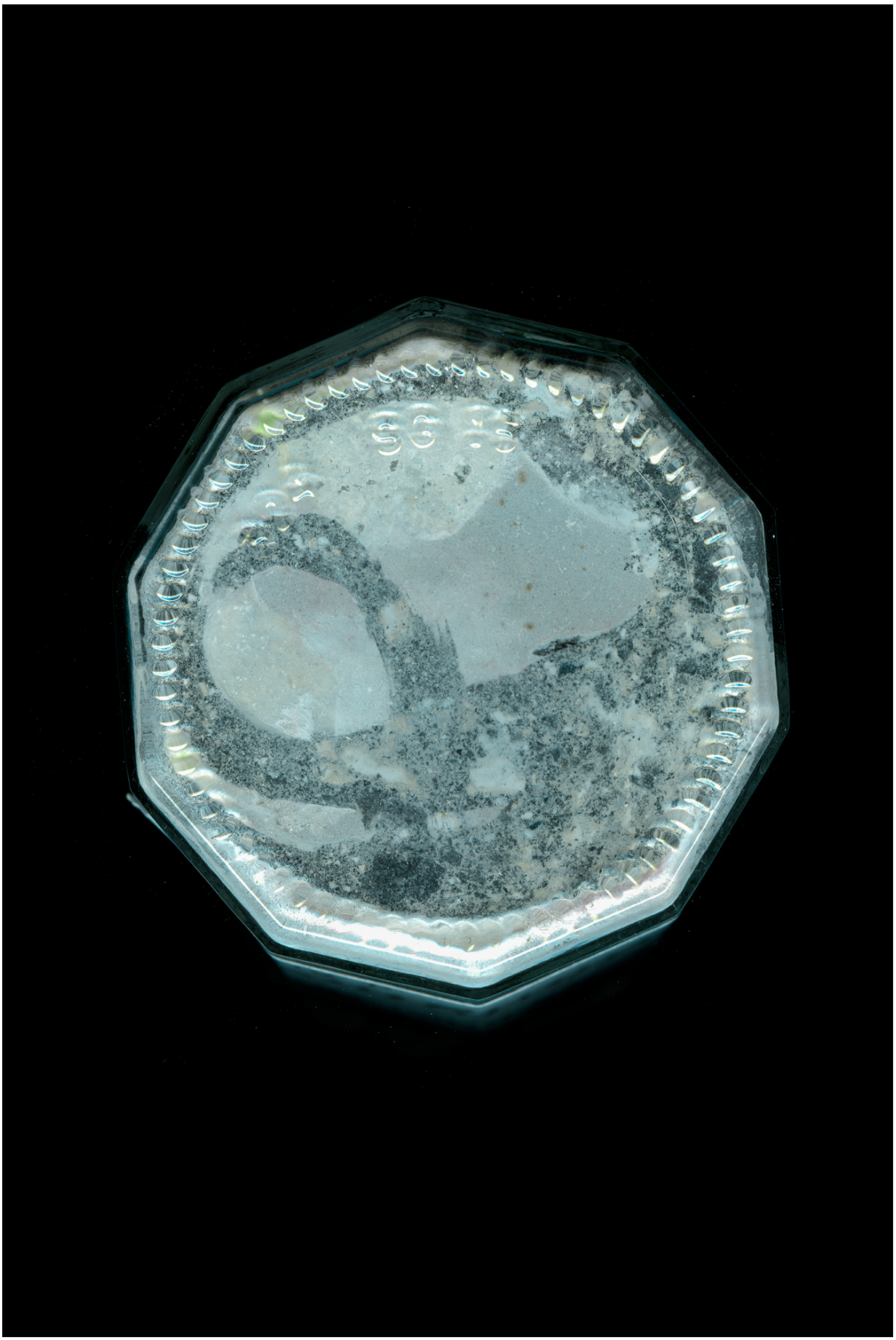
Photo-Theoria vous propose des comptes rendus de publications récentes et d'expositions en lien avec la photographie contemporaine, ainsi qu'un aperçu de l'actualité des expositions de photographie en Suisse. Créé en 2011, Photo-Theoria est un site de ressources pédagogiques ainsi qu'un magazine en ligne depuis 2015. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'AICA – Association Internationale des Critiques d'Art. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image au CEPV depuis 1997. De 1998 à 2004, elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne. Elle s'engage dès 1998 dans la promotion de la création actuelle.

© Anastasia Mityukova, de la série Find a way, or make one, 2016-2017. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

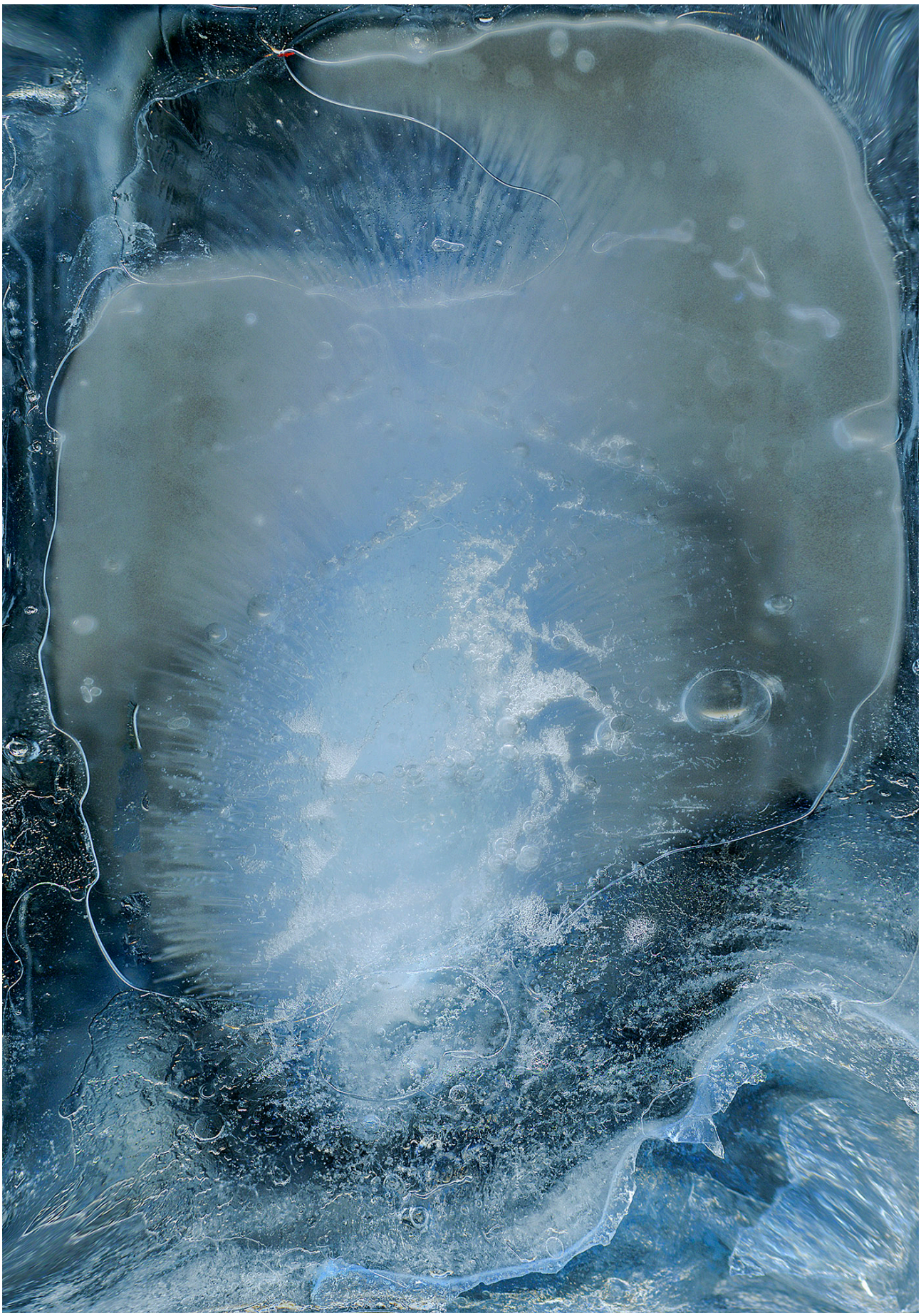
FOCUS – Nom de code : vfg NWFP

Derrière l'abréviation énigmatique NWFP se cache le Prix vfg des jeunes talents en photographie, l'un des concours suisses les plus intéressants pour les photographes émergents. Le Nachwuchsförderpreis est organisé par une importante association suisse de créateurs photographes basée à Zurich, le vfg – Vereinigung fotografischer Gestalter und Gestalterinnen. Le vfg NWFP est destiné aux photographes vivant en Suisse et âgés de moins de 39 ans.
L'exposition itinérante, d'abord présentée à Photobastei, Zurich, permet de découvrir les dix nominés de la 21ème édition du vfg NWFP. À partir des 110 candidatures parvenues au vfg, une trentaine de travaux ont été présélectionnés puis le jury a nominé les dix photographes suivants : Roshan Adhihetty, Sabina Bösch, Axel Crettenand, Laurence Kubski, Vincent Levrat, Jonathan Levy, Anastasia Mityukova, Claudia Schildknecht, François Vermot et Lucas Ziegler.
Je remarque trois tendances dominantes dans les projets sélectionnés : le documentaire, avec une réflexion sur les rapports de l'homme à son environnement (animaux ou paysages), la sculpture sous ses aspects les plus élémentaires (bricolage, entassement d'objets, agencement de plantes) et une approche expérimentale (notamment autour du corps), voire conceptuelle dans le cas du travail d'Anastasia Mityukova. Une bonne représentation féminine et six photographes formés à l'ECAL sont également des points à relever.
Jury 2017 du vfg NWFP : Hélène Joye-Cagnard (Directrice des Journées photographiques de Bienne), Christoph Kern (photographe, directeur d'Oslo8, Bâle), Andreas Müller-Pohle (artiste, éditeur de *European Photography*, Berlin), Catherine Leutenegger (photographe, Lausanne) et Noë Flum (photographe, Zurich).
Nassim Daghighian

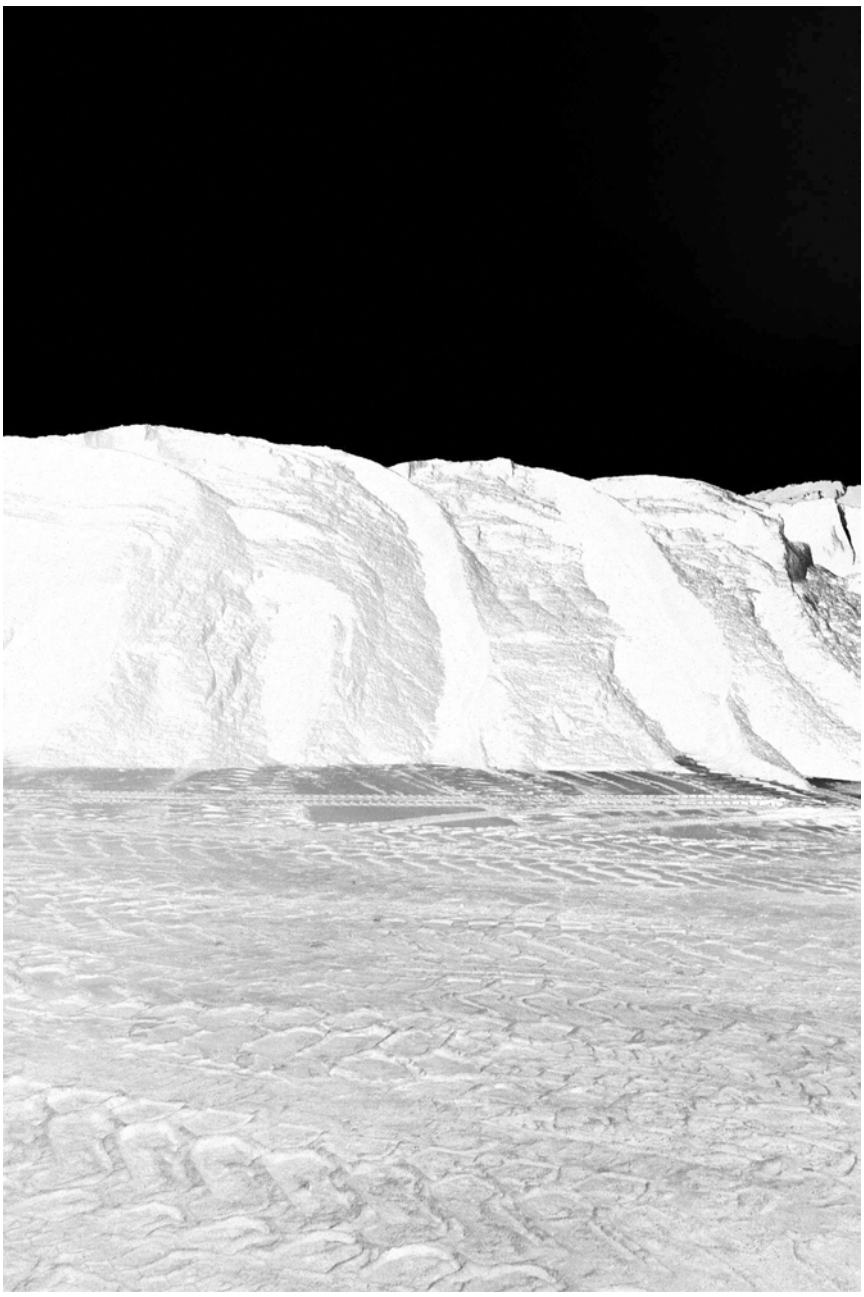
→ vfg NWFP 2017, Photobastei, Zurich, 14.09. – 15.10.2017, www.photobastei.ch ; www.vfg-nwfp.ch



© Anastasia Mityukova, de la série Find a way, or make one, 2016-2017. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP



© Anastasia Mityukova, de la série Find a way, or make one, 2016-2017. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP



© Anastasia Mityukova, de la série Find a way, or make one, 2016-2017

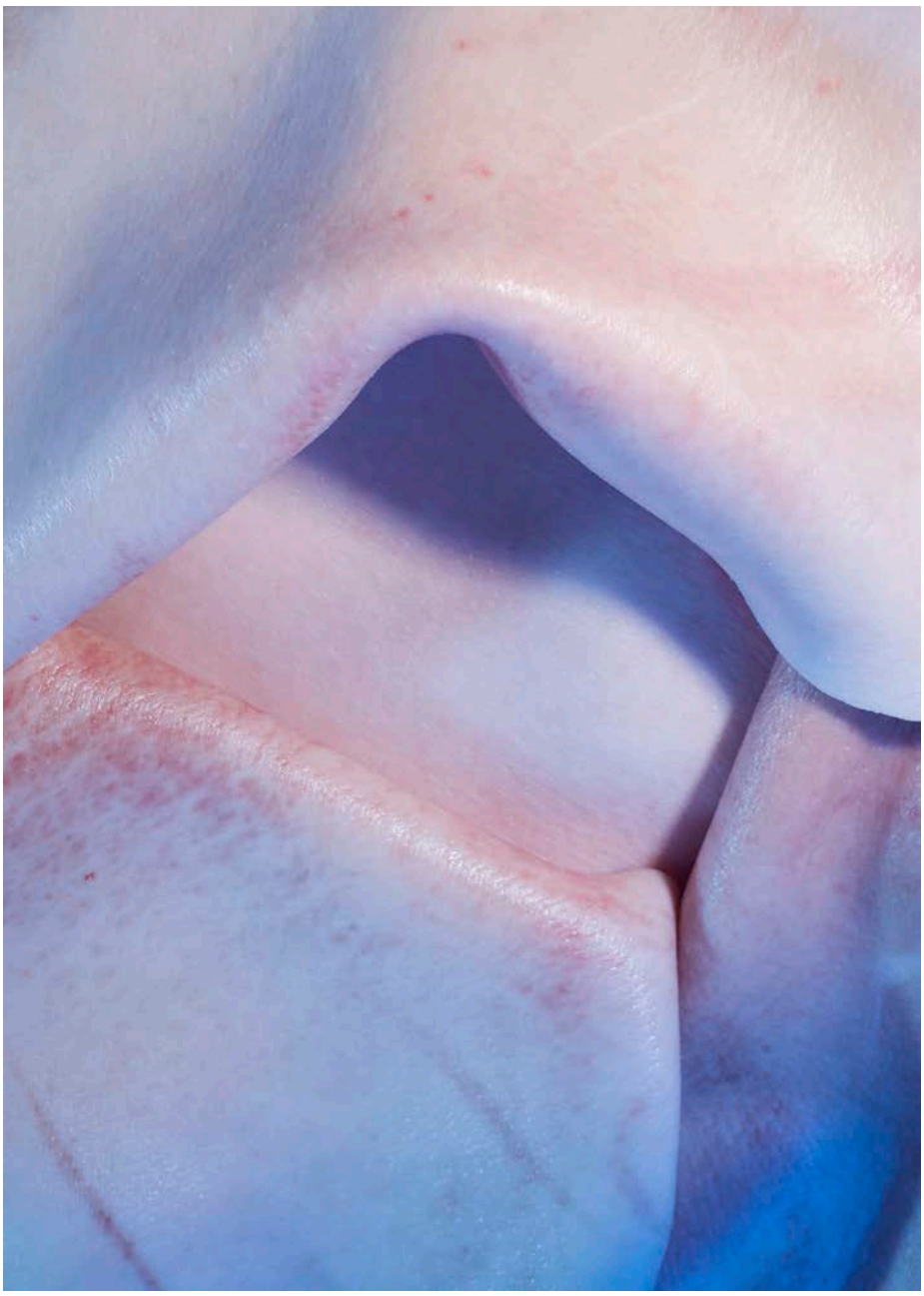
Anastasia Mityukova. Find a way, or make one

" *Aut inveniam viam aut faciam* (translation from latin : " I shall either find a way, or make one"). It was the first line that wrote the famous first conqueror of the North Pole : Robert Peary (06.05.1856 - 20.02.1920). He arrives at the magnetic North Pole the 6th April 1909. Recently, scientists discovered and proved that Robert Peary never get to this point and he lied in his journal. From the 1st April 1909 of his journey, he decided to travel with a smaller amount of people, none of those could use a compass neither use a map, that way it was easier to "fake" his positions.
I decided to work on this project using just materials that I could find at home (old pictures, online webcams, books, journals, old polaroids, ice etc.). I worked on this objects, that way it make us think about arctic conditions. I also linked the picture to the diary of Peary, the descriptions of the ice, weather, walk conditions. Somehow, I made my own trip "finding a way" and "making one". "

Anastasia Mityukova (1992, Ouzbékistan) suit depuis 2015 un BA en photographie à l'ECAL après y avoir suivi l'année propédeutique. www.anastasiamityukova.ch

Source : http://anastasiamityukova.ch/find-a-way-or-make-one

© Anastasia Mityukova, de la série Find a way, or make one, 2016-2017. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP



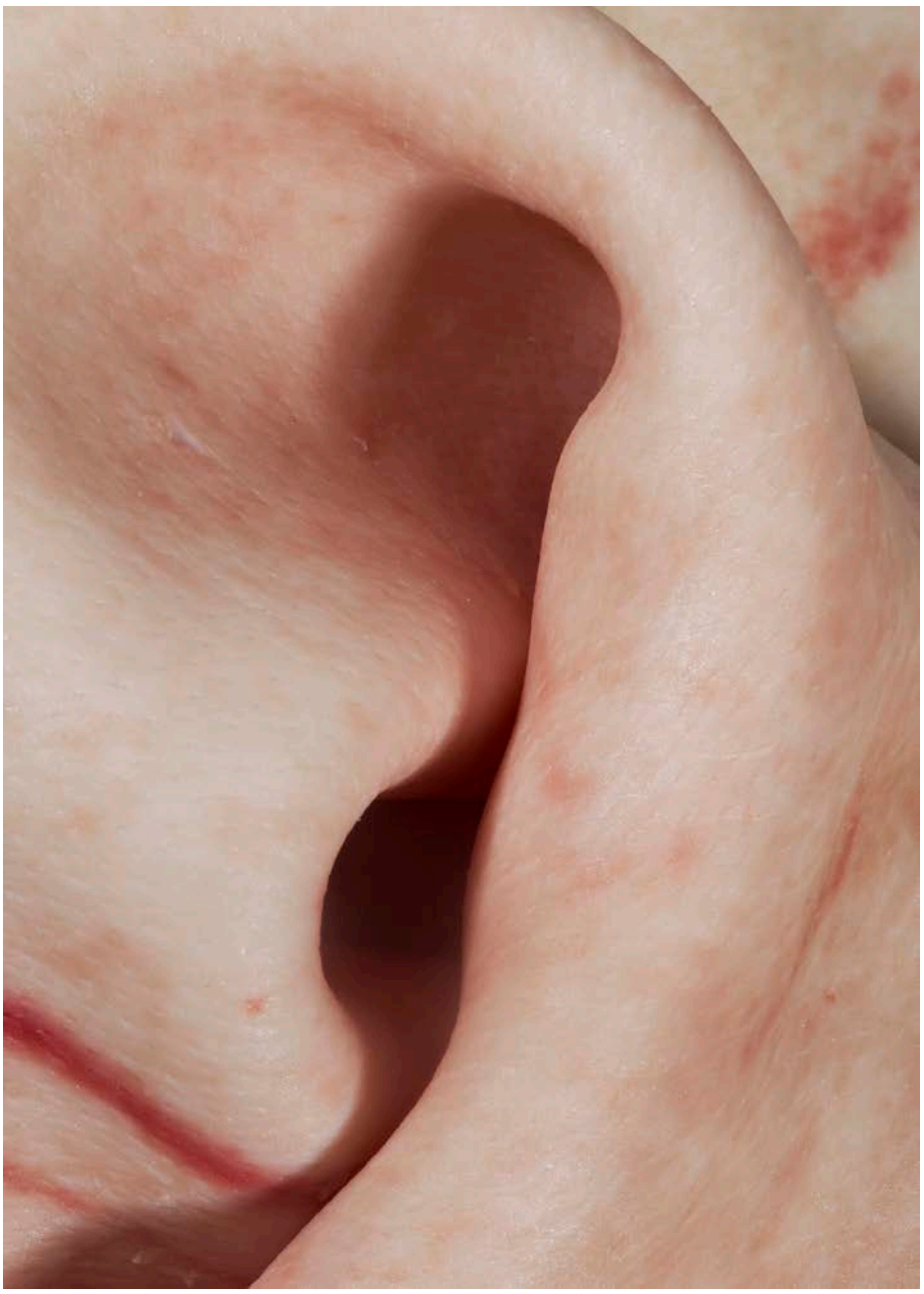
© Sabina Bösch, de la série Elusive Matter, 2016. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

Sabina Bösch. Elusive Matter

" En travaillant avec des modèles au niveau de leur corps, j'ai développé une approche sensuelle, prenant la structure charnelle comme une matière où la vieillesse et les formes ne sont plus importantes. En faisant cela, il y a l'émergence de détails invisibles. [Cette série] oblige celui qui regarde à définir une proximité visuelle étroite et constante avec les fragments anatomiques qui deviennent vivants. Entre l'éblouissement et la répulsion, cette exploration génère une tension interne et élargit la perception que nous avons habituellement du corps humain. "

Sabina Bösch (CH) vit à Zurich ; elle a obtenu un MA Art Direction à l'ECAL en 2016. www.sabinabosch.com

Source : http://www.ecal.ch/download/wysiwyg/c634d930d62c1cd3112ff7c88bda8ad3.pdf/Yearbook_2016_web(1).pdf



© Sabina Bösch, de la série Elusive Matter, 2016. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

© Laurence Kubski, de la série Domesticate, 2015. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

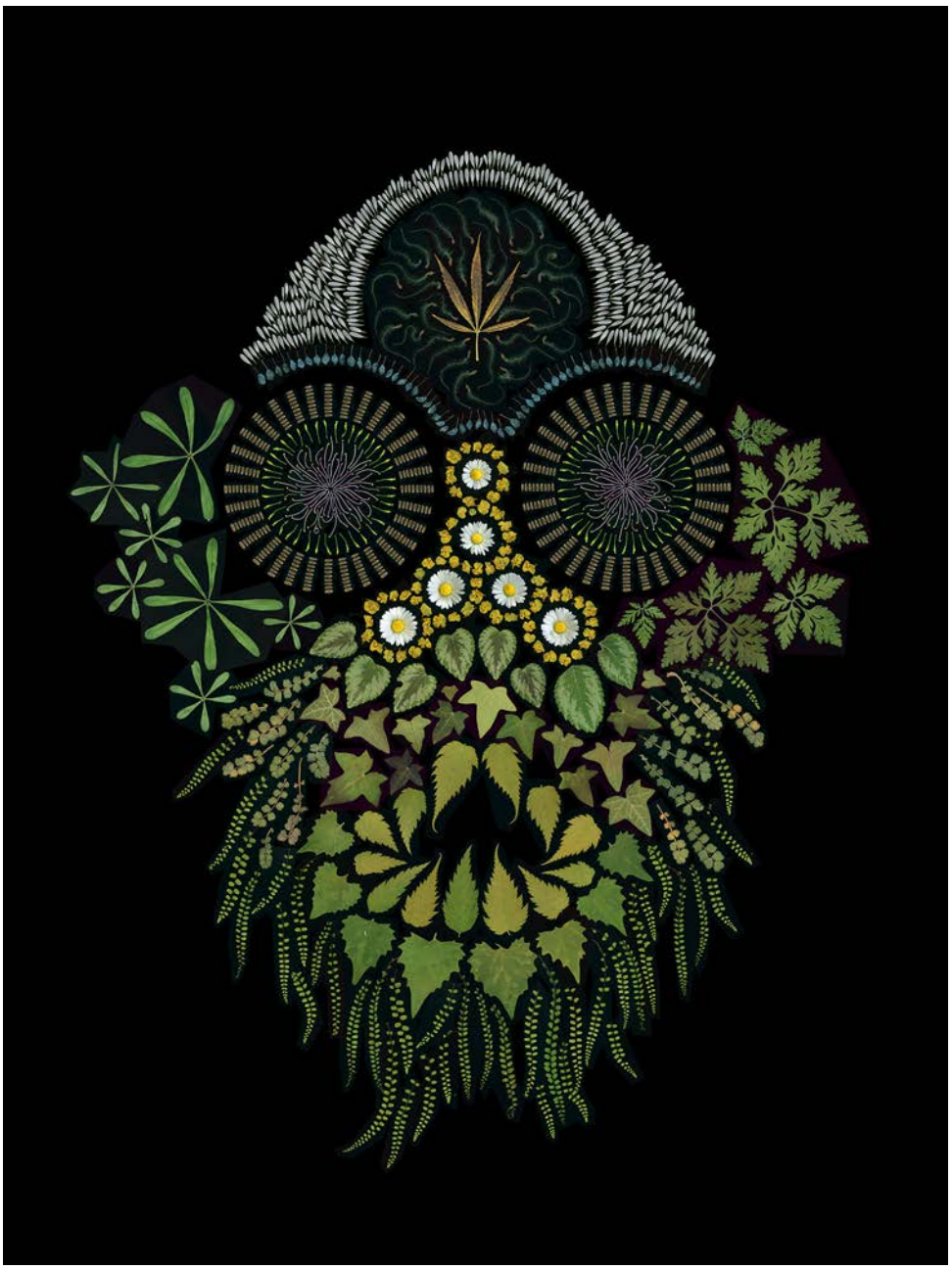
Laurence Kubski. Domesticate

" Partant du constat que les publications sur les animaux sont généralement destinées aux chasseurs, aux défenseurs de l'environnement ou aux possesseurs d'animaux, j'ai eu envie de créer un magazine culturel traitant des relations homme-animal : *Domesticate*. La réalisation de ce premier numéro m'a permis de mêler photographie, design graphique et travail rédactionnel. Elle m'a amenée, entre autres, à visiter des cafés tokyoïtes où se louent des chouettes, à rencontrer des garde-faune suisses surveillant des lynx et à découvrir des méthodes alternatives pour photographier les animaux sauvages. "

Laurence Kubski (CH) est directrice artistique, graphiste et photographe. En 2010, elle a terminé son BA en graphisme avant d'obtenir le diplôme de MA Art Direction en 2015 à l'ECAL. www.laurence-kubski.com

Source : http://www.ecal.ch/download/wysiwyg/0322e29c012950f3781ffdc7624a35bc.pdf/ECAL_Yearbook_2015_web.pdf

© Laurence Kubski, de la série Domesticate, 2015. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP



© Axel Crettenand, de la série Mynahs, 2016-2017. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

Axel Crettenand. Mynahs

" *Mynahs* est un projet en cours qui mêle naturalisme et spiritualité. Mon but est de célébrer la beauté, la diversité et la profondeur de la nature. Le rôle de ces images est de pousser à la contemplation de la réalité et de rappeler à la pensée introspective de ralentir et de regarder avec attention le monde existant. C'est une réaction devant la société moderne qui a tendance à vénérer le futur au lieu du présent, et dont les dieux se nomment *Accomplissement Personnel*, *Stress* et *Efficacité*.
Le titre de la série se réfère à un détail de *The Island*, le livre de Aldous Huxley. Ce récit utopique discute des aspects d'une communauté insulaire idéale qui pratique notamment la pleine conscience. Pour aider le peuple dans cet exercice compliqué, les fondateurs de la société ont enseigné aux nombreux *mainates* (*mynahs* en anglais) présents sur l'île à répéter un mot : Attention ! Attention ! De cette manière, les habitants sont rappelés à l'ordre spontanément, où qu'ils aillent et quoi qu'ils fassent.
Bien sûr, Huxley n'est pas l'auteur de l'idée selon laquelle être pleinement conscient pourrait être sain pour un grand groupe de personnes vivant ensemble. La cité antique et légendaire Shambhala, que certains considèrent comme la source de connaissance et de sagesse de l'Asie, est aussi décrite comme un

© Axel Crettenand, de la série Mynahs, 2016-2017. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

royaume idéal, caché dans les montagnes du Tibet. Chacun de ses membres, et particulièrement ses souverains, suivaient *La voie sacrée du guerrier*, une spiritualité bouddhique largement basée sur la pleine conscience. Mon travail s'inscrit humblement dans cette tradition.
Je vous présente ici mes trois premières images, trois *mynahs*, qui sont appelés à être rejoints par d'autres ces prochains mois. "

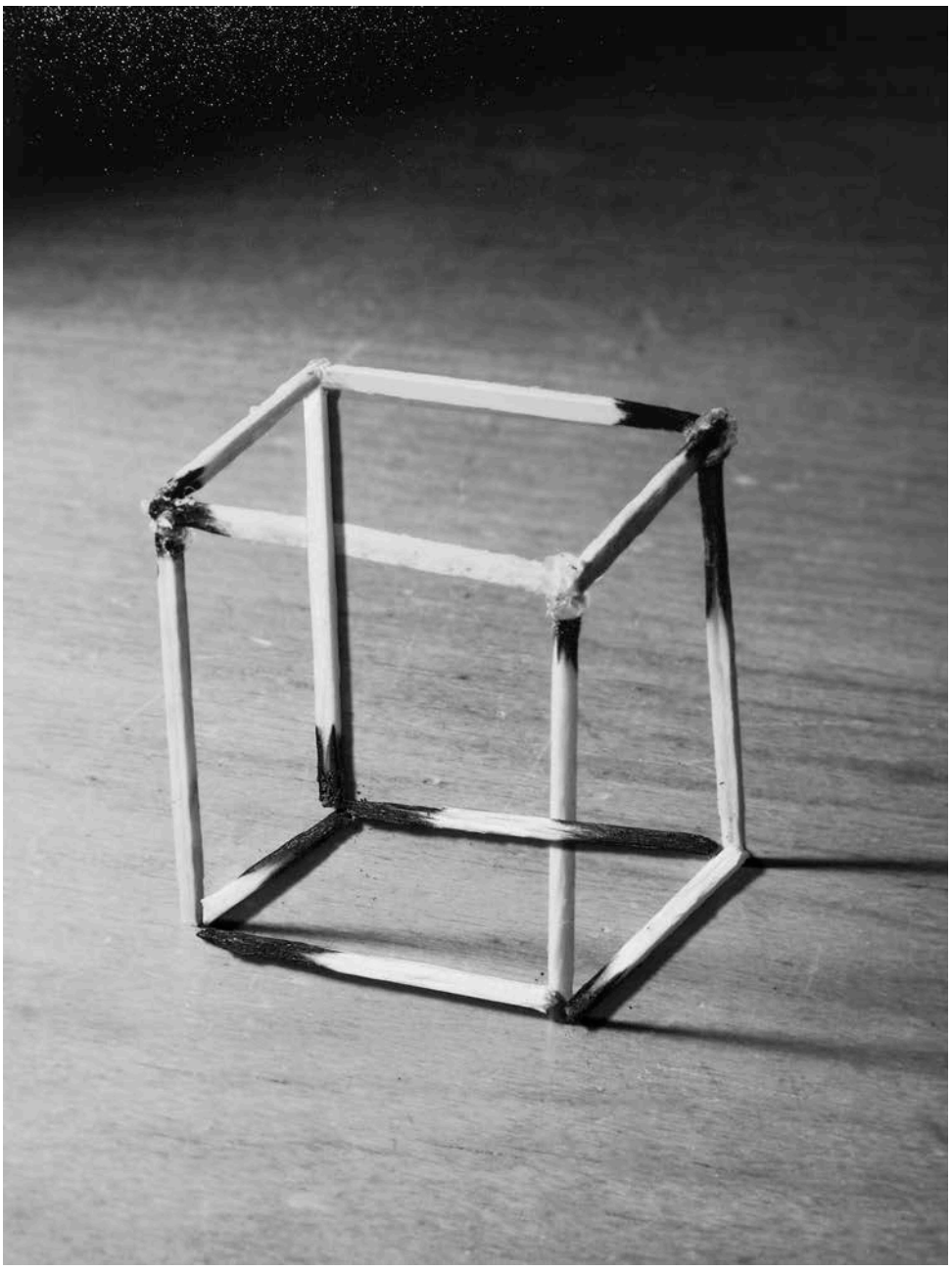
Axel Crettenand est photographe indépendant. Il a étudié la photographie documentaire en 2011-2012 à la KABK (Académie royale des beaux-arts) de La Haye et a obtenu son diplôme de BA en photographie à l'ECAL en 2013. Il a enseigné à l'ECAL de 2013 à 2015. www.axel.li

Source : http://www.axel.li/assets/m.pdf

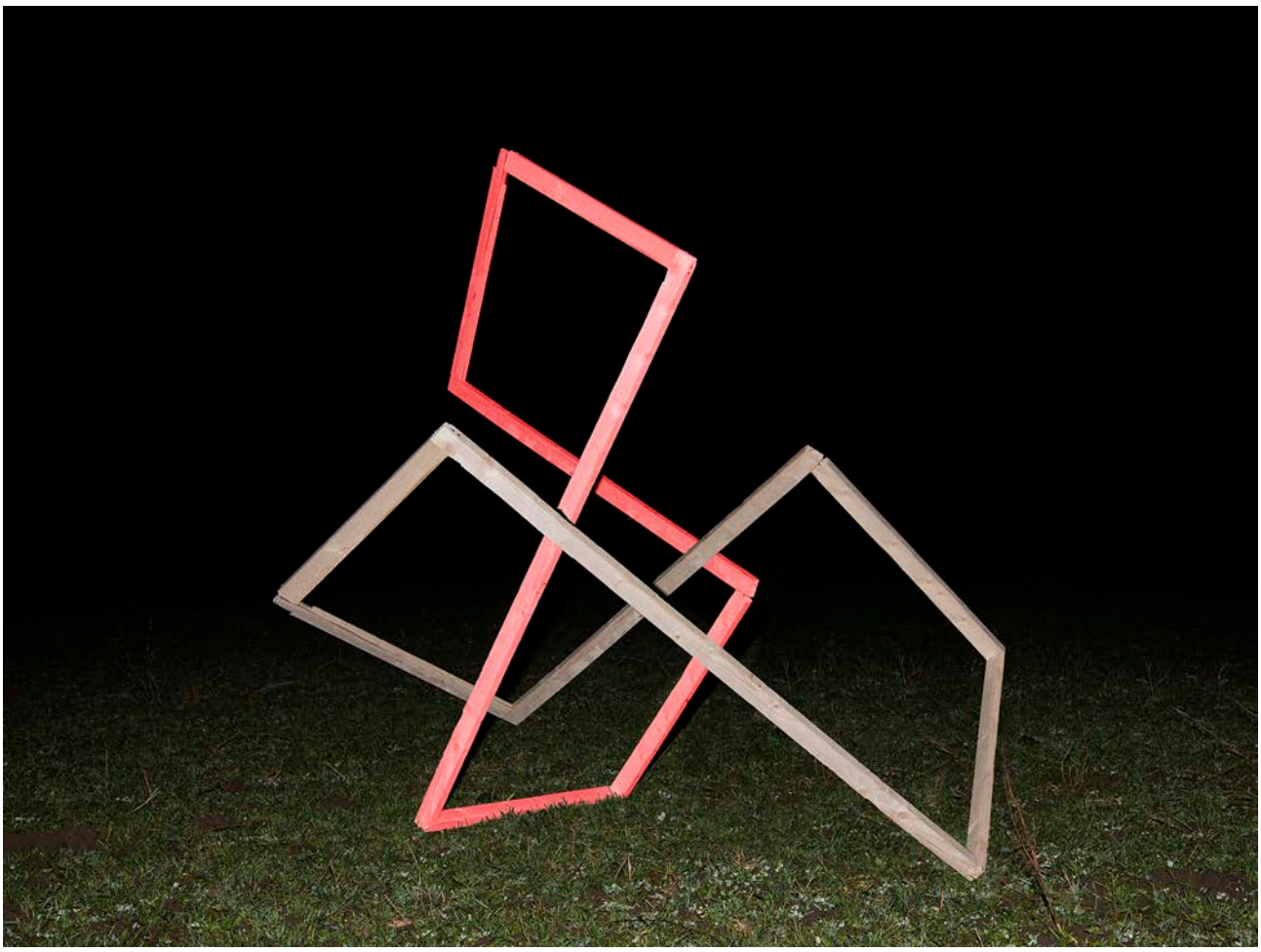
© Vincent Levrat, de la série Flat Depth, 2016. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

Vincent Levrat. Flat Depth

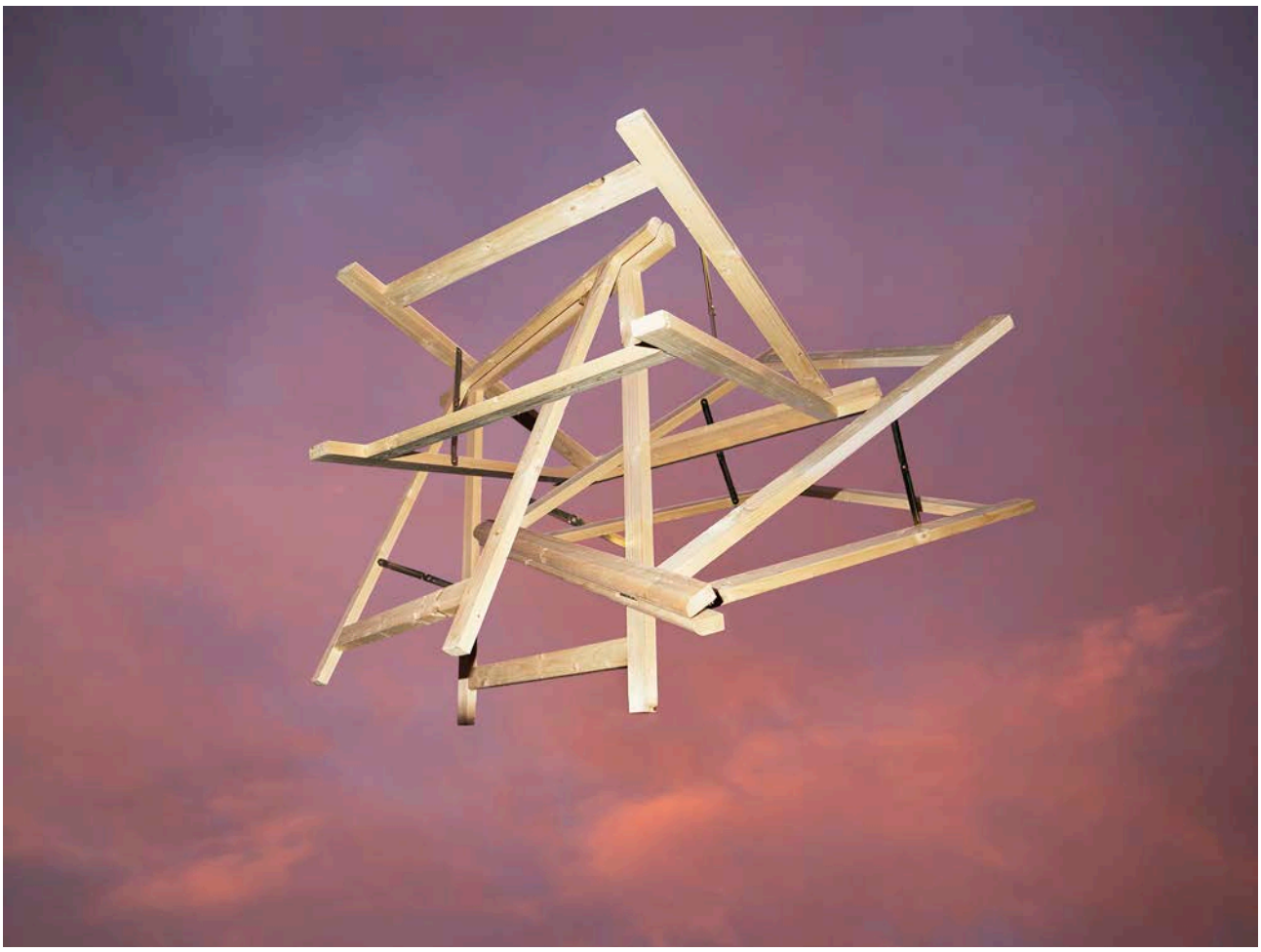
Vincent Levrat (1992, CH) a accompli une formation initiale en photographie au CEPV de 2013 à 2015 et suit depuis 2015 un BA en photographie à l'ECAL. www.vincentlevrat.com



© Vincent Levrat, de la série Flat Depth, 2016. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP



© Vincent Levrat, de la série Flat Depth, 2016. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

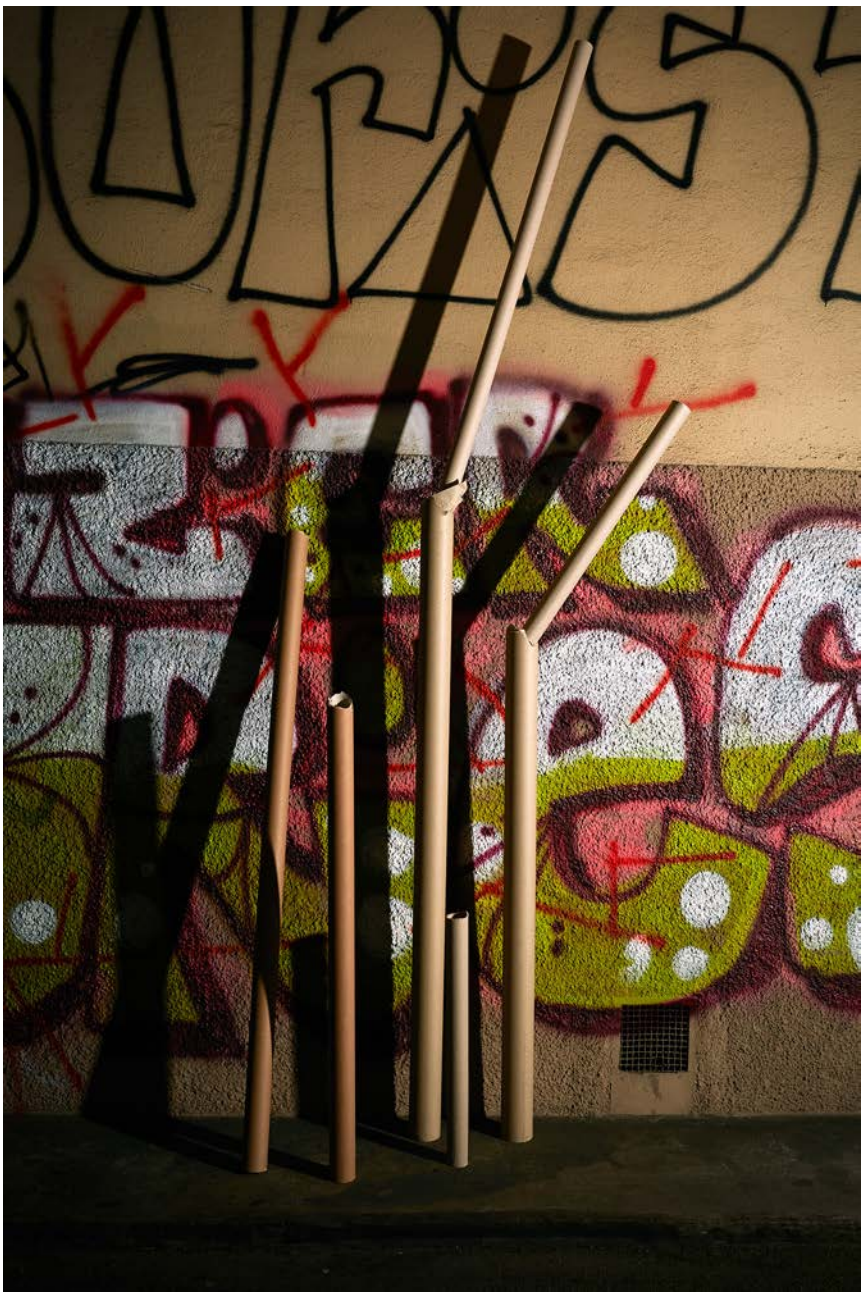


© Vincent Levrat, de la série Flat Depth, 2016. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

© Lucas Ziegler, de la série Lying Out. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

Lucas Ziegler. Lying Out

Lucas Ziegler (1978, CH) a obtenu en 2014 son diplôme en art avec spécialisation en photographie à la ZHdK – Zürcher Hochschule der Künste. www.lucasziegler.ch



© Lucas Ziegler, de la série Lying Out. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

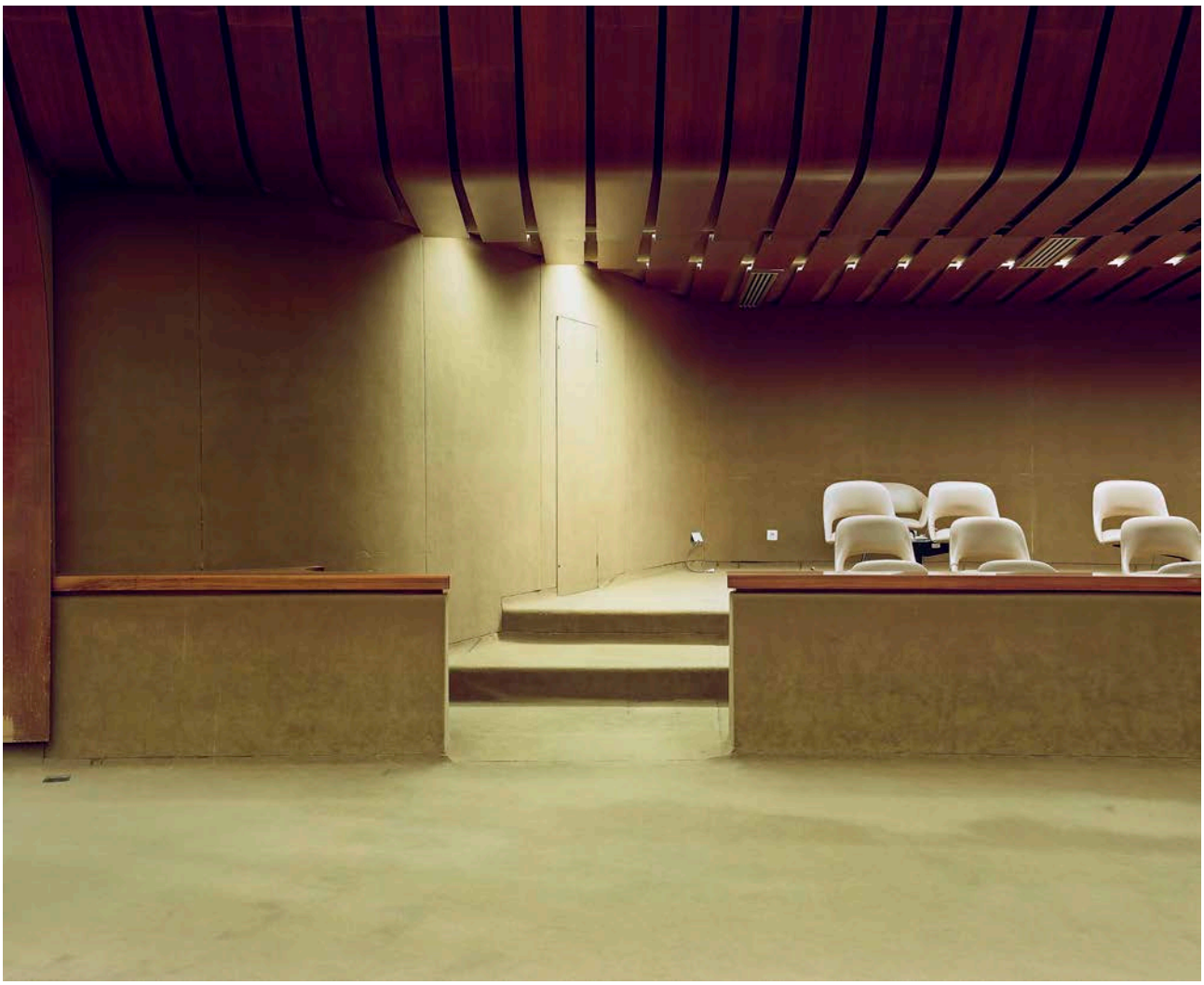
© François Vermot, de la série Empreinte diplomatique, 2016. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

François Vermot. Empreinte diplomatique

" À Genève, face au Léman et au Mont-Blanc ; le centre européen des Nations Unies.
En de nombreux recoins du Palais des Nations, le visiteur est transporté dans le passé, quelque part dans les années 1930 ou 1970, les époques de construction puis d'agrandissement du lieu. L'édifice colossal regorge d'éléments d'époque, aujourd'hui banalement fonctionnels et utilisés au quotidien.
Dans le Palais, ces rémanences d'activités raisonnent comme des anachronismes avec le style originel du lieu. Elles le chargent pourtant d'une présence inhabituelle, au sein de laquelle transparaissent débats, négociations, accords ou désaccords. L'empreinte diplomatique.
L'architecture est autoritaire, la maison du monde bâtie avec des intentions claires. Mais dans la pratique, cette aura originelle est remise en cause par l'activité des hommes. Le décorum, que l'on voulait raffiné et représentatif de la fonction des lieux, a dû être en maints endroits aménagé, accommodé pour répondre aux usages essentiels des diplomates. Comme au dehors le monde, lorsque les intentions humanistes se heurtent à la réalité des humains.
D'ici 2023, l'édifice sera pour la première fois entièrement rénové. L'espace sera repensé, lissé, rationalisé. Les travaux sont déjà en cours. "

François Vermot (1987, CH) est photographe et cinéaste autodidacte. Pendant ses études de géographie à l'Université de Fribourg, il a réalisé de nombreux travaux documentaires. www.francoisvermot.ch

Source : http://www.francoisvermot.ch/empreinte-diplomatique/



© François Vermot, de la série Empreinte diplomatique, 2016. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

© Jonathan Levy, de la série Out of Season – Jura, 2016-2017. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

Jonathan Levy. Out of Season – Jura

Jonathan Levy (1981, CH) est vidéaste et photographe indépendant. Il s'est formé à la réalisation audiovisuelle à l'ESEC, Paris, entre 2002 et 2004. Il enseigne au CFPA – Centre de Formation Professionnelle Arts à Genève. www.grinta.li

© Jonathan Levy, de la série Out of Season – Jura, 2016-2017. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

© Claudia Schildknecht, de la série D'Nischeler, 2016. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

Claudia Schildknecht. D'Nischeler

Avec son travail *D'Nischeler* (2016), Claudia Schildknecht aborde la question de l'élevage d'animaux exotiques comme une éventuelle nouvelle ressource économique suisse…
Subventions agricoles, production croissante de lait pour un prix en baisse constante, l'accord de libre-échange entre l'UE et la Suisse – tout cela rend la survie économique des fermiers suisses difficile. Les petites exploitations disparaissent peu à peu, et les cas de suicides augmentent. Alors que certaines fermes voient une issue dans l'industrialisation, des marchés de niche promettent peut-être le succès: buffles, zébus, bisons, kangourous, autruches, vers à soie, crevettes, chèvres du Cachemire, lamas et chameaux. Quelques fermiers se sont déjà établis sur ce marché, d'autres se développent encore. Indépendamment de la situation économique, l'amour pour les animaux joue également un rôle central.

Claudia Schildknecht (1990, CH) est photographe indépendante. Elle a terminé ses études à la HSLU – Luzern Hochschule Design & Kunst en 2016. www.claudiaschildknecht.com

Source : http://www.bielerfototage.ch/fr/expositions.178/claudia-schildknecht.955.html

© Claudia Schildknecht, de la série D'Nischeler, 2016. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

© Roshan Adhihetty, de la série Nacktwanderer, 2014. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

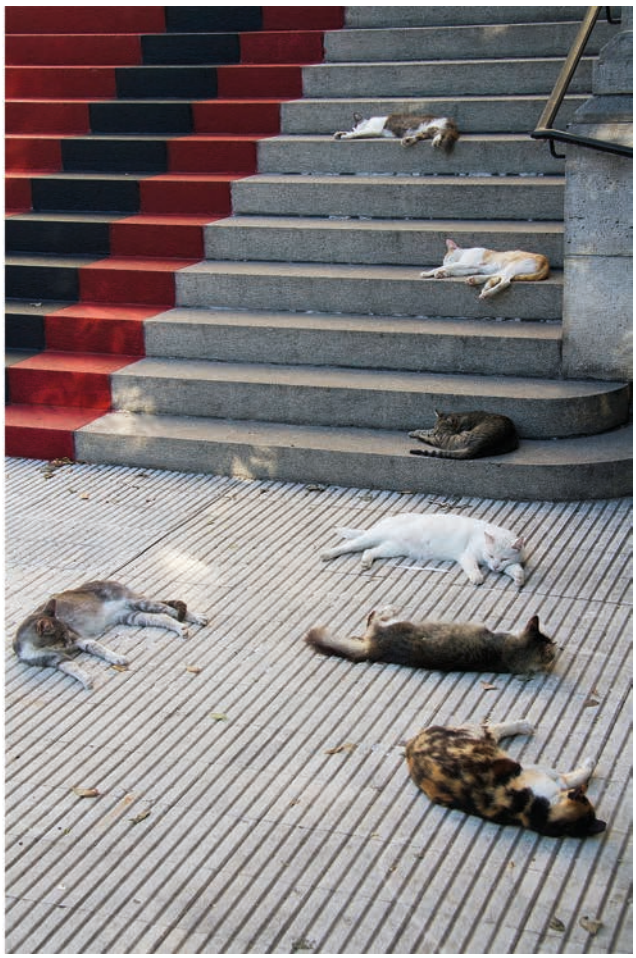
Roshan Adhihetty. Nacktwanderer

Die Nacktwanderer fut réalisé en 2014 dans différentes régions d'Allemagne et au Tessin. Cet essai aborde la question de la randonnée naturiste sous l'angle social et philosophique. La nudité est-elle un droit ? Le corps nu est-il un élément de la nature ? Ces interrogations ont conduit le photographe à accompagner plusieurs groupes d'excursionnistes nus pour réaliser des images qu'il met en scène en s'inspirant des situations réelles qu'il peut observer. Calmes et rigoureusement composées, les photographies de Roshan Adhihetty explorent le rapport entre la nudité et la nature tout en laissent émerger une tension entre l'idéal romantique et les impératifs de la modernité.

Roshan Adhihetty (1990, CH) a obtenu son BA en photographie à l'ECAL en 2014. www.adhihetty.ch

Source : dossier de presse du Prix Photoforum Pasquart, Bienne, 2014

© Roshan Adhihetty, de la série Nacktwanderer, 2014. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP



© Estrella Herrera, Campo Magnetico, lauréate du prix Nera di Verzasca, exposition Verzasca Foto Awards. Courtesy Verzasca Foto

ÉVÉNEMENT

Verzasca Foto. Argini
Exposition en plein air, Sonogno, 31.08. – 31.10.2017
www.verzascafoto.com

La 4ème édition du Verzasca Foto Festival (31.08. – 03.09.2017) comportait de nombreux événements organisés dans la magnifique vallée tessinoise de Verzasca, notamment trois résidences artistiques, des rencontres, tables rondes, concours, workshops, expositions et projections en plein air. Le village de Sonogno est au centre de la manifestation.
Cette année l'exposition principale, intitulée *Argini* (*Digues* en italien), est présentée le long du Val Redorta. Ici, le terme digues est pris aussi bien au sens propre, comme un élément servant à contenir les flots, qu'au sens métaphorique. Les digues servent à poser des limites, à contenir, dans un mouvement dialectique entre l'intérieur et l'extérieur, qui implique de protéger en maintenant l'eau entre les rives. Mais les digues peuvent aussi se briser et laisser les flots s'échapper. Les digues peuvent être aussi bien naturelles que fabriquées par l'homme, elles ont des dimensions à la fois physiques et métaphysiques, psychologiques, sociologiques et philosophiques. Ce sont ces multiples significations possibles qui ont servi de fil rouge aux organisateurs de Verzasca Foto 2017 qui ont invité une vingtaine de photographes aux sensibilités et origines culturelles fort diverses.
Nassim Daghighian

Source : dossier de presse

© Federico Estol, de la série Shine Heroes, La Paz et El Alto, Bolivie, 2015-2017, en collaboration avec l'ONG Hormigón Armado. Courtesy Verzasca Foto

© Bill McCullough, de la série Technicolor Life, 2009. Courtesy Verzasca Foto

© Nicolas Janowski, de la série Adrift in blue, Tierra del fuego, Argentine-Chili 2014-2016. Courtesy Verzasca Foto

© Jessica Wolfelsperger, 2017. Courtesy Verzasca Foto

© Jorge Panchoaga, 2017. Artiste en résidence Verzasca Foto 2017. Courtesy Verzasca Foto

© Gayatri Ganju, 2017. . Artiste en résidence Verzasca Foto 2017. Courtesy Verzasca Foto

© Cécile Hesse et Gaël Romier, Dame, 2017. Courtesy Le Crochetan

NOUVELLES EXPOSITIONS

Barbarians
Galerie du Crochetan, Monthey, 25.08. – 22.12.2017
www.crochetan.ch

Cécile Hesse (1977, FR) et Gaël Romier (1974, FR) vivent et travaillent ensemble depuis 1998. Ils se rencontrent à l'Ecole d'Arts Appliqués de Vevey (CEPV), où ils obtiennent leur diplôme de photographie en 2000. Après quelques années de vie urbaine, ils s'installent dans une habitation isolée en Auvergne. Cette étape importante créé les conditions d'un huis clos propice à l'élaboration de leur production commune. Intimité et altérité sont des enjeux importants de leur production, dont l'inspiration puise dans un quotidien parfois doux, parfois féroce. En résidence au Centre d'Art et de Recherche Gwinzegal depuis 2015, ils explorent une forme de barbarie silencieuse, une langue étrangère nous proposant des images muettes, criant pourtant comme des nouveau-nés.
Curatrice : Julia Hountou

Source : dossier de presse

© Cécile Hesse et Gaël Romier, Headbanger, 2016. Courtesy Le Crochetan

" Nous étions nus et les mains vides.
Il fallut fourbir quelques armes et outils,
et puis prendre la route.
À présent, notre équipement est regardé.
En chemin, on voit les hampes qui fleurissent,
toujours plus nombreuses.
Voilà bientôt des sceptres et bâtons
de procession.
C'est un voyage perpétuel et de temps à
autre, la barbarie nous tend ses petits miroirs.
Les langues se mélangent, s'ignorent ou
s'affrontent.
On se souvient des chiens nus, méchants
et magnifiques.
Oui, la barbarie est bien au chaud, au creux
de notre ventre. "
Cécile Hesse & Gaël Romier

© Cécile Hesse et Gaël Romier, Les Yeux Décousus, 2012. Courtesy Le Crochetan

© Cécile Hesse et Gaël Romier, Le Faune, 2010. Courtesy Le Crochetan

© Cécile Hesse et Gaël Romier, Shell, 2016. Courtesy Le Crochetan

© Caroline Etter, de la série C.O.R., 2016, tirage jet d'encre, 30x36 cm. Courtesy Ganioz Project Space

Caroline Etter. C.O.R.

GPS – Ganioz Project Space, Le Manoir de la Ville de Martigny, 09.09. – 08.10.2017
www.manoir-martigny.ch

Dans le cadre de la Triennale 2017, le Ganioz Project Space (espace pour l'art contemporain) invite Caroline Etter. La jeune artiste présente le projet *C.O.R.* (2016), une installation composée d'une vidéo et de photographies qui aborde la question de la visibilité des minorités. Comment exprimer, par le prisme de l'art, les singularités, les différences, ainsi que les discriminations sociales, ethniques ou politiques rencontrées par certaines communautés ? Comment les représenter ou les faire connaître sans pour autant les stigmatiser ou les dénaturer ? Le travail de Caroline Etter découle de ces interrogations et s'inscrit dans une réflexion plus générale portant sur la manière dont nos sociétés occidentales traitent de la question migratoire, et notamment de notre rapport à l'altérité et aux discours qui en découlent. Le projet *C.O.R.* a obtenu le Prix de la photographie des droits humains en 2016, organisé par la Fondation Act on your future (www.actonyourfuture.org). Le titre *C.O.R.* évoque le Centre Ornithologique de Réadaptation de Genthod, dans le canton de Genève, où l'artiste a travaillé pour son projet (interview du directeur, vidéo et photos).
Curatrice : Anne Jean-Richard Largey

Caroline Etter est née en 1983 à La Chaux-de-Fonds ; elle vit et travaille à Genève. Elle poursuit actuellement un Master en arts visuels à la HEAD – Haute école d'art et de design de Genève, où elle a obtenu précédemment un Bachelor en section construction. Ses expériences passées au sein de systèmes communautaires alternatifs l'ont amenée à questionner les discours politiques, sociaux et économiques que ces modes de vie peuvent générer.

Source : dossier de presse et https://www.tdg.ch/culture/prix-droits-humains-caroline-etter/story/28493888

© Olivier Lovey, de la série Heimweh, 2013-2016. Courtesy de l'artiste

Olivier Lovey. Heimweh
L'Objectif, Médiathèque Valais, Martigny, 08.09. – 22.10.2017
www.mediatheque.ch

Cette série initiée en 2013, dans le cadre d'EQ2, l'Enquête photographique valaisanne, est centrée sur quelques groupements folkloriques du Valais. Elle propose des portraits de leurs acteurs. *Heimweh*, mot allemand qui désigne le mal du pays ou la nostalgie, décrit à la fois la sensation d'un inconfort et celle d'une réalité perdue. *Heimweh* plutôt que *Heimat* ! Douleur du souvenir plus que son enivrement, espace mélancolique plus que patriotique. A l'instar de la photographie, les vêtements traditionnels sont l'empreinte d'un temps passé. Tels des vanités, ils nous rappellent que rien n'est acquis, que tout est voué à disparaître, qu'à défaut d'immortalité, un sursis reste possible.

Source : http://www.mediatheque.ch/valais/heimweh-photographies-olivier-lovey-5026.html

© Olivier Lovey, de la série Heimweh, 2013-2016. Courtesy de l'artiste

© Olivier Lovey, de la série Heimweh, 2013-2016. Courtesy de l'artiste

© Olivier Lovey, de la série Heimweh, 2013-2016. Courtesy de l'artiste

© Mila Mayer, Wall Mata I, 2014, tirage pigmentaire sur papier coton, 30x40 cm. Courtesy espace_L

Mila Mayer & Mai-Britt Wolthers. Blue, Bleu, Azul

espace_L, Genève, 15.09. - 28.10.2017
www.espaceL.net

Blue, Bleu, Azul présente les œuvres de Mila Mayer et de Mai-Britt Wolthers. Les deux artistes ont un travail directement lié à la nature et plus spécifiquement à la couleur bleue.
Le bleu représente un mythe et un symbole très exploité à travers l'histoire de l'art.
Depuis les temps anciens, le coût du lapis-lazuli (pierre afghane qui, broyée en poudre, produit un pigment bleu intense) rivalisait même avec le prix de l'or. Cette pierre a alors été utilisée pour la fabrication de bijoux, objets rituels, objet de décoration ainsi que des masques mortuaires. Le coût d'importation de ce minéral provenant du désert d'Afghanistan, était très élevé. Les Egyptiens ont alors développé leur propre pigment synthétique produit à base de dioxyde de silicium, de cuivre et d'alcali. Dans la culture égyptienne, le bleu était associé avec le ciel et les divinités.
Dans la période médiévale, la Vierge Marie a souvent été peinte en robe bleue. Le choix de la couleur est non seulement en lié à son symbolisme religieux, mais aussi à sa valeur matérielle. En effet, le bleu fût considéré pendant des siècles en tant que couleur noble, et des peintres de la Renaissance, comme Raphaël, l'ont utilisé afin de mettre en valeur la divinité représentée.
Dans les années 1950, l'artiste Yves Klein a créé une teinte bleue qui, au fil des années, est devenue sa marque de fabrique et s'est propagée dans le monde artistique après la Seconde Guerre mondiale. Pour Klein, le Bleu " était au-delà des dimensions que d'autres couleurs ne peuvent atteindre… Toutes les couleurs évoquent des idées associatives spécifiques ou psychologiquement tangibles, tandis que le bleu suggère l'océan et le ciel qui sont en réalités une nature visible ".
Les œuvres photographiques de Mila Mayer et les tableaux à l'acrylique et au pastel de Mai-Britt Wolthers rentreront en dialogue avec cette longue histoire de l'art, tout en élargissant les possibilités d'interprétation autour de la couleur bleue.

Source : dossier de presse

© Mila Mayer, Wall Mata II, 2014, tirage pigmentaire sur papier coton, 30x40 cm. Courtesy espace_L

Mila Mayer (1966, Rio de Janeiro, Brésil) a commencé sa carrière professionnelle en tant qu'économiste. Fille d'un père allemand, elle a passé son enfance au Brésil et en Europe. Depuis ses premières années, elle a enregistré sa vie à travers la photographie. Après avoir pris soin de sa famille, elle s'installe en Suisse et commence alors à se consacrer à l'art. Mila Mayer a étudié à l'Escola de Artes Panamericana, à São Paulo, et a également suivi de nombreux cours en ligne montrant une bonne capacité d'adaptation au monde numérique. Dès 2011, son travail artistique a reçu un accueil favorable, notamment en 2014 lors de SP-Arte/Foto, une foire organisée dans le cadre du São Paulo International Art Festival, et en 2016 à la foire Art Rio, Rio de Janeiro.

Mai-Britt Wolthers (1962, Danemark ; vit et travaille entre Sao Paulo et Genève) arrive au Brésil en 1986. Dès son arrivée elle tombe sous le charme de la forêt Atlantique. Passionnée de peinture, elle n'est pas satisfaite par l'académisme ambiant durant ses études. En déménageant à Santos, São Paulo, elle approfondit ses connaissances en étudiant dans un atelier situé dans la forêt Atlantique. Mai-Britt Wolthers travaille sur la relation entre la forme et la couleur, cherchant à définir l'équilibre visuel. Elle travaille dans le médium de la sculpture, de la gravure, de la vidéo. Elle participe à de nombreuses expositions collective et individuelles.

Source : site de la galerie

© Mila Mayer, After Picasso II, 2016, c-print sur diasec, 70x100 cm. Courtesy espace_L

© Mila Mayer, Ithaki III, 2016, c-print sur diasec, 100x150 cm. Courtesy espace_L

© Aurélien Gamboni et Sandrine Teixido, Sur les eaux du maelström, image tirée de la vidéo Traversée du maelström, entre les falaises d'Hellsegga et la petite île inhabitée de Mosken, îles Lofoten, juin 2014. Courtesy CPG

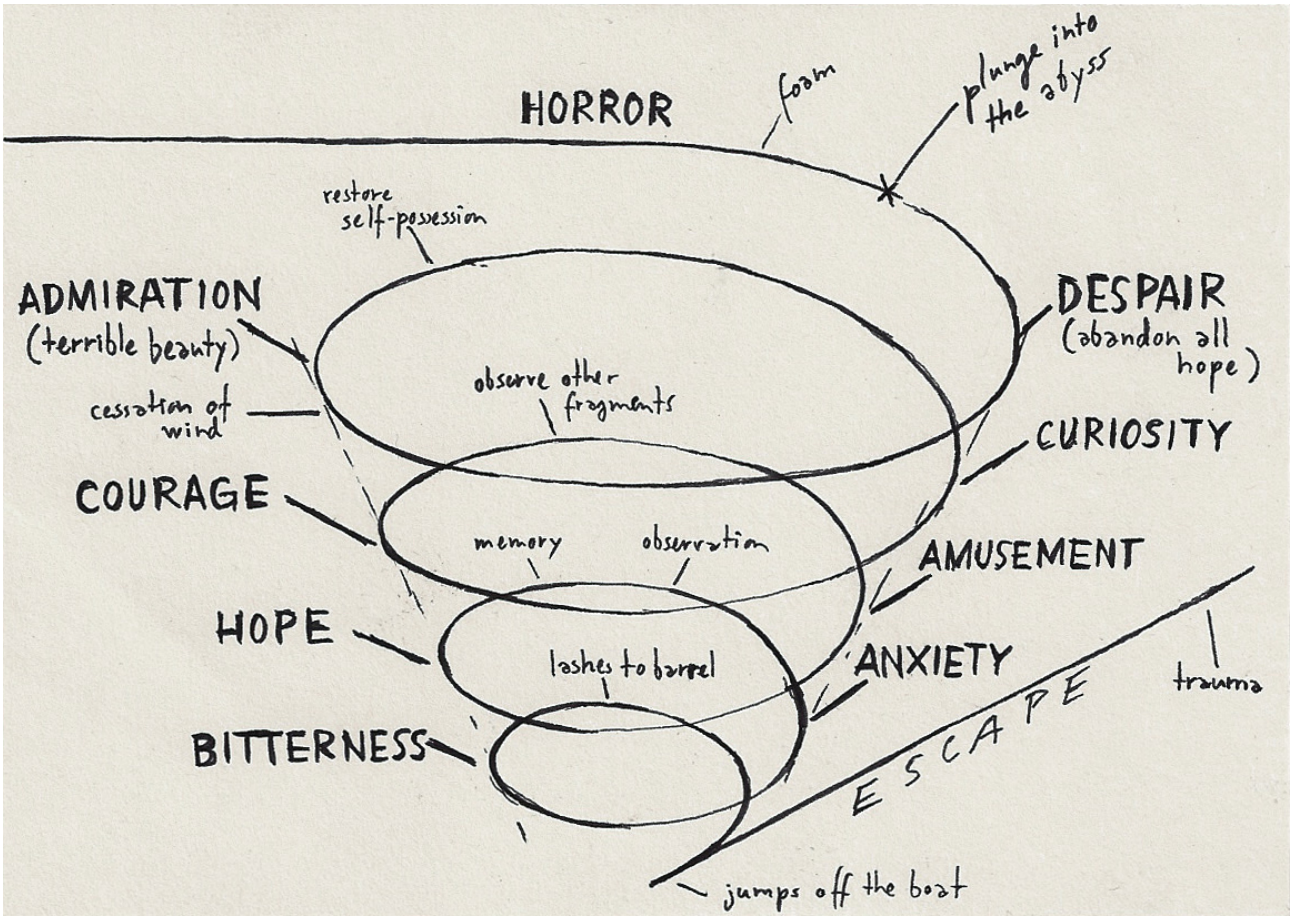
Aurélien Gamboni et Sandrine Teixido. A tale as a tool

CPG - Centre de la Photographie Genève, 07.09. – 17.09.2017
www.centrephotogeneve.ch

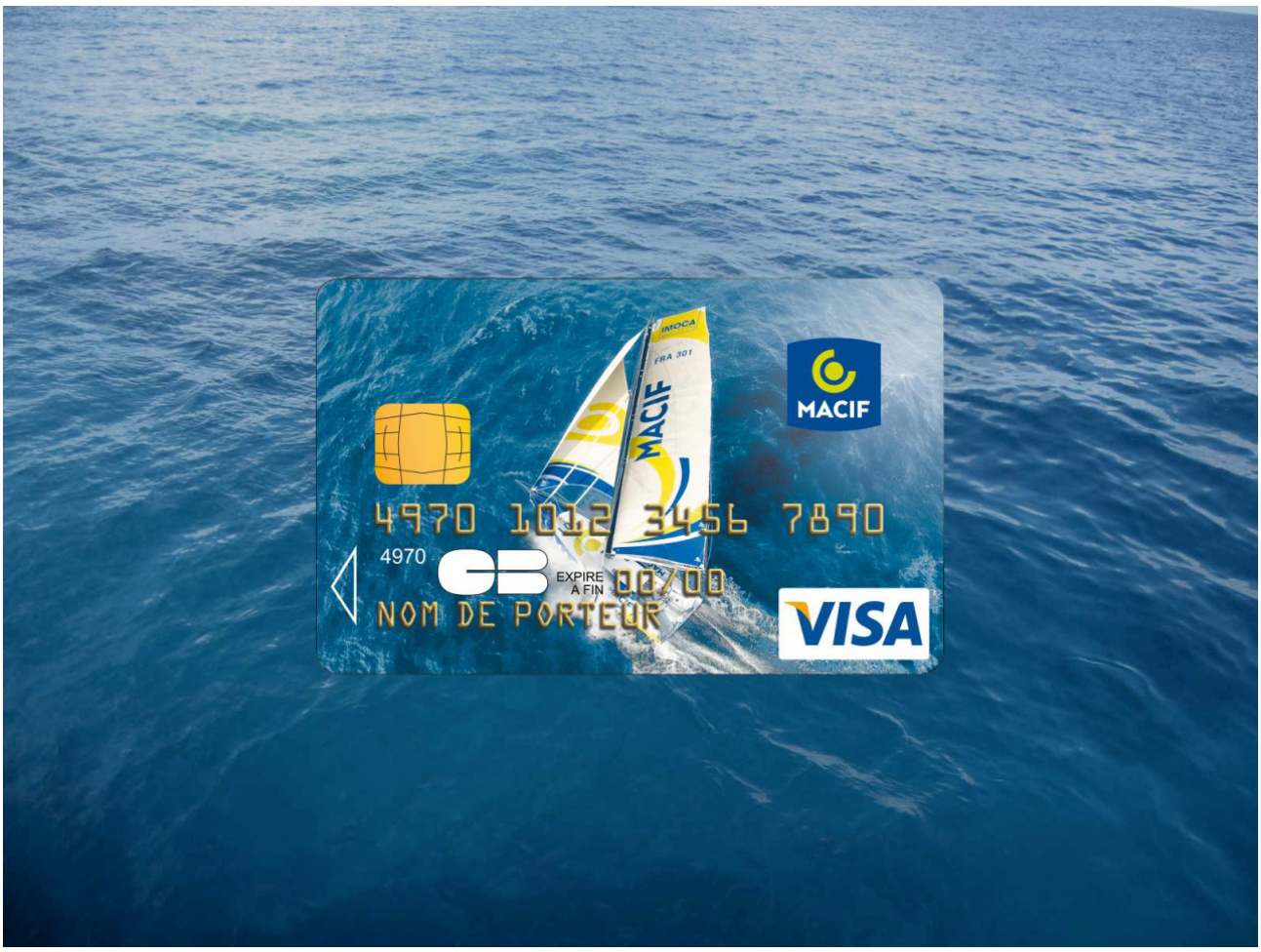
Depuis 2011, Aurélien Gamboni et Sandrine Teixido se servent de la nouvelle d'Edgar Allan Poe, *A Descent into the Maelström* (1841). L'histoire des trois pêcheurs pris dans le gigantesque maelström – un tourbillon qui se forme à intervalle régulier près de l'archipel des Lofoten, au nord de la Norvège – et dont seul survivra celui qui parvient à saisir les dynamiques propres de ce phénomène, devient un précieux outil de pensée pour interroger les récits d'adaptation aux risques environnementaux. Les artistes ont collecté des témoignages du sud du Brésil au nord de la Norvège, jusque sur les lieux mêmes de l'histoire de Poe, pour explorer les résonances passées et futures de ce récit.
Qu'il s'agisse des inondations qui ont profondément marqué la ville de Porto Alegre depuis les années 1940, des controverses actuelles sur le développement de l'industrie pétrolière dans l'Arctique norvégien, ou du drame récent d'un affaissement de terrain meurtrier dans une favela de la région de Rio de Janeiro, l'enquête laisse entrevoir une multitude de réponses face à l'émergence de nouveaux risques environnementaux, telles qu'elles se manifestent dans les récits des personnes rencontrées.
Quels sont les signes des changements à venir ? Comment s'équiper (intellectuellement, émotionnellement, politiquement) pour faire face à ce qui advient ?
Prenant pied sur plusieurs continents, l'enquête a déjà donné lieu à deux séries de performances au Théâtre de l'Usine à Genève (MALSTRØM 68N partie 1 et 2) en 2014 et 2015, ainsi qu'à des participations à plusieurs expositions collectives telles que celle du festival Les Urbaines à Lausanne (2011), la 9^{e} Biennale du Mercosul à Porto Alegre (2013), ou encore *La bête et l'adversité* au Commun à Genève (2015).
A tale as a tool se présente comme une assemblée itinérante de récits d'enquête, sous la forme d'une installation destinée à accueillir diverses situations publiques. Après le musée d'art contemporain de Niterói et la galerie G-MK de Zagreb, le maelström prend désormais ses quartiers au CPG avec un nouveau programme de lectures, conférences et débats. Des penseurs comme Yves Citton, Emilie Hache et John Tresch participeront à ces événements, en collaboration avec le collectif de webradio *DUUU.

Source : dossier de presse

© Aurélien Gamboni et Sandrine Teixido, A tale as a tool, installation dans le cadre de l'exposition Aguas et vidas escondidas, Musée d'art contemporain de Niterói, Brésil, 2016, photo : Denise Adams. Courtesy CPG



© Aurélien Gamboni et Sandrine Teixido, Diagramme 2 (emotional response), 2012, encre sur papier, 10.5x15 cm. Coll. ville de Genève

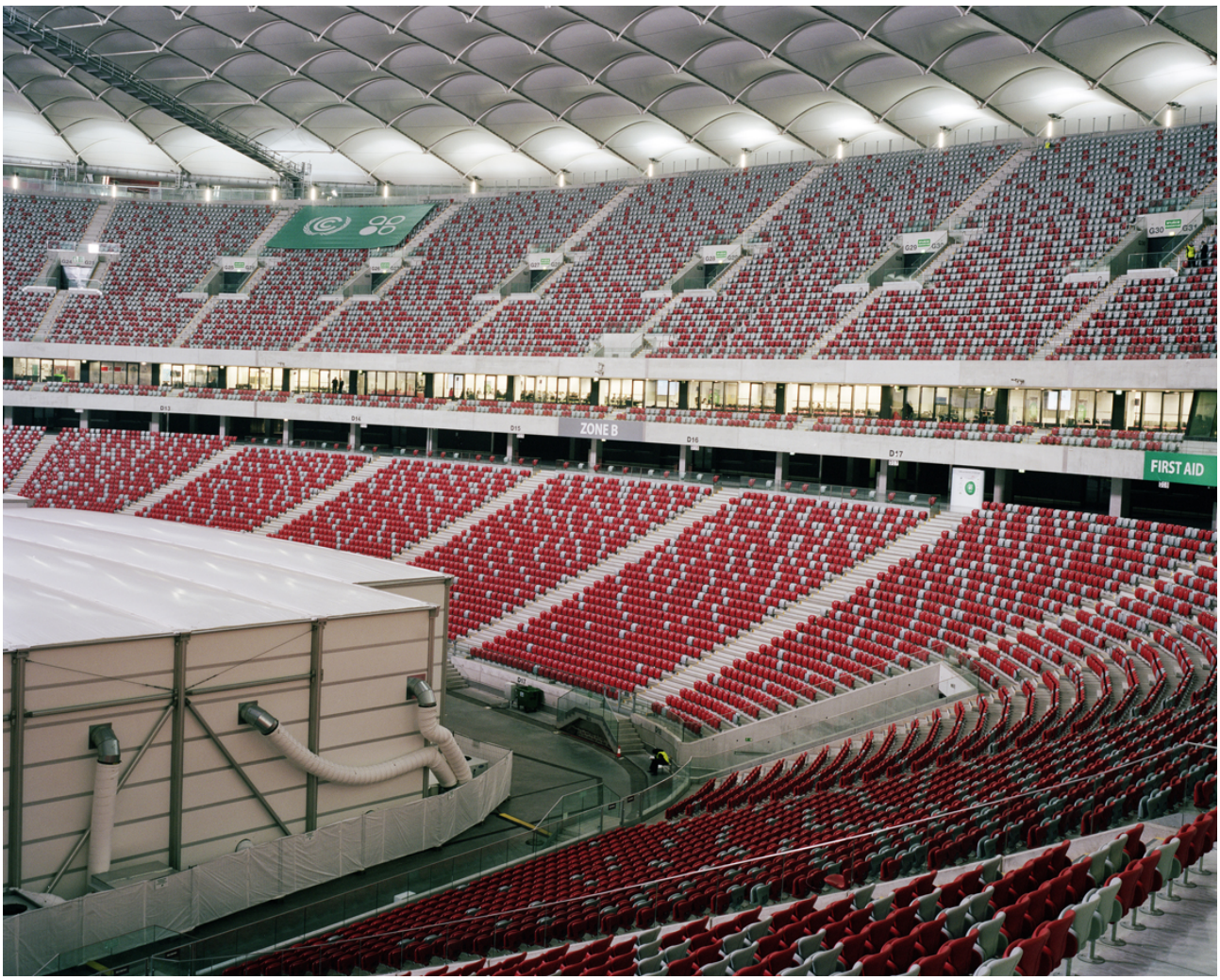


© Pablo Réol, Grand Large, 2014. Courtesy CPG

Néoglobalidad
CPG - Centre de la Photographie Genève, 29.09. – 01.11.2017
www.centrephotogeneve.ch

Avec le processus de globalisation accéléré par les technologies numériques, une nouvelle économie politique du vivant se met en place. La remodélisation du monde par ces technologies, sur fond de crises économiques et de montée en puissance de l'idéologie sécuritaire et antimigratoire, ne perpétue-t-elle pas la tendance anthropophage de notre modernité ? Comme nous le rappelle le philosophe Achille Mbembe, tout au long de son histoire la pensée européenne a eu tendance à saisir l'identité non pas en termes d'appartenance mutuelle mais de relation du même au même et d'autofiction. Inspirée par un entrelacement de champs de recherches, des digital studies aux études de genre, *Néoglobalidad* engage une réflexion critique sur les rapports de la photographie au Tout-monde pris dans un mouvement de numérisation et de prise de pouvoir sur le corps biologique. Dans un contexte où les conflits sociaux, la lutte pour les égalités et les urgences climatiques tendraient à se durcir, *Néoglobalidad* s'inscrit dans ces questionnements, et se positionne comme un observatoire du présent.
Curateur : Sébastien Leseigneur

Source : site du CPG



Armin Linke, Conférence de Varsovie sur le changement climatique (COP 19), Varsovie, Pologne, 2013 © Armin Linke et Giulia Bruno
Courtesy CPG

Armin Linke. The Appearance of That Which Cannot Be Seen

CPG - Centre de la Photographie Genève, 29.09. – 01.11.2017
www.centrephotogeneve.ch

Le CPG présente *L'apparence de ce qui ne peut être vu*, la première exposition rétrospective d'Armin Linke (1966, Milan), artiste basé à Berlin, en collaboration avec le ZKM – Zentrum für Kunst und Medien (Karlsruhe), le PAC – Padiglione d'Arte Contemporanea (Milan) et le Ludwig Forum (Aix-la-Chapelle). Dès ses débuts, Armin Linke a envisagé son travail comme une archive témoignant des bouleversements provoqués par la dernière vague de globalisation, à partir des années 1990. En 2003, invité par Hans Ulrich Obrist à la Biennale de Venise, il appelait le public à se plonger, via un ordinateur, dans son archive de photographies, et d'en composer son propre livre dans le cadre du projet *Book on Demand*.
L'exposition initiée par le ZKM propose un dispositif original, incluant texte et audio, une lecture de l'archive par des scientifiques, des philosophes et des théoriciens notamment, tels que Ariella Azoulay (curatrice de l'exposition *Act of State* au CPG en 2009), Peter Weibel et Bruno Latour, entre autres, avec qui l'artiste a travaillé ces dernières années dans le cadre de ses recherches sur la problématique de l'anthropocène.
Curateurs : Philipp Ziegler (curateur au ZKM) et Joerg Bader (directeur du CPG)

Source : site du CPG

→ Entretien en anglais avec A. Linke à propos de *The Appearance of That Which Cannot Be Seen* : http://www.vt-ph.com/armin_linke

© Paolo Woods, Gabriele Galimberti, Îles Vierges britanniques, de la série Les paradis, 2012-2015. Courtesy Association Espace JB
M. Neil M. Smith, Secrétaire des Finances des îles Vierges britanniques, ici photographié dans son bureau de Road Town, sur l'île de Tortola. Ces îles sont l'un des centres de services financiers les plus importants du monde, et le leader mondial de l'immatriculation de sociétés. Plus d'un million de firmes sont domiciliées ici, pour une population de seulement 28'000 habitants. Les îles Vierges britanniques sont le deuxième investisseur direct en Chine, juste après Hong Kong.

Paolo Woods et Gabriele Galimberti. Les paradis

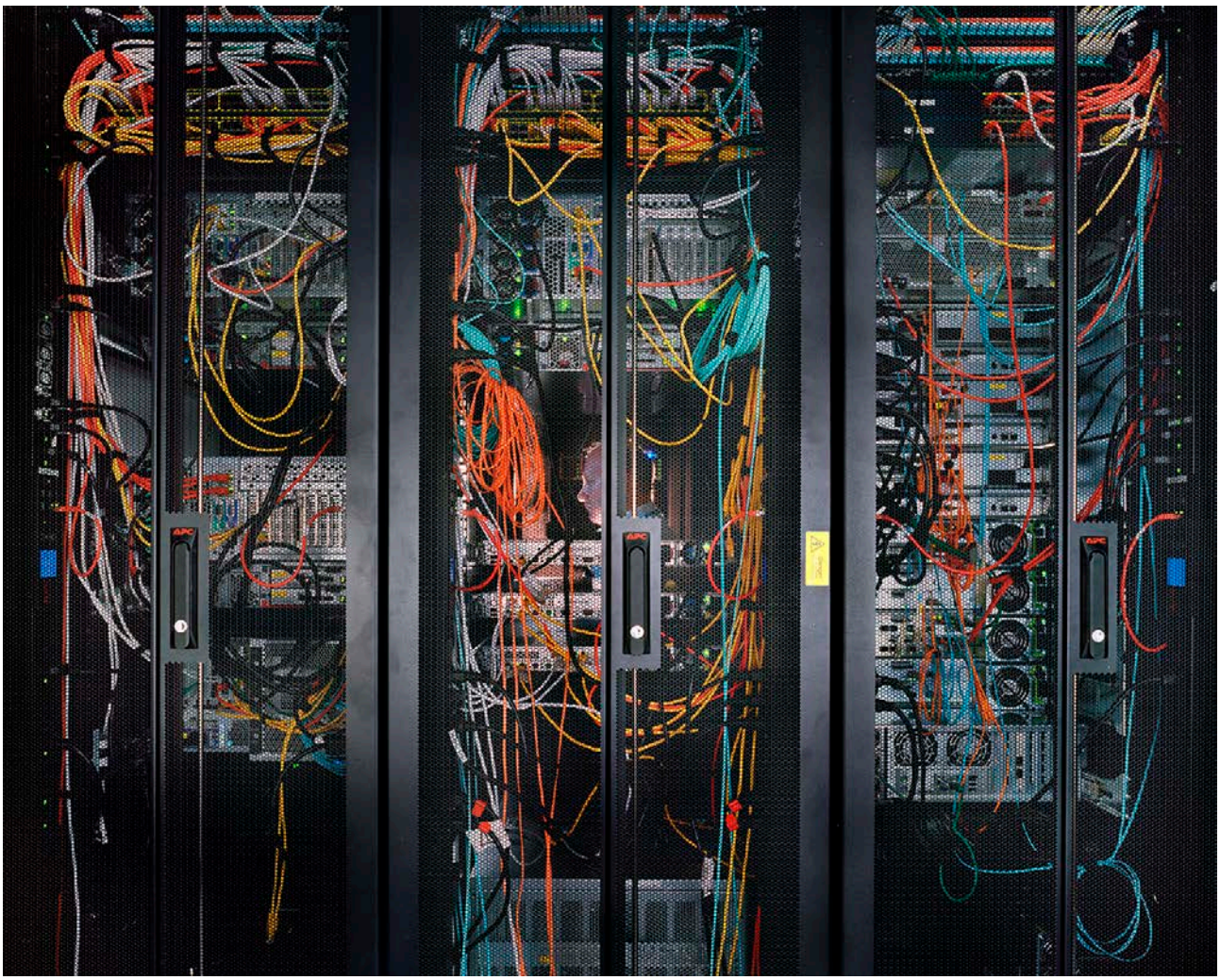
Association Espace JB, Parc des Bastions, Genève, 10.08. – 01.10.2017
www.espacejb.com

Les paradis fiscaux ont conquis le monde. On estime que, chaque année, à travers eux, 32'000 milliards de dollars échappent aux taxes. Cet argent est dissimulé par des individus fortunés et par des entreprises qui se soustraient, souvent de manière légale, à la régulation financière ; privant ainsi les pays de ressources qu'ils pourraient consacrer à l'éducation, à la santé ou à la sécurité de leurs citoyens. Les paradis fiscaux ne sont pas une excentricité exotique et tropicale, mais plutôt un instrument structurel de l'économie mondialisée. Ils nous confrontent aux problèmes moraux les plus fondamentaux et interrogent les relations qu'entretiennent public et privé, entreprises et États, riches et pauvres. Pendant plus de deux ans, Paolo Woods (1970, IT) et Gabriele Galimberti (1977, IT) ont voyagé dans les centres qui organisent l'optimisation fiscale, guidés par une seule obsession : traduire en images ce qui relève, par excellence, de l'immatériel.

Source : dossier de presse

© Paolo Woods, Gabriele Galimberti, Singapour, de la série Les paradis, 2012-2015. Courtesy Association Espace JB
Tony Reynard (à droite) et Christian Pauli, dans une des salles des coffres haute sécurité du Freeport de Singapour. M. Reynard est le président du Freeport et M. Pauli le Directeur général de Fine Art Logistics NLC, basée sur place. Tous deux sont de nationalité suisse. Le Freeport de Singapour, un des plus vastes ports francs au monde, accueille des coffres-forts ultrasécurisés. Y sont entreposés des oeuvres d'art, de l'or et de l'argent liquide, dont la valeur s'élève à plusieurs milliards de dollars. Située tout près des pistes de l'aéroport de Singapour, cette zone franche est un no man's land fiscal où individus et sociétés peuvent stocker des objets de valeurs en toute confidentialité, hors de portée des autorités fiscales.

© Paolo Woods, Gabriele Galimberti, Hong Kong, de la série Les paradis, 2012-2015. Courtesy Association Espace JB
Lam Po Yin, 48 ans, assis dans le minuscule réduit dont il est locataire, entouré de tout ce qu'il possède. Hong Kong est une ville où la richesse s'affiche, mais selon les statistiques, 20 % de la population est en dessous du seuil de pauvreté et plus de 100'000 habitants vivent dans des conditions indignes. Il s'agit souvent de personnes âgées, ne bénéficiant d'aucune retraite, installées dans des micrologements séparés par des cloisons de bois et si petits qu'on peut à peine s'y allonger.



© Paolo Woods, Gabriele Galimberti, Guernesey, de la série Les paradis, 2012-2015. Courtesy Association Espace JB
Un technicien travaille sur le serveur de C5 à Guernesey. C5 procure aux entreprises un environnement sécurisé, une température régulée, deux générateurs de secours, des systèmes de refroidissement et une connexion par fibre optique ultrarapide. Ce serveur haute capacité héberge des centaines de sociétés de paris en ligne basées sur l'île anglo-normande voisine, Alderney. Grâce à ce centre de données, Alderney transmet davantage de trafic Internet lié aux paris en ligne que n'importe quel autre lieu sur la planète. Ses activités sont bien plus importantes que celles de ses trois rivaux offshore réunis : Gibraltar, l'île de Man et Malte.

© Vivian Olmi, Samson, de la série L'Objet de l'exil. Courtesy Focale

Vivian Olmi. L'objet de l'exil
Focale, Nyon, 20.08. – 24.09.2017
www.focale.ch

" C'est peu dire que l'immigration est un sujet d'actualité. Cette réalité me touche d'autant plus que je suis moi-même immigrée. Née au Chili, j'ai quitté mon pays alors sous la dictature de Pinochet. Je vis en Suisse romande depuis trente-six ans, où je suis devenue photographe. Du fait que je suis arrivée dans ce pays à l'âge de 20 ans, c'est tout naturellement que je me suis sentie proche de ces adolescents qui viennent d'arriver en Suisse, et que j'ai décidé de les photographier.
L'objet qui relie. Quand je suis partie du Chili, j'ai emporté un objet cher à mon cœur – un album de photos avec une gravure représentant un paysage chilien – pour mieux me souvenir de mon pays et de ma famille. Forte de cette expérience, j'ai proposé à 38 élèves immigrés de quatre classes d'accueil du collège de Béthusy, à Lausanne, de poser devant le tableau noir avec un objet de leur pays d'origine. Ceux qui n'en avaient pas en leur possession ont réalisé une représentation de l'objet qu'ils auraient eu envie d'emporter. Chaque élève a également écrit un texte dans sa langue maternelle expliquant le choix de l'objet. Celui-ci a ensuite été traduit.
Les portraits ont été réalisés à dessein dans le cadre scolaire, qui est un des principaux lieux de leur intégration en Suisse. C'est que la classe d'accueil, qui ne s'appelle pas ainsi pour rien, est un espace bienveillant et sécurisant. J'ai demandé à chacun de poser de face, parce que je ne voulais pas adopter une position de « voyeur », mais bien établir avec mes modèles un véritable dialogue, d'égal à égal.
L'objet qu'ils nous montrent est à la fois le signe du lien qu'ils conservent avec leur pays d'origine et leur culture, et un don de " paroles précieuses "… C'est un cadeau qu'ils nous offrent d'ainsi nous livrer une part de

© Vivian Olmi, Samira, de la série L'Objet de l'exil. Courtesy Focale

leur intimité. Mais c'est aussi une occasion pour eux d'affirmer leur singularité, de nous dévoiler une carte d'identité moins froidement impersonnelle que celle qu'on leur demande de présenter à la frontière de notre pays.
À travers ces portraits, j'ai ainsi voulu offrir à ces adolescents un moyen de s'exprimer, parce qu'ils ont beaucoup à dire à propos de ce qu'ils ont vécu. C'est aussi une manière de rendre hommage à leur courage, en regard de ce que représente le fait d'avoir quitté leur pays dans des conditions parfois très difficiles, comme c'est en particulier le cas pour les mineurs non accompagnés.
Ma démarche photographique vise ainsi à favoriser et encourager un autre regard sur les immigrés, trop souvent stigmatisés alors que nous avons tant à apprendre d'eux. "
Vivian Olmi

Née au Chili en 1960, Vivian Olmi réside en Suisse depuis 1980. Elle vit et travaille à Pully (VD). Elle obtient son CFC de photographe en 1987 et travaille ensuite en freelance pour la presse romande et alémanique. Elle est membre du collectif lausannois Strates depuis 1990. En 1993, suite à une grave maladie qui nécessite qu'on la plonge dans un coma artificiel pendant une dizaine de jours, elle doit mettre entre parenthèse son métier durant 13 ans. En 2007, elle rend compte de cette expérience avec « Voyage dans le coma », exposé au CHUV, à Lausanne. Dès 2008 elle se passionne également pour la technique du photogramme. Que ce soit par cette approche artistique, ou par celle, classique, du photoreportage ou du documentaire, c'est un regard humaniste que Vivian Olmi cherche à poser sur le monde en général, son pays d'origine et son pays d'accueil, en particulier.

Source : dossier de presse

© Vivian Olmi, Ajzen, de la série L'Objet de l'exil. Courtesy Focale

© Vivian Olmi, Abed, de la série L'Objet de l'exil. Courtesy Focale

© Yann Gross, Ipira Mama (Mère des poissons), 2014, impression pigmentaire sur papier bagasse, 100x80 cm, de la série The Jungle. Courtesy de l'artiste

Yann Gross. The Jungle Show
La Villa Moyard, Morges, 31.08. – 21.09.2017
www.lavillamoyard.ch

" Lorsque Francisco de Orellana, conquistador espagnol, part à la recherche de canneliers en 1541, il ne se doute pas que le hasard le mènera jusque dans les méandres du plus grand cours d'eau du monde : l'Amazone. Campagnes d'évangélisation, construction de routes, fièvre du caoutchouc, extraction de pétrole ou ruée vers l'or : cette zone fluviale n'a cessé d'être un carrefour d'échanges et d'attirer les convoitises.
En remontant les traces d'expéditions passées et grâce à des mises en scène discrètes, ce journal de bord révèle diverses facettes de l'Amazonie contemporaine et de ses périphéries. Une fois plongé dans cet univers domestiqué, les clichés romantiques des terres préservées ou du bon sauvage sont vite oubliés. L'Amazonie est un mirage. La jungle est faite d'agglomérats, de fantômes, de reconstruction et cette errance visuelle questionne plus largement la notion de progrès et de développement. "
Yann Gross

© Yann Gross, Gross Yann, La danse des ouakaris chauves (Cacajao calvus) interprétée par le groupe culturel Chambira, Santo Tomás, Pérou, de la série The Jungle. Courtesy de l'artiste

© Yann Gross, Cerf des marais (Blastocerus dichotomus), 2013, impression pigmentaire sur papier bagasse, 65x80 cm, de la série The Jungle. Courtesy de l'artiste

© Yann Gross, Gangsta da Souza, 2014, impression pigmentaire sur papier bagasse, 80x100 cm, de la série The Jungle. Courtesy de l'artiste

© Leonard Suryajaya, Virtual reality, 2016-2017. Courtesy Photoforum Pasquart

Disruptive Perspectives
Photoforum Pasquart, Bienne / Biel, 22.09. – 19.11.2017
www.photoforumpasquart.ch

Avec : Barbara Davatz, Zachary Drucker, Jess T. Dugan, Alexandre Haefeli, Laurence Rasti, Leonard Suryajaya, Lorenzo Triburgo

Disruptive Perspectives est une exposition qui se concentre sur la notion de genre, un aspect de l'identité humaine qui s'exprime et se comprend souvent à travers des indicateurs visuels. Les artistes exposés explorent, au moyen de la photographie, le genre en tant que langage vivant au sein duquel s'articulent une multitude d'identités, qui ne peuvent être caractérisées de manière appropriée par la simple opposition binaire masculin/féminin. Plutôt que d'interpréter l'identité comme fixe et invariable, les oeuvres présentées considèrent le genre comme une négociation constante façonnée par la psyché, le passage du temps et la relation complexe entre soi et les autres. En proposant de riches portraits de désires, de rêves et de difficultés, les travaux de Barbara Davatz, Zackary Drucker, Jess T. Dugan, Alexandre Haefeli, Laurence Rasti, Leonard Suryajaya et Lorenzo Triburgo évoquent la lutte existentielle pour connaître sa propre identité véritable et de gérer petit à petit les diverses manifestations, publiques et privées, de son identité.

© Laurence Rasti, Sans titre, de la série Il n'y a pas d'homosexuels en Iran, 2014

En travaillant dans une époque complexe – alors que le spectre des différentes identités se diversifie et s'élargit, devenant de plus en plus visible et accepté, alors que dans la réalité des faits, l'égalité des droits reste encore hors d'atteinte – ces artistes naviguent dans un espace entre la validité et l'anonymat avec une grande sensibilité. En même temps, leurs travaux dévoilent des aspects de leur vie privée et celle de leurs sujets, et par cette volonté même, nous invitent à l'empathie. Tour à tour triomphantes ou tristes et bouleversantes, les œuvres choisies incluent le genre et la sexualité comme une panoplie de variations potentielles – qui reflètent pour chacun de nous les complexes influences des autres, de l'image et de soi.
Curatrices : Nadine Wietlisbach (directrice de Photoforum Pasquart, Bienne) et Allison Grant (curatrice adjointe des expositions et de la pédagogie au MoCP – Museum of Contemporary Photographie, Columbia College, Chicago)

Source : dossier de presse

© Éric Poitevin, Sans Titre, de la série Nus, 2010. Courtesy Galerie C

Inverso

Galerie C, Neuchâtel, 14.09. – 04.10.2017
www.galeriec.ch

Avec : Christian Gonzenbach, Éric Poitevin et Uwe Wittwer

" Alors que nous sommes habitués à ne considérer une œuvre que par la face inscrite par l'artiste, j'ai pour ma part toujours été fasciné par le dos d'une feuille de papier, son verso et ce qu'elle recèle. En posant un tel regard sur une œuvre, je considère que l'appréhension de l'objet est totale. Ceci a le don d'ouvrir mes horizons. À l'inverse d'un ordinaire commun, le travail de Christian Gonzenbach (1975, CH), Éric Poitevin (1961, FR) et Uwe Wittwer (1954, CH) offre une intense immersion dans un art qui se construit par les émotions et le questionnement du monde qui nous entoure. Osons ouvrir notre regard et aller au-delà, ainsi, en acceptant le renversement de propos nous accèderons à une expérience éclatante du sujet.
L'exposition *Inverso* tend à s'éloigner d'une quelconque vocation narrative, nourrissant une volonté absolue de raconter. L'entièreté de la contemplation prend tout son sens dans le travail des trois artistes qui façonnent l'exposition: Christian Gonzenbach, Éric Poitevin et Uwe Wittwer modèlent un univers où il ne s'agit non pas de reproduire une réalité visible, mais plutôt le souvenir d'une perception et ceci par l'émergence de souvenirs qui cheminent sur la surface sensible de l'esprit. La préoccupation première est de tendre vers une performativité de l'image.
Inversement à la normalité, les bustes de Christian Gonzenbach semblent se rétracter dans une ultime tension, alors que les oiseaux d'Éric Poitevin tentent dans un vertige mortel d'accéder à une liberté désormais disparue. Les aquarelles d'Uwe Wittwer déploient subtilement d'éclatants soleils qui semblent n'appartenir qu'à la nuit de notre imaginaire. "
Christian Egger, Directeur de la Galerie C

Source : dossier de presse

© Éric Poitevin, Sans Titre, de la série Oiseaux, 2012-2013. Courtesy Galerie C

© Jeanne Favre, 2017. Courtesy Le Balkkon

Jeanne Favre. Laurent is away

Le Balkkon, Neuchâtel, 02.09. – 14.10.2017
www.lebalkkon.ch

Jeanne Favre (1995, FR) mêle archives, collages, photographies contemporaines et dessins dans un livre d'artiste qui nous plonge dans l'univers d'une enquête documentaire en lien avec son histoire familiale.

" À travers des fragments de souvenirs, le livre [*Laurent is away*] tente de ressusciter un oncle disparu, mêlant archives et photographies contemporaines. Laurent y apparaît sous forme de figure fictive, sorte d'esprit fantomatique qui veille à mettre en lumière les secrets planant autour de son existence. Cette quête identitaire m'a intensément plongée dans une expérience spirituelle et émotionnelle forte, tout en me permettant de réparer et de comprendre mon histoire personnelle. Chaque famille a son absent, ses silences, et j'explore à travers ce travail les sentiments qui en résultent. "
Jeanne Favre

Source : Texte de diplôme, Bachelor Photographie, ECAL 2017
http://www.ecal.ch/fr/3506/formations/bachelor/photographie/projets-workshops/laurent-is-away

© Sergio Scabar, *Libri nell'ombra,* 2016, épreuve alchimique aux sels d'argent sur papier baryté, unique, 28x38 cm. Courtesy L&C Tirelli

Sergio Scabar. Oscurità silente

Galerie L & C Tirelli, Vevey, 14.09. – 29.10.2017
www.galerie-tirelli.ch

Depuis sa série *Il Teatro delle cose* commencée en 1996, Sergio Scabar (1946, IT) utilise de l'acide pour agir sur les sels d'argent de ses tirages. Chaque image " alchimique " est donc unique et son cadre, également réalisé de manière artisanale, est conçu en fonction de l'épreuve photographique et fait partie intégrante de l'œuvre. Un travail à l'esthétique sobre inspirée de l'univers du peintre Giorgio Morandi qui permet à l'artiste d'exprimer le silence des objets simples qui l'entourent dans sa commune natale de Ronchi dei Legionari, où il vit et travaille.

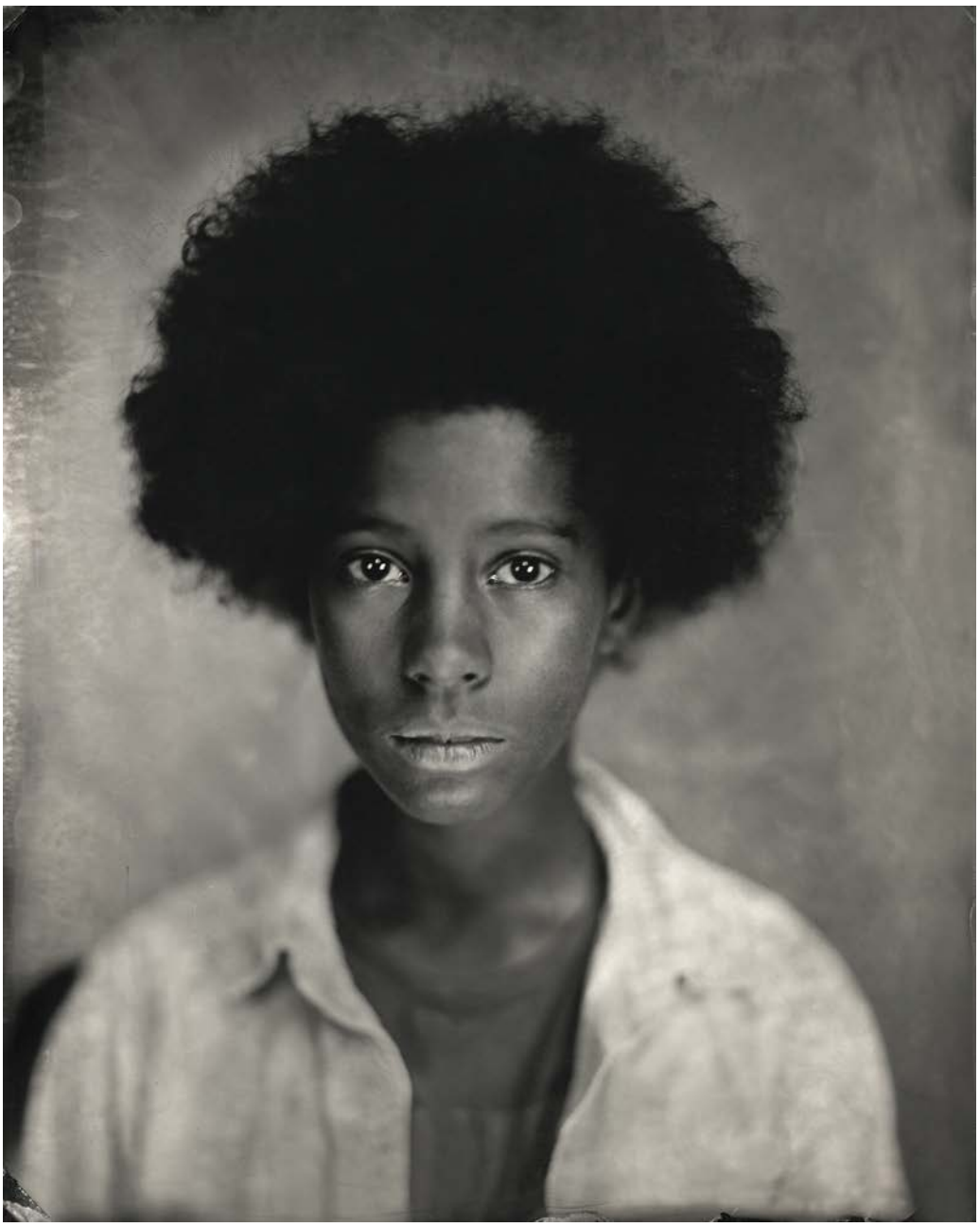
" Temps suspendu, contemplation, silence, le travail si particulier du photographe Sergio Scabartransporte le spectateur dans un monde mystérieux dominé par l'esthétique. Ses sujets, banals objets du quotidien et héros d'une mise en scène maîtrisée, émergent de l'obscurité et sont transcendés par la subtilité de la lumière et le velouté de la matière. Une sensualité certaine accompagne cette théâtralité retenue. Eloigné du tumulte médiatique, Scabar, poète discret du minuscule et magicien d'un monde silencieux, sait donner à chaque élément de ses compositions une substance essentielle et unique."
Catherine Tirelli

Dès 1964 Sergio Scabar s'intéresse à la photographie. Dès 1970 Scabar commence à exposer et en 2003 il reçoit le prix du CRAF Friuli Venezia Giulia Fotografia. Depuis 1996, il travaille sur des nuances sombres et denses lors du tirage de ses images, notamment avec le projet *Teatro delle cose*. En 2008 les Edizioni Marte publient *Silenzio di Luce* et en 2010 l'Associazione Culturale Colonos publie *Cidinors*.

Source : site de la galerie et communiqué de presse

© Sergio Scabar, Oscurità silente, 2017, épreuve alchimique aux sels d’argent sur papier baryté, unique, 35x46 cm. Courtesy L&C Tirelli

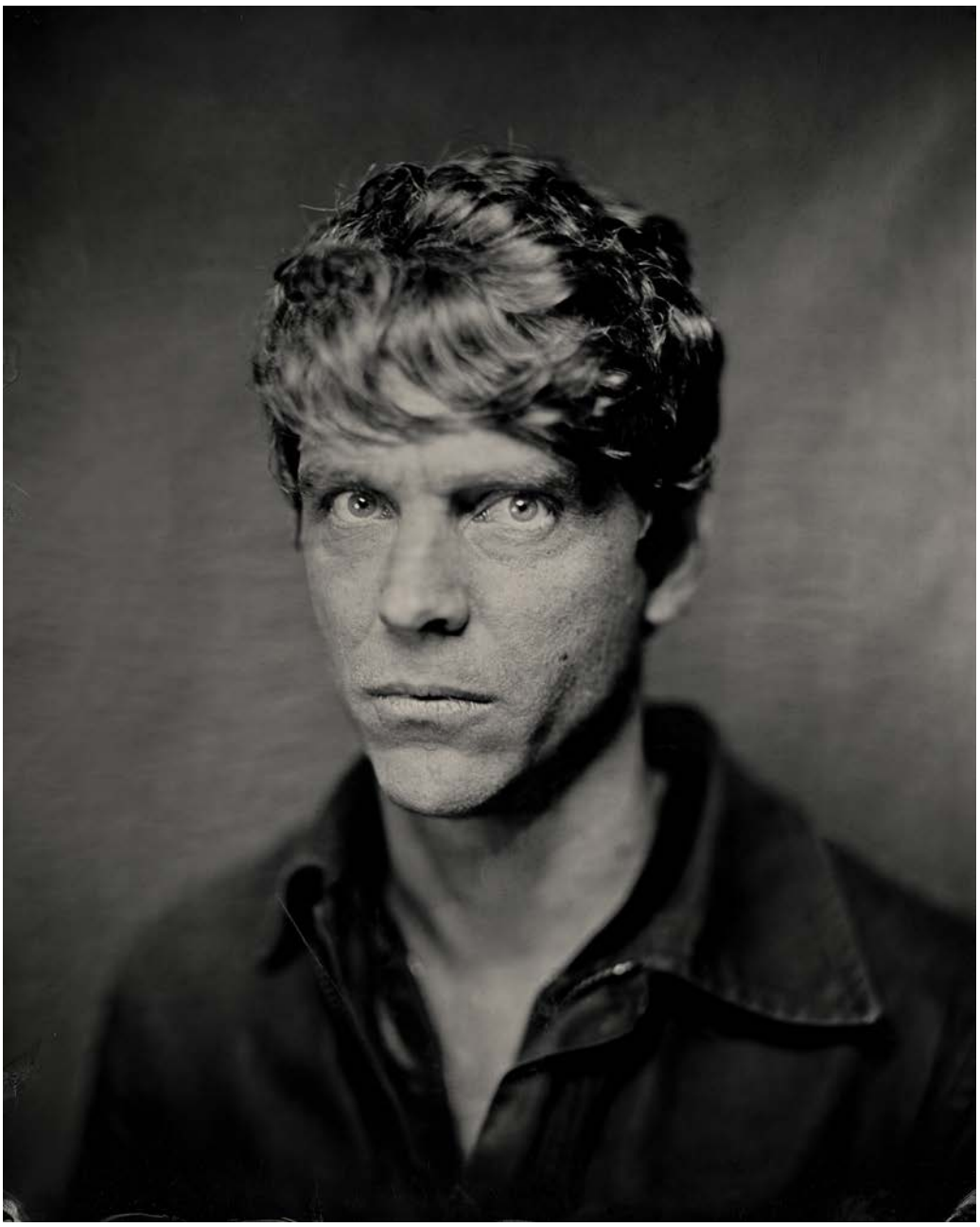
© Sergio Scabar, Teatrino delle cose*,* 2015, épreuve alchimique aux sels d'argent sur papier baryté, unique, 42x52 cm. Courtesy L&C Tirelli



© Sébastien Kohler, Portrait sur plaque de verre au collodion humide (ambrotype). Courtesy MSAP

Sébastien Kohler. Ambrotypes
Musée suisse de l'appareil photographique, Vevey, 13.09. – 14.03.2017
www.cameramuseum.ch

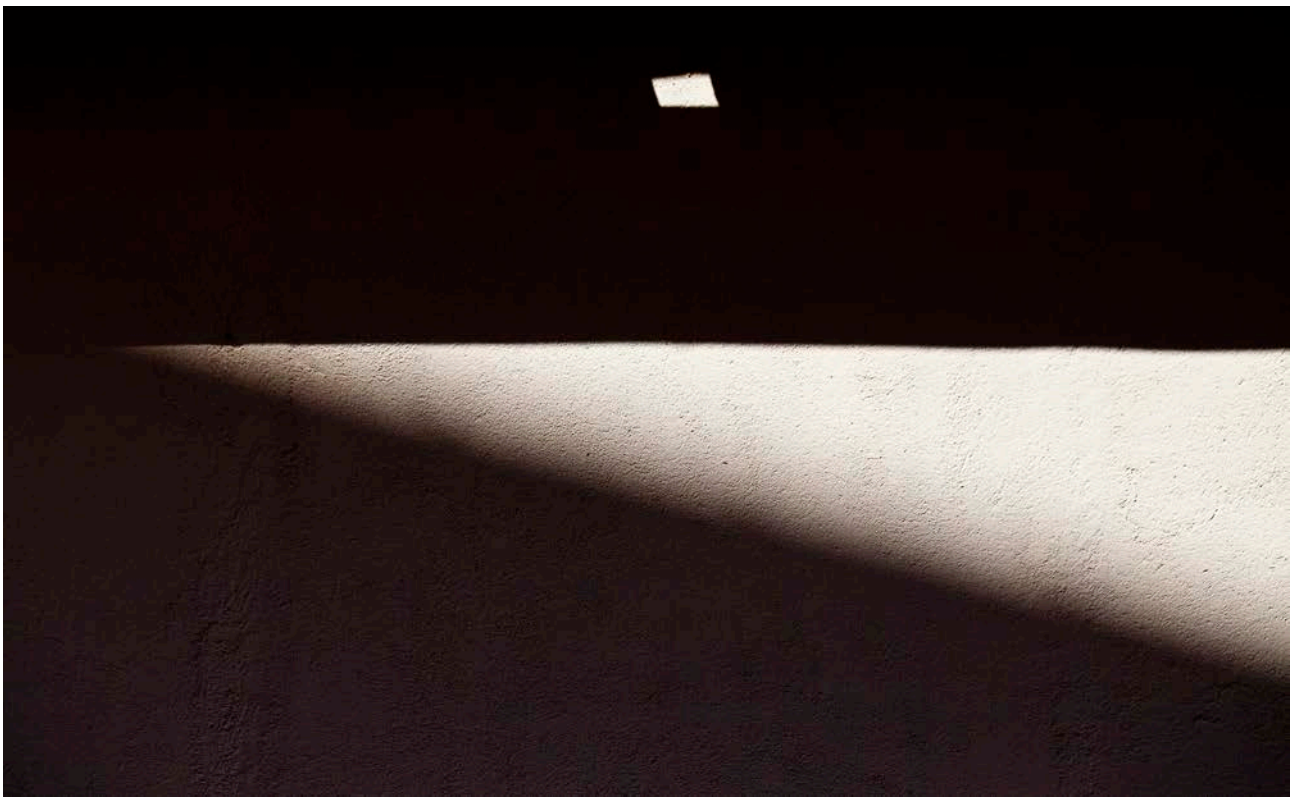
Né en Suisse en 1969 et établi à Lausanne, Sébastien Kohler vient du monde de la musique. Autodidacte en matière de photographie, il se passionne depuis quelques années pour le procédé argentique au collodion humide, mis au point en 1851 par le sculpteur et calotypiste anglais Frederick Scott Archer, suite aux travaux du photographe français Gustave Le Gray. Ce procédé analogique fournit d'excellents négatifs sur verre que Sébastien Kohler présente à la manière d'un ambrotype, technique brevetée en 1854 par James Ambrose Cutting aux Etats-Unis. Le principe est simple : si l'on place un négatif sur plaque de verre devant un fond noir en l'éclairant de face, celui-ci apparaît alors en positif car la lumière éclaire l'argent métallique qui constitue l'image. Cette exposition révèle le patient travail de Sébastien Kohler, sa maîtrise d'un procédé photographique du XIX^{e} siècle, associée à la profondeur de son regard de portraitiste. Le style très classique des portraits et l'esthétique quelque peu désuète du procédé donnent une apparence surprenante à nos contemporains.



© Sébastien Kohler, Portrait sur plaque de verre au collodion humide (ambrotype). Courtesy MSAP

" Dans un monde submergé d'images, rares sont celles qui nous restent durablement en mémoire. Grâce à la profondeur et à l'intensité des regards qu'il sait si bien capter, les portraits de Sébastien Kohler continuent de nous poursuivre, longtemps après les avoir vus. Des regards qui nous fixent, nous appellent, nous hantent et mettent notre imaginaire en marche. Et qui ne nous lâchent plus.
Réalisées au collodion humide, avec une technique et un savoir-faire datant de l'époque de nos aïeux, ces photographies nécessitent un long temps de pose, qui donne au regard des sujets cette gravité et cette fascinante étrangeté. Sébastien Kohler est un obsessionnel : il lui a fallu de l'obstination, de la pugnacité pour parvenir à réaliser en studio, avec du matériel d'époque, ces portraits de nos contemporains que l'on croirait sortis d'un livre de photographie du XIX^{e} siècle.
Et il faut le voir, passant d'un coin à l'autre de son atelier, – long tablier noir, et muni de gants, – maniant les flacons de produits chimiques avec minutie, précision, habileté, passion.
Le résultat est à la hauteur du temps investi pour chaque prise : ces visages pourraient être ceux de nos ancêtres, – ils sont ceux de nos contemporains. Leur regard, pudique et intime, traverse les âges : juste et profond, il ne triche pas. "
Laurence Froidevaux, journaliste culturelle, RTS

Source : dossier de presse



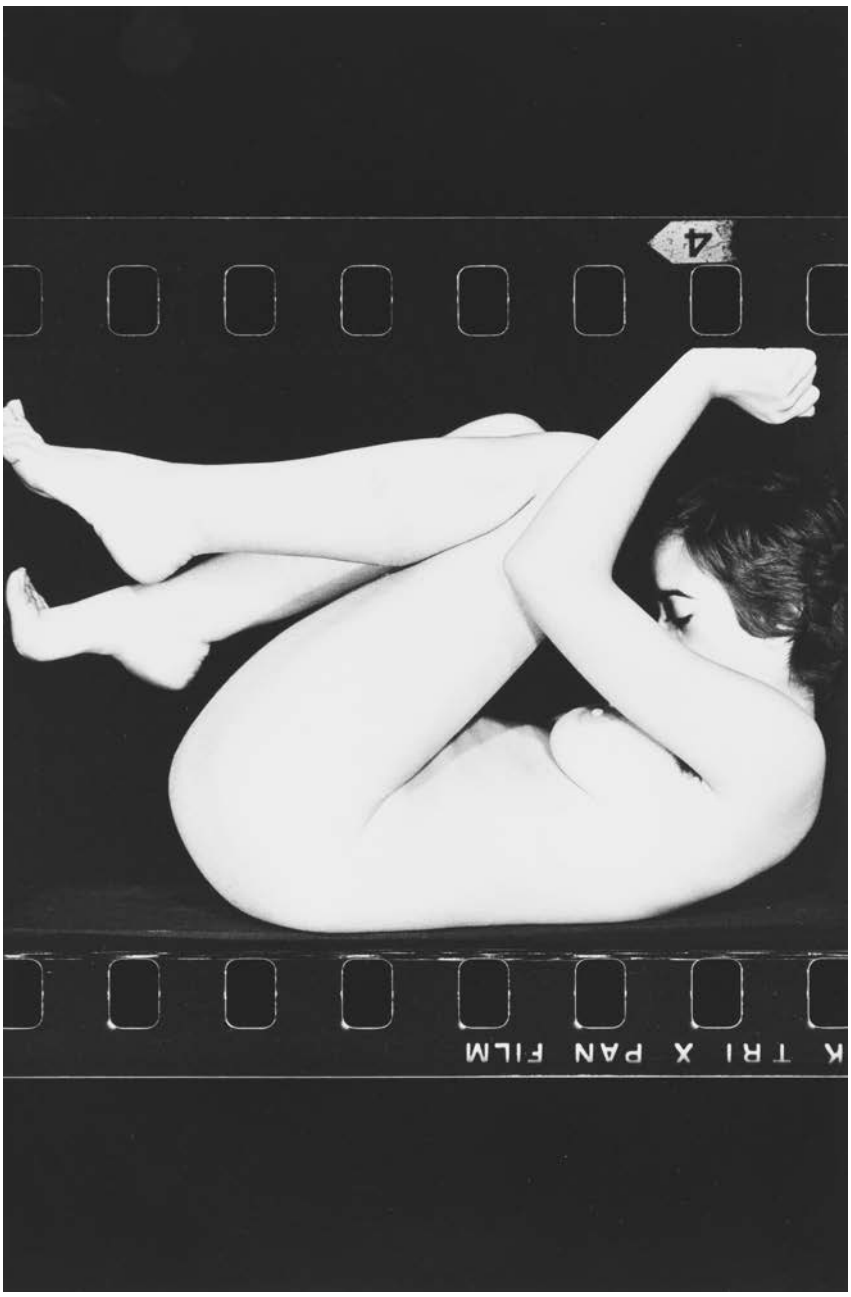
© Rafael Navarro, A Destiempo, 2011. Courtesy Fondation Auer Ory

Rafael Navarro. Un autre regard sur le monde

Fondation Auer Ory pour la photographie, Hermance, 14.09. – 25.11.2017
www.auerphoto.com

" Rafael Navarro est un artiste espagnol qui habite aux portes d'un désert en Aragon. Nous nous sommes connus il y a plus de trente ans lors des Rencontres internationales de la photographie d'Arles. Il est un compagnon de route avec qui nous avons mené à bien quelques évènements au cours du temps, dont la publication du *Catalogue raisonné 1975-1998* chez Ides et Calendes en 2000.
Auteur prolifique, il a réalisé de nombreux portfolios, privilégiant la tension à l'harmonie, tout en gardant une esthétique qui lui est propre. Il manie habilement une confrontation des signes d'où naît, des messages invisibles qui aboutissent à des ensembles d'une grande force. Il sait doser le noir et le blanc en nous donnant une belle palette de gris, la femme et la nature, le ciel et la terre, l'homme et le monde... Il évite habilement le piège de la redondance, tout en nous livrant l'angoisse de l'humain et la plénitude de la nature sans discontinuer. L'angoisse avec ses mains cramponnées à un support, ses cris, ses tensions signes de détresse, ses trous; la sensation de paix avec de larges paysages, des ciels, des arbres ou des plantes, le silence. Reste la confrontation, apportée par des routes, des troncs, des murs, des pierres, des branches... Nous retrouvons dans le travail de Rafael Navarro une très forte nécessité d'agir sur la réalité et une constante, la femme, son corps en entier ou morcelé, représentation qui atteint des aspects presque symboliques.
Rosa Olivares écrit: " Corps en fragments, avec des traitements spécifiques de lumière, en mouvement... mais en marge de cette constante, il faut dire que la présence de la femme représentée en son corps nu signifie bien davantage. Quelque chose apparaît dans les œuvres, une communion avec la nature, un pont dans la transformation du naturel en culturel, un canon de mesure, un élément de juxtaposition. En définitive, c'est peut-être un des éléments qui, avec l'idée d'abstraction, devient un des axes créatifs permanents de l'œuvre de Rafael Navarro. "
Il dit : quand je photographie, le point de départ est toujours la réalité.
Il utilise diverses techniques, pour d'une certaine façon, abstraire la réalité en vue de former d'autres réalités qui lui sont propres, jusqu'à convertir ce que l'on appelle une photographie traditionnelle en œuvre abstraite. Mais au-delà de ces techniques, du savoir-faire, de la performance des appareils et du laboratoire, il y a l'idée, le regard de l'artiste et cette nécessité de raconter ce qu'il a ressenti et cette volonté de nous transmettre ses sensations. "
Michèle Auer Ory, juillet 2017

Source : dossier de presse



© Rafael Navarro, Involución, 1976. Collection Fondation Auer Ory

© Simon Glasson (1882–1960), photographe établi à Bulle

© Simon Glasson (1882–1960), photographe établi à Bulle

Du relief dans la photographie

Musée gruérien, Bibliothèque de Bulle, 02.09.2017 – 14.04.2018
www.musee-gruerien.ch

La nouvelle exposition temporaire du Musée gruérien met du relief dans les images, et trompe l'œil de ses visiteurs. Consacrée à la photographie stéréoscopique, elle présente plus de 200 vues réalisées dès le milieu du XIX^{e} siècle par des auteurs fribourgeois en Gruyère, en Suisse romande, à Madagascar, en Argentine et au Japon.
Pour *Du relief dans la photographie*, tout le secteur «Trésors des collections» de l'institution bulloise est consacré à la photographie stéréoscopique. Les visiteurs découvriront des vues de la Gruyère en relief, en noir-blanc et en couleurs des photographes Simon Glasson et Rodolphe Bochud, des vues anonymes de Fribourg et de la Suisse romande, des images réalisées à Madagascar par Rodolphe de Boccard, en Argentine par Louis de Boccard, et les extraordinaires photographies prises au Japon au XIX^{e} siècle par le pionnier Pierre Joseph Rossier. Des appareils de consultation d'images en relief ont été imaginés dès 1838 par l'Anglais Wheatstone, une année avant la diffusion de la première technique photographique, le daguerréotype. L'exposition comprend cinq espaces interactifs et multimedia consacrés aux techniques photographiques qui ont permis de reproduire le réel, en couleurs et en trois dimensions.
Curateurs : Philippe Dallais et Christophe Mauron

© Simon Glasson (1882–1960), photographe établi à Bulle

© Pierre Joseph Rossier (1829-1886)

Pierre Joseph Rossier, pionnier du relief

Né en 1829 dans le village de Grandsivaz dans la Broye, Pierre Rossier est issu d'une modeste famille paysanne de dix enfants. Il devient instituteur. Âgé de 26 ans, en 1855, il se rend à Londres où il se forme à la technique photographique du collodion humide, qui permet de réaliser de nombreux tirages sur papier albuminé. La firme londonienne Negretti & Zambra, qui commercialise des photos stéréoscopiques inédites du monde entier, l'engage comme photographe et représentant officiel en Asie pour obtenir des images exclusives. En 1858, il est envoyé en Inde, en Chine pour y documenter la seconde guerre de l'opium, aux Philippines, puis il se rend au Japon de juillet 1859 à janvier 1861. Il séjourne ensuite en Thaïlande en 1861 et 1862. Après cinq années d'activité en Asie, Pierre Rossier retourne en Suisse fin 1862, depuis la Thaïlande. Il décide de s'établir non pas à Londres ou à Paris, mais en ville de Fribourg. Fort de son expérience, Rossier fait entrer la ville dans l'ère photographique en 1863. Il introduit les vues stéréoscopiques et produit un grand nombre de portraits au format carte de visite portant la marque de son studio. Il diversifie ses activités et constitue rapidement un portfolio d'images qu'il met en dépôt chez plusieurs revendeurs.

Source : dossier de presse

© Kirill Golovchenko, de la série KACHALKA – Muscle Beach, 2012. Courtesy Fotomuseum Winterthur

The Hobbyist. Les hobbies photographiés et la photographie comme hobby
Fotomuseum Winterthur, Winterthour, 09.09.2017 – 28.01.2018
www.fotomuseum.ch

Avec des œuvres de : Kenneth Anger, Diane Arbus, Benedikt Bock, Mohamed Bourouissa, Chris Burden, Ricardo Cases, Bruce Davidson, David De Beyter, Jeremy Deller/Alan Kane, Glen Denny, Jeff Divine, Craig Fineman, Robert Frank, Fuzi, Alberto García-Alix, William Gedney, Kirill Golovchenko, Carol Goodden/Gordon Matta-Clark/Tina Girouard/Suzanne Harris/Rachel Lew, Volker Heinze, Stephanie Kiwitt, Les Krims, Mike Mandel, Ari Marcopoulos, Eva & Franco Mattes, Hana Miletić, Neozoon, Simone Nieweg, Jenny Odell, Bill Owens, Lotte Reimann, Alexander Remnev, Cosmos Andrew Sarchiapone, Eckhard Schaar, Joachim Schmid, Oliver Sieber, Alec Soth et Xiaoxiao Xu.

L'exposition *The Hobbyist – Hobbys, Fotografie und Hobby-Fotografie* soulève plusieurs interrogations sur le thème des loisirs. Que se passe-t-il lorsque les photographes et les artistes intègrent les hobbies dans leur création afin de remettre en question les hiérarchies et les pratiques artistiques ? Comment les amateurs décrivent-ils leur passion grâce à la photographie, en particulier à l'ère des moyens de communication digitaux (blogs en lignes, etc.) ? Les relations entre photographie et culture des loisirs sont ici explorées de manière approfondie dans leurs complémentarité : la photographie de hobbies et la photographie comme pratique amateur.
L'exposition *The Hobbyist* examine en cinq chapitres le sens du terme hobby dans notre culture où internet semble avoir gommé la séparation entre sphères privée et publique. L'ère du tout numérique implique-t-elle la fin de cette culture des loisirs ou bien s'agit-il de voir dans les nouvelles pratiques de l'image un renouvellement de la photographie ? Sur cette base de réflexion, l'exposition met en évidence les multiples niveaux de la signification donnée aux hobbies selon les contextes et les points de vue : loisirs et travail, idéologie et consumérisme, amateurisme et professionnalisme… Le parcours historique proposé par *The Hobbyist* débute avec le mouvement hippie et les cultures d'avant-garde des années 1960 pour traverser la grande période du DIY des années 1980 et ensuite observer les pratiques actuelles.
Les loisirs ont de tout temps incarné une forme passionnée et ritualisée de l'enthousiasme. La photographie illustre à merveille ceci car les photographes naviguent souvent entre pratiques professionnelles et amateur, expert ou dilettante.
Curateurs : Pierre Hourquet, Anna Planas et Thomas Seelig

© Ricardo Cases, de la série Paloma al aire, 2011. Courtesy Fotomuseum Winterthur

Publication : un magazine (DE/EN) est publié à l'occasion de l'exposition *The Hobbyist* par Spector Books. Il contient des interviews avec des artistes, de brefs textes anecdotiques et des essais, notamment de Theodor W. Adorno, Olivia Baeriswyl, Jeremy Deller/Alan Kane, Thilo König, Neozoon, Evgeny Morozov, Therese Steffen, entre autres.

Événements : un riche programme accompagne l'exposition, avec des rencontres, des ateliers DIY, des lectures-performances, discussions critiques et signature de livres.

Textes : Nassim Daghighian. Source : dossier de presse

© Ari Marcopoulos, de la série Directory, 2011. Courtesy Fotomuseum Winterthur

© Jeremy Deller & Alan Kane, de la série Folk Archive , 2005. Courtesy Fotomuseum

© Joachim Schmid, de la série Other People's Photographs – Shirts, 2008-2001. Courtesy Fotomuseum Winterthur

© Simone Nieweg, Hütte unter Pflaumenbäumen, Ay-sur Moselle, 2009. Courtesy Galerie m Bochum

© Alexander Remnev, Need Adrenaline!, 2014. Courtesy Fotomuseum Winterthur

© Xiaoxiao Xu, de la série Aeronautics, 2000. Courtesy Fotomuseum Winterthur

© Stéphane Winter, de la série die Winter, 2016. Courtesy Alte Fabrik

We are Family

Alte Fabrik, Gebert Stiftung für Kultur, Rapperswil-Jona, 16.09. – 29.10.2017
www.alte-fabrik.ch

Artistes : Ruth Erdt, Nicolas Faure, Stéphanie Gygax, Dijan Kahrimanovic, Mara Truog, Stéphane Winter

Le thème de la famille, et la manière dont elle marque notre expérience de la vie, relie les artistes présentés dans l'exposition, qui privilégie la narration, voire la mise en scène des traces existentielles : souvenirs de moments heureux ou de peurs enfantines, de pertes ou de découvertes…
Curatrice : Alexandra Blättler

Commencée il y a plus de vingt-cinq ans, la série *die Winter* puise ses racines dans la propre histoire de Stéphane Winter (1974, CH). Né en Corée du Sud, le photographe est âgé d'une année lorsqu'il est adopté par un couple de Suisses. Vers ses quinze ans, il se met à photographier ses parents adoptifs. Entre mises en scène et moments saisis sur le vif, ses images pleines d'humour et de tendresse évoquent les petits bonheurs quotidiens, jusqu'au décès du père du photographe en 2011.
En portant un regard positif et décalé sur sa propre adoption, Winter nous amène à repenser notre vision de la famille traditionnelle, et nous invite à nous défaire de nos idées reçues.

Source : http://www.images.ch/fr/festival/programmation/artistes/stephane-winter-2

© Mara Truog. Courtesy Alte Fabrik

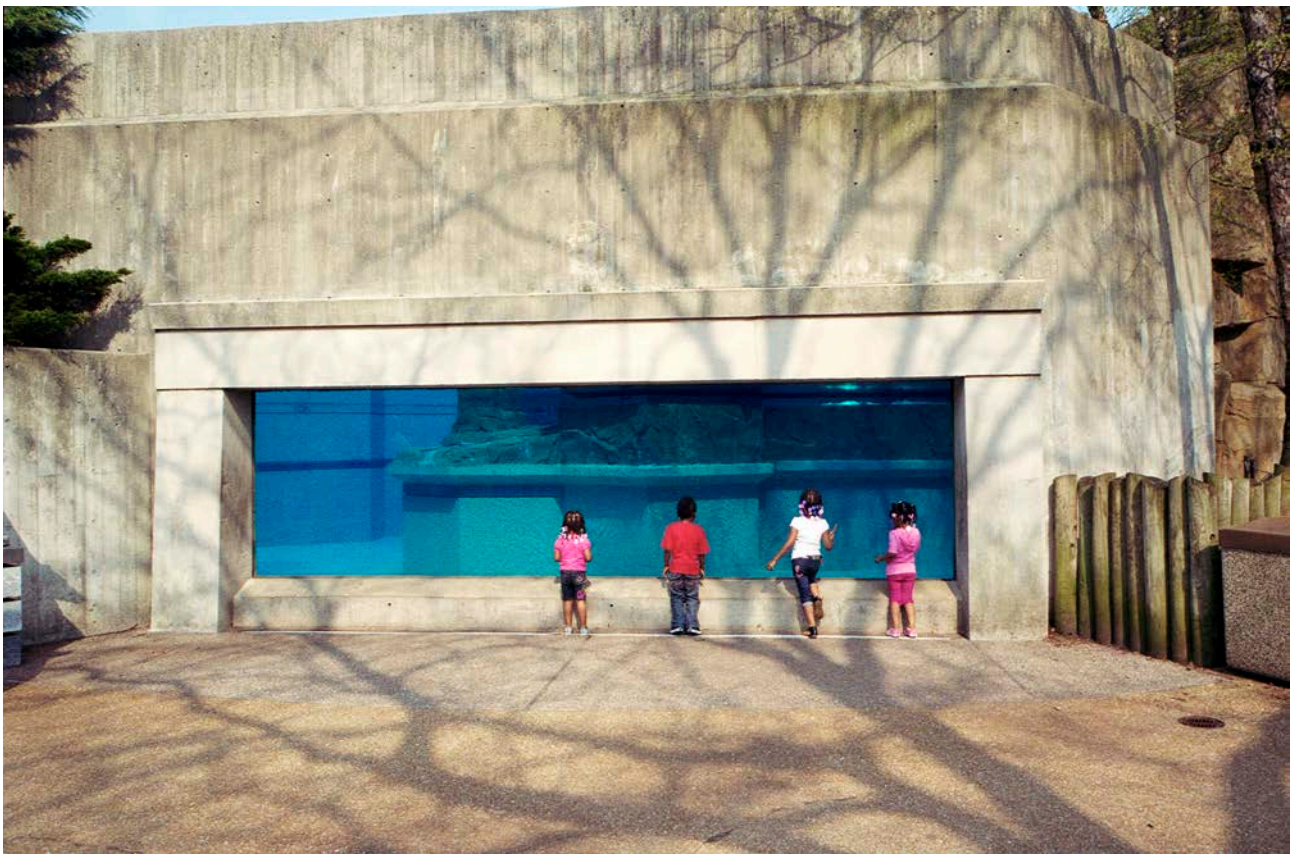
© Sabine Troendle, In Business, 2015, tiré du livre Texas Reliable News, Zurich, autoédité, 2015, 300 ex. Courtesy Neubad Galerie

This is not America. Un autre regard sur les USA
Neubad Galerie, Lucerne, 02.09. – 05.11.2017
www.neubad.org

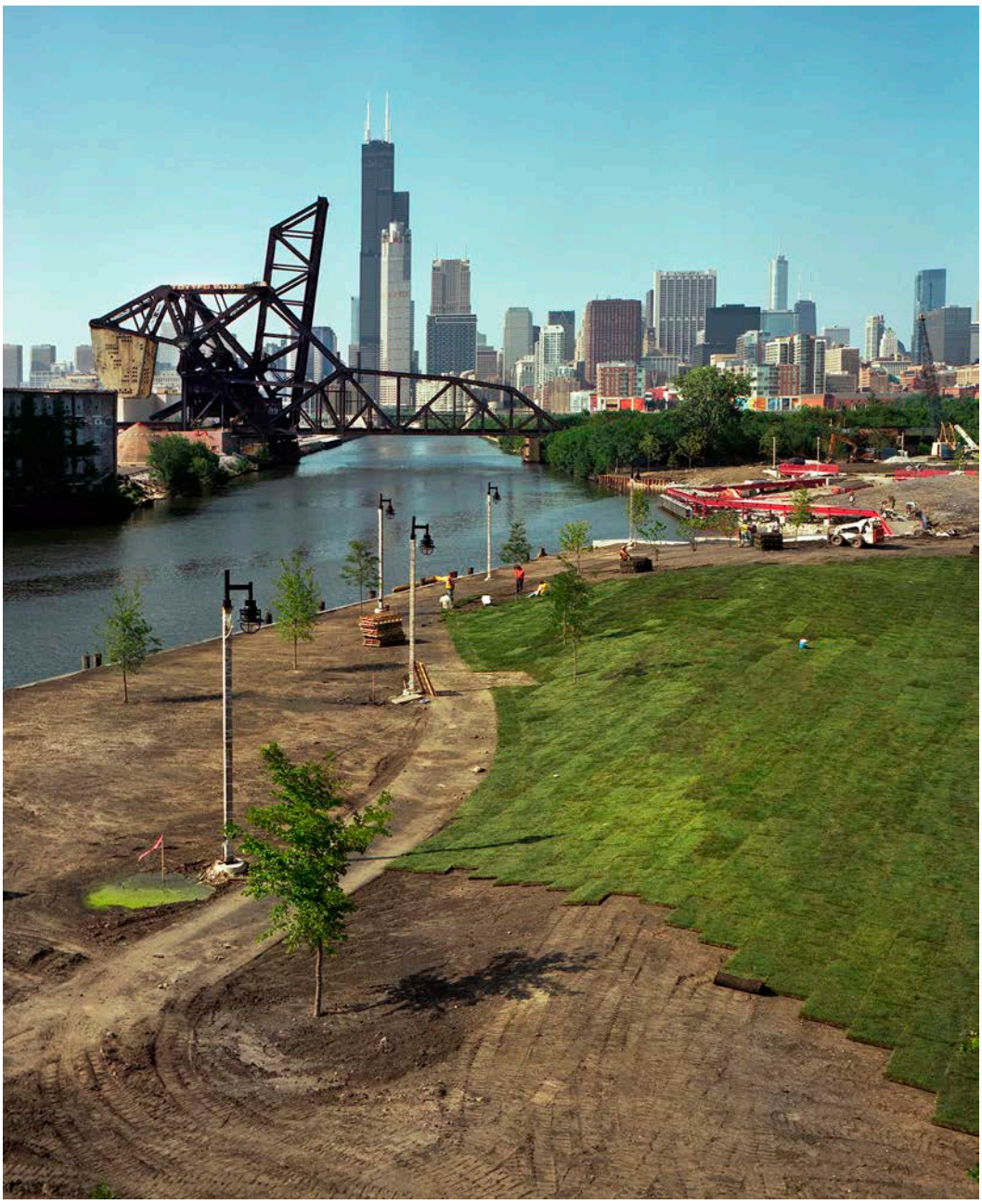
Avec : Hans U. Alder, Ueli Alder, Lukas Hoffmann, Anri Pol, Randy Tischler, Sabine Troendle

This is not America. Ein anderer Blick auf die USA offre une vision différente des Etats-Unis d'Amérique proposée par six photographes suisses. L'exposition montre non seulement l'énorme diversité de l'un des pays les plus puissants au monde, économiquement parlant, mais met aussi l'accent sur ses zones d'ombre. Les séries photographiques, qu'elles soient journalistiques, documentaires ou artistiques, voire conceptuelles, commentent la situation politique actuelle des USA du point de vue d'auteurs suisses. *This is not America* souhaite aller au-delà des clichés sur ce pays et dépasser les stéréotypes de manière critique. Comme Robert Frank (1924, CH) dans les années 1950, les photographes contemporains présentés ici ont tenté de décrire la face cachée du rêve américain en abordant ses problèmes de société (ségrégation raciale, pauvreté, drogues). Il ne s'agit pas d'une photographie au service de l'image officielle des USA mais d'un moyen de prise de conscience engagé socialement. Ce parti pris critique est d'autant plus important dans le contexte actuel. Avec l'administration Trump, un changement de paradigme politique s'est produit dès janvier 2017 aux États-Unis ; un bouleversement des valeurs dont l'ampleur ne peut pas encore être évaluée.
Outre les travaux inédits réalisés pour cette exposition, des images déjà connues sont exposées à Neubad. Ueli Alder montre la vie quotidienne d'une famille dans le Midwest et des paysages de Chicago. Sabine Troendle a capturé ses impressions pendant un séjour de plusieurs mois dans l'État du Texas, tandis que Lukas Hoffmann s'est focalisé sur la ville de New York pour réaliser des œuvres sous forme de diptyques. Randy Tischler s'est intéressé au culte des codes vestimentaires américains chez les jeunes suisses. Hans U. Alder documente le parc d'attraction vieillissant de Coney Island et l'épuisante route 66, deux sujets qui peuvent servir de métaphores cohérentes pour la situation actuelle du pays. Anri Pol, pour sa part, montre des situations absurdes empreintes d'humour. Le but de l'exposition est de stimuler une discussion critique sur la situation politique et sociale actuelle aux États-Unis et d'examiner les images américaines, fortement influencées par des stéréotypes et des idées fausses, sur la base des positions artistiques exposées.
Curateurs : Jonas Petermann et Cornelius Krell

Texte : Nassim Daghighian. Source : dossier de presse



© Ueli Alder, Lincoln Park Zoo, Chicago, Illinois, 2011, tirage pigmentaire sur papier fait main, 29x44 cm. Courtesy Neubad Galerie



© Ueli Alder, Chicago Southside Carpet, 2010, tirage pigmentaire sur papier fait main, 95x77 cm. Courtesy Neubad Galerie

© Hans U. Alder, de la 3ème série Coney Island (Brooklyn, NY), 2011, tirage pigmentaire. Courtesy Neubad Galerie

© Hans U. Alder, de la 3ème série Coney Island (Brooklyn, NY), 2011, tirage pigmentaire. Courtesy Neubad Galerie

© Niels Ackermann, Les enfants de Tchernobyl sont devenus grands, Slavoutytch, Ukraine, 1er juin 2013. Zhenya et Ioulia entourés de leurs témoins, Irina et Artiom, lors de leur mariage à la mairie. Courtesy MAZ Galerie

Eleni Kougionis. Punk à l'indonésienne / Niels Ackermann. Les enfants de Tchernobyl
MAZ Galerie, Lucerne, 07.09. – 15.12.2017
www.mazgalerie.ch ; www.globetrotter.ch

Eleni Kougionis fut lauréate du Globetrotter World Photo 2015 pour sa série *Punk à l'indonésienne*. L'Indonésie s'ouvre au monde et à la musique occidentale. Un phénomène que la jeunesse accueille avec enthousiasme, provoquant ainsi l'éclatement du tissu social traditionnel. Un récit en images sur la tension qui règne entre les contraintes sociales et le désir de trouver l'épanouissement personnel.

Niels Ackermann fut lauréat du Globetrotter World Photo 2014 pour sa série *Les enfants de Tchernobyl sont devenus grands*, plusieurs fois primés. La ville de Slavoutytch a été érigée au milieu de la forêt après la catastrophe de Tchernobyl. Ses habitants travaillent encore dans les vestiges de la centrale nucléaire. Alors que la plupart des résidents ont moins de 15 ans, ce reportage se penche sur le passage à l'âge adulte dans un endroit à la singularité frappante.

Source : https://www.globetrotter.ch/live/data/docs/fr/45080/monde-entier-16-17-Reiseplaner-fr.pdf?v=1.1

© Eleni Kougionis, Punk à l'indonésienne, 2015. "Needle And Bitch" à Yogyakarta, Java, est un centre de communication autonome avec des ateliers créatifs et des ateliers de couture. Le collectif est actif pour défendre les victimes du sexisme et de l'homophobie. Courtesy MAZ Galerie

© Renate Buser, Monopoli Sonderedition (Vendesi Vista Mare), 2017, tirage numérique sur aluminium, 34.5x23 cm. Courtesy Gisèle Linder

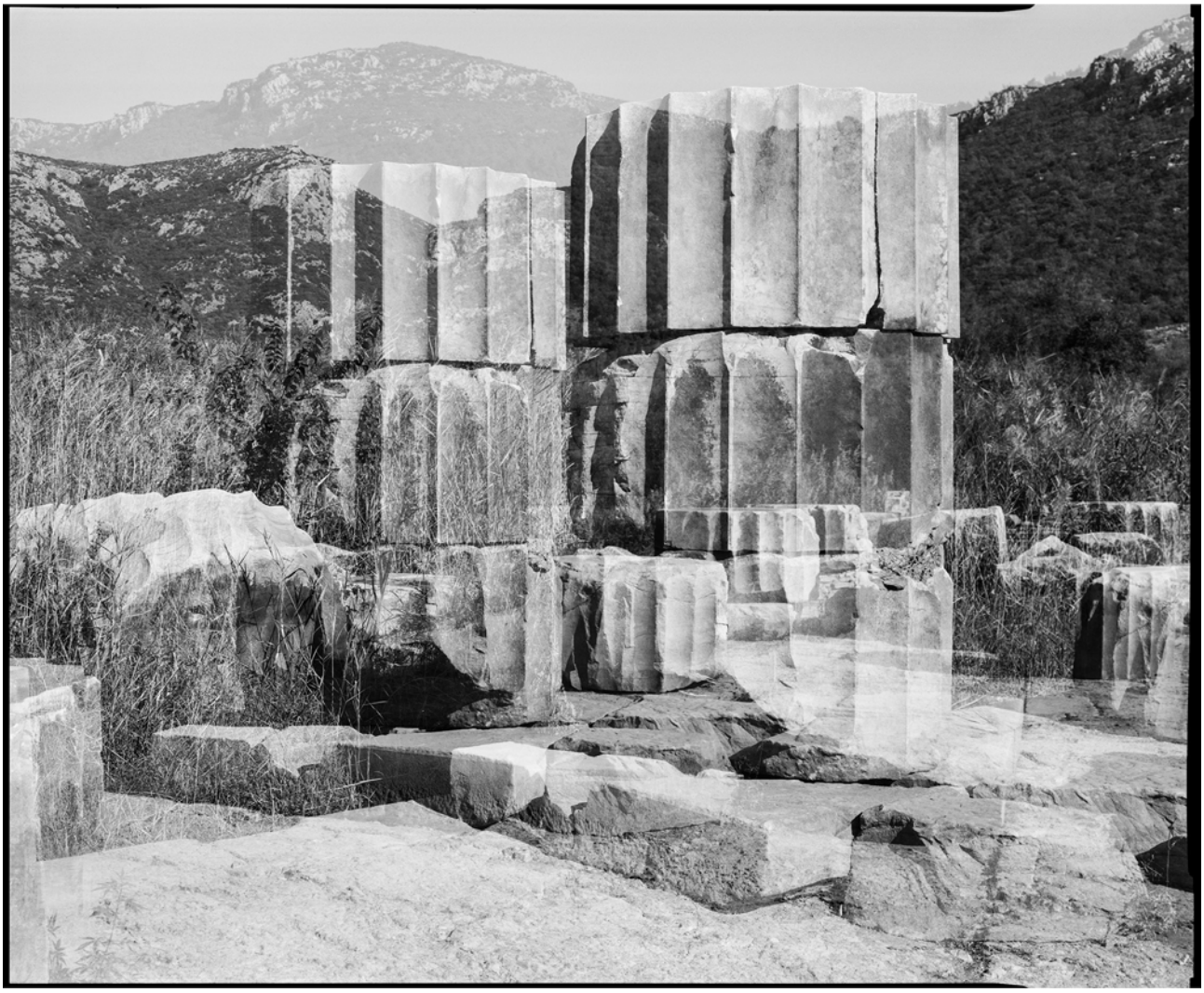
Renate Buser. Monopoli
Galerie Gisèle Linder, Bâle / Basel, 02.09. – 21.10.2017
www.galerielinder.ch

" Dans *Monopoli*, l'artiste suisse Renate Buser [1961, CH] montre ses œuvres photographiques les plus récentes. On y voit des lieux qui au premier coup d'œil n'ont pas grand-chose en commun. Chaque image existe par elle-même, constituant son propre *Monopoli*, sa propre cité. Ce qui les réunit, c'est la fascination que ces lieux ont exercée sur l'artiste. C'est l'histoire derrière les bâtiments et leur esthétique architecturale qui intéressent Renate Buser. L'exposition se focalise sur des bâtiments d'époques les plus diverses, la question de leur valeur et de leur conservation se posant alors. Quelle durée de vie accorde-t-on à un bâtiment et quand y met-on un terme ? L'exposition est l'occasion de créer un moment particulier pour ces bâtiments, dont la beauté des formes sévères et souvent radicales est révélée. L'artiste se sert comme moyen de style de plaques d'aluminium qui confèrent un brillant tout à fait particulier aux photographies, créant ainsi un effet spatial supplémentaire. " (Traduction : Liliane Vindret)
Marina Huonkler, août 2017

Source : dossier de presse

© Renate Buser, La Serra, 2017. Courtesy Gisèle Linder

© Renate Buser, Heuried, 2013. Courtesy Gisèle Linder



© Renate Buser, Klaros. Courtesy Gisèle Linder

© Richard Spillmann, 2017. Courtesy BelleVue

Bruch
BelleVue, Bâle / Basel, 09.09. – 01.10.2017
www.bellevue-fotografie.ch

Avec : Peter Eckard, Thomas Fink, Christiana Grümayer, Basil Huwyler, Eveline Laing, Walter Neiger, Lucinda Renner, Stefan Ryser, Noëmi Siegfried, Richard Spillmann, Evelyn Victor, Stéphane Vuille, Marina Woodtli

Exposition collective thématique, *Bruch* (Rupture) est issue d'un workshop organisé par l'association BelleVue – Espace pour la photographie. La déchirure liée à toute forme de rupture est douloureuse mais offre aussi des possibilités de se remettre en question. Nos habitudes sont bouleversées et nous sommes obligés de quitter les sentiers battus de la routine quotidienne. La rupture invite à une recherche intérieure, à prendre une pause pour réfléchir à notre vie.

Texte : Nassim Daghighian. Source : dossier de presse

© Marina Woodtli, 2017. Courtesy BelleVue

© Lucinda Renner, 2017. Courtesy BelleVue

© Simon Phipps, The Chapel at Churchill College, Cambridge, 1967, architecte : Sheppard Robson. Courtesy Museum im Bellpark

Simon Phipps. Finding Brutalism
Museum im Bellpark, Kriens, 26.08. – 29.10.2017
www.bellpark.ch

Depuis plus de vingt ans, le photographe londonien Simon Phipps (1964) a documenté les bâtiments de l'architecture britannique d'après-guerre : le brutalisme est un langage architectural qui a fait appel à l'esthétique du béton comme signe visible. Dans cette exposition, le photographe présente pour la première fois une large vue d'ensemble de ses archives visuelles consacrées au brutalisme, qui a influencé le développement de l'architecture suisse. Ayant connu ce courant architectural dans sa jeunesse, Phipps a choisi une approche subjective. Le photographe construit ses compositions en abordant les qualités sculpturales spécifiques des bâtiments du brutalisme britannique, démontrant ainsi l'essence de cette architecture.

Texte : Nassim Daghighian. Source : dossier de presse

© Simon Phipps, Aintree Estate, 1962-1967, architecte : LCC Architects' Department. Courtesy Museum im Bellpark

© Simon Phipps, Balfron Tower, Brownfield Estate, London, 1965-1967, architecte : Ernő Goldfinger. Courtesy Museum im Bellpark

© Simon Phipps, Eros House, Catford, London, 1960-1963, architecte : Rodney Gordon for the Owen Luder Partnership. Courtesy Museum im Bellpark

© Alberto Korda, Guerrillero Heroico, Che Guevara, 1960, Cuba, tirage gélatino-argentique, 23x30 cm. Courtesy F. & C. Walter

A Journey to Cuba

Fabian & Claude Walter Galerie, Zurich, 25.08. – 23.09.2017
www.fabian-claude-walter.com

Avec : José Agraz, Juan Carlos Alom, José Amador, Gilberto Ante, René Burri, Raul Corrales, Venancio Diaz, Elliott Erwitt, Adrián Fernández Milanes, Alberto Korda, René Peña, Osvaldo Salas, Roberto Salas

À l'occasion des 50 ans de la mort d'Ernesto Rafael Guevara (1928-1967, Argentine), dit le Che, la galerie Fabian & Claude Walter présente des tirages d'époque sur le sujet controversé des révolutionnaires. Pendant la révolution cubaine de 1956-1959, le mouvement de résistance M-27-6 mené par Fidel Castro (1926-2016, Cuba) et Che Guevara parvint à renverser le dictateur Flugencio Batista, très impopulaire auprès d'une partie importante des Cubains. Outre Alberto Korda (1928-2001, Cuba), qui suivit le mouvement révolutionnaire de 1959 à 1968 et réalisa le portrait du Che le plus iconique, plusieurs photographes internationaux documentèrent la période post-révolutionnaire, notamment Luc Chessex (1936, CH), qui vécut de 1961 à 1975 à Cuba, et René Burri (1933-2014, CH) de l'agence Magnum.

La vie contemporaine des Cubains est illustrée par deux photographes renommés, René Peña (1957, Cuba) et Juan Carlos Alom (1964, Cuba), à l'opposé de l'idéalisme des photographes qui avaient émergés peu après la révolution. Les artistes cubains nés après 1980 travaillent dans un contexte géopolitique plus large mais s'intéressent toujours aux origines des structures sociales de leur pays. Dans sa série *Epilogue II*, Adrián Fernández Milanes (1984, Cuba) revisite les figures stéréotypées de la célèbre revue de cabaret Tropicana, qui accueillait à la Havane une clientèle internationale dans un jardin tropical inspiré de Las Vegas en 1939, pendant les années de prohibition aux USA. Dans les photographies de Milanes, les danseurs et danseuses inspirés de la culture populaire cubaine sont isolés de tout contexte, comme pour incarner la lutte séculaire du peuple cubain pour sa liberté.

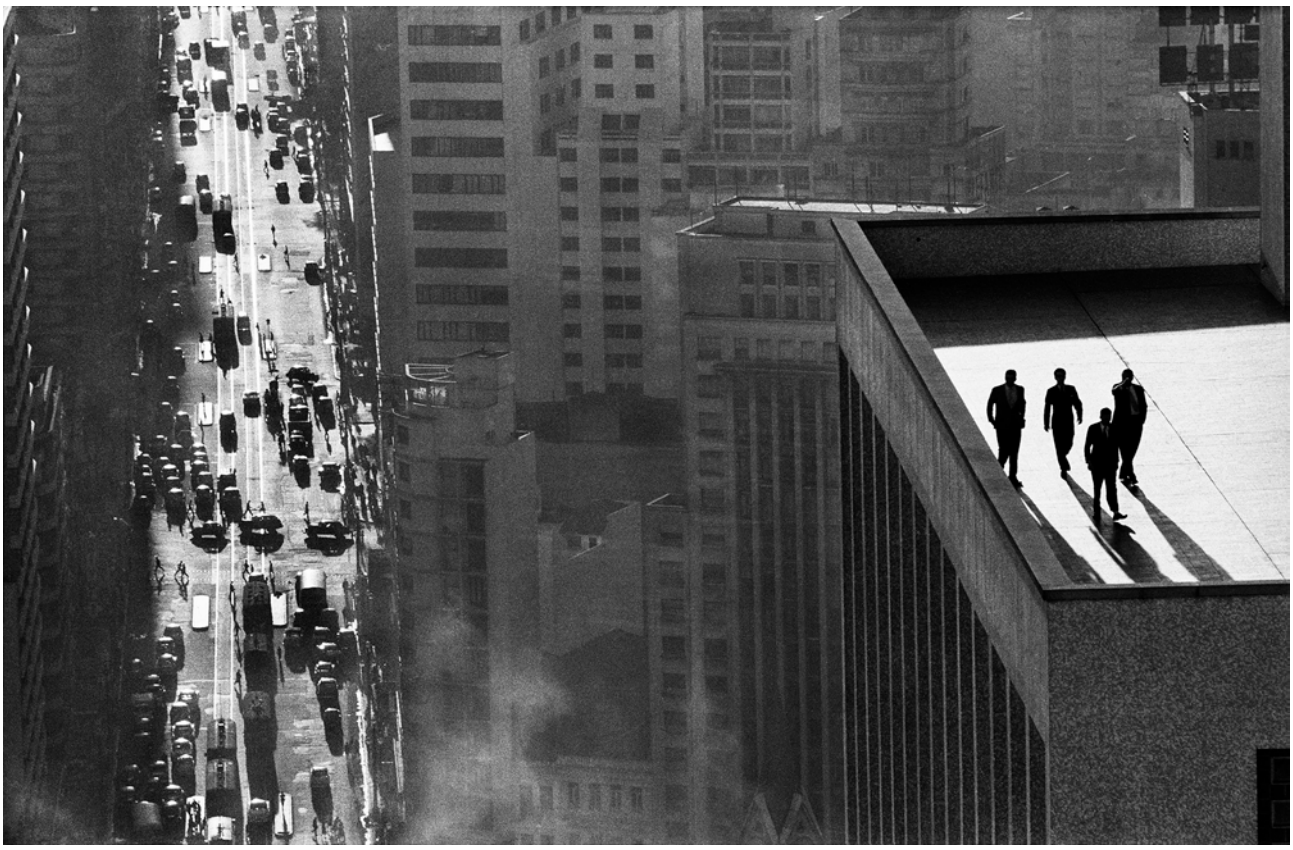
Texte : Nassim Daghighian. Source : dossier de presse

René Burri, Ernesto Che Guevara, 1963, tirage gélatino-argentique, 30x40 cm, de la série Cuba © René Burri / Magnum Photos

© Juan Carlos Alom, 1991, Mochi, tirage gélatino-argentique, 23x30.6 cm, de la série Special Period. Courtesy F. & C. Walter

© René Peña, Untitled 3, 1997, tirage digital, 80x61 cm. Courtesy F. & C. Walter

© Adrián Fernández Milanes, Untitled n°16, de la série Epilogue II, tirage pigmentaire, 100x67 cm
Courtesy F. & C. Walter



René Burri, Men on a rooftop, Sao Paulo, Brazil, 1960, tirage argentique baryté, signé © René Burri/Magnum Photos. Courtesy Bildhalle

René Burri. Cosmopolite
Bildhalle, Zurich, 25.08. – 21.08.2017
www.bildhalle.ch

Véritable " humaniste à la caméra ", René Burri (1933-2014, CH) est l'un des plus célèbres photoreporters suisses du 20ème siècle. La Bildhalle présente la première exposition personnelle organisée depuis le décès du photographe, en étroite collaboration avec sa famille. C'est donc un hommage à ce témoin de l'histoire du siècle précédent, auteur de plusieurs icones modernes du reportage. Membre de Magnum, René Burri a beaucoup voyagé de par le monde, dont il a rendu compte dans une approche documentaire motivée par la volonté d'agir par le biais de ses photographies. Il apparaît aussi dans plusieurs tirages signés par l'auteur que celui-ci était sensible au langage visuel dynamique de la photographie. Les jeux de formes ou de lumières, et parfois de couleurs, lui permettaient d'exprimer son sens graphique de l'image forte.

Texte : Nassim Daghighian. Source : dossier de presse

René Burri, Ministry of Health building, Rio De Janeiro, 1960, tirage argentique baryté, signé
© René Burri/Magnum Photos. Courtesy Bildhalle

René Burri, Fort Lauderdale, Florida, 1966, tirage argentique baryté, signé © René Burri/Magnum Photos. Courtesy Bildhalle

René Burri, Building by Luis Barragan, Mexico-City, 1976, c-print, signé © René Burri/Magnum Photos. Courtesy Bildhalle

© Miroslav Tichý. Courtesy Photobastei

Miroslav Tichý
Photobastei, Zurich, 15.09. – 05.11.2017
www.photobastei.ch

Le travail du photographe Miroslav Tichý (1926-2011) s'est développé dans la Tchécoslovaquie communiste des années 60 à la fin des années 80. Environ 140 images sont exposées à Photobastei.
" La première particularité de la photographie de Miroslav Tichý est la réinvention, par l'artiste, de ses outils, une attention très forte au processus de fabrication de l'image : objectifs bricolés, chambres de développement de fortune composées à partir de boîtes à chaussures ou de conserves, lentilles passées au dentifrice ou à la cendre de cigarettes pour flouter et diffracter l'image et ainsi transformer le réel, l'image objective offerte par le réel ou celle des êtres qu'il croise, en particulier les femmes de Kyjov, au centre de son œuvre. L'érotisme qui se dégage de ces images n'est pas celui, léché, d'autres travaux qui lui sont contemporains ou de la publicité : il s'agit pour Miroslav Tichý, par la photographie, de trouver « quelque chose de nouveau, un nouveau monde ».
Ce Nouveau, Miroslav Tichý le puise en créant son propre inconnu, êtres, formes et réel soumis à une forme en apparence brouillonne (un appareil caché, dégainé pour prendre une photo volée, instinctive),

© Miroslav Tichý. Courtesy Photobastei

volontairement sous-exposée ou floue. Que l'on ne s'y trompe pas, tout est, au sens propre, calculé : « J'avais une norme, tant de clichés par jour, tant tous les cinq ans. Et quand j'ai eu rempli mon plan, j'ai arrêté ». Il cesse toute production au début des années 90.
L'œuvre de Miroslav Tichý est longtemps demeurée méconnue, par choix de l'artiste lui-même, radicalement opposé à toute idée de marché et même de reconnaissance, voire de conservation de ses œuvres. Comme l'écrit Marc Lenot, « quand il est terminé, son produit, la photographie elle-même, ne présente plus guère d'intérêt aux yeux de l'artiste, elle est abandonnée dans la poussière ou sous la pluie, les rats la rongent ou elle sert de combustible ». Chez lui le « processus » de production de l'œuvre prime sur le « résultat ».
Lors d'une exposition de son œuvre à Beaubourg, en 2008, l'artiste, du fait de ses pratiques radicales, de sa collection raisonnée de clichés, était qualifié de « monomane ». Il l'est en effet, tant Miroslav Tichý, indépendant et marginal, réinvente outils, formes et objets, produisant des images qui échappent au temps et aux lieux, des photographies étonnantes, dans leur manière comme leur matérialité : parfois déchirées, montées sur des matériaux « pauvres » (cartons, journaux), parfois retouchées au crayon ou au stylo, réinvention formelle du réel et du « Vrai ». "
Christine Marcandier. Diacritik, 6 juillet 2017
Curateur de l'exposition à Photobastei : Adi Hösle, artiste

Source : https://diacritik.com/2017/07/06/les-formes-du-vrai-exposition-du-photographe-miroslav-tichy-au-cipm-marseille/

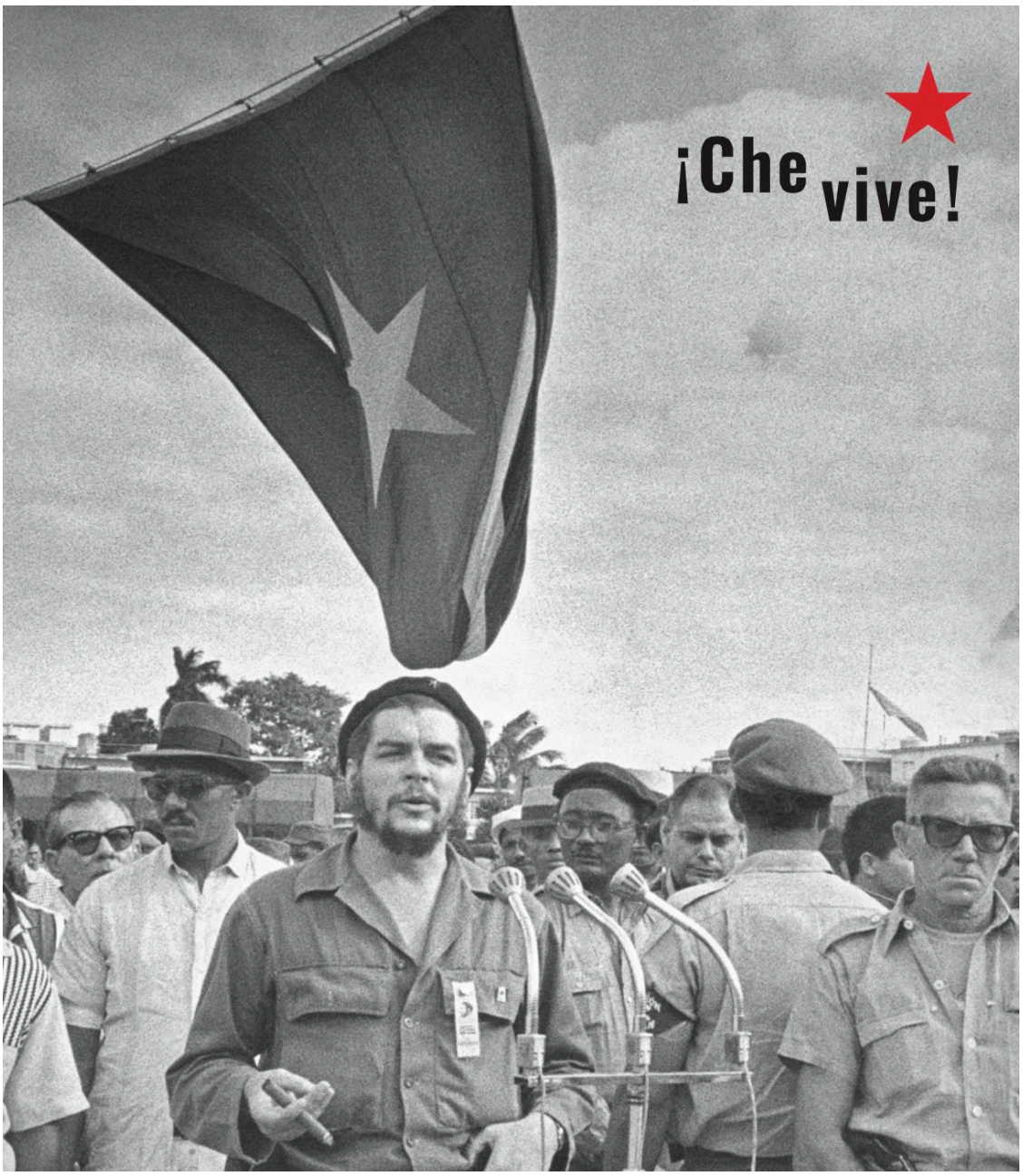


Image tirée des archives du journal quotidien cubain Granma, 1959-1964. Courtesy Photobastei

Che. Les photos méconnues – 1959-1964
Photobastei, Zurich, 15.09. – 08.10.2017
www.photobastei.ch

Une exposition historique et politique organisée par l'association VSC - Vereinigung Schweiz-Cuba à Zurich.

© Ruedi Senn, *Firnszene*, am Unteren Mönchsjoch, Bergli, Berner Oberland. Courtesy ArteF

Ruedi Senn. Les montagnes m'appellent et je dois y aller

ArteF, Zurich, 25.08. - 07.10.2017
www.artef.com

Ruedi Senn (1939, CH), graphiste et photographe né à Berne, connaît comme sa poche l'Oberland bernois et ses régions alpines situées à plus 3000 mètres puisqu'il les parcours depuis 60 ans. Il n'a cessé d'explorer les montagnes d'accès difficile et parcourt avec autant de persévérance ses négatifs pour modifier les contrastes de ses tirages noir/blanc en chambre noire. Cet important travail de post-production accentue les aspects graphiques des paysages alpins, qui deviennent quasi abstraits, dans une esthétique classique qui rappelle les déserts de la Côte Ouest des USA photographiés par les célèbres représentants de la *Straight photography* en Californie, Edward Weston ainsi qu'Ansel Adams du groupe f/64.
Comme le révèle le titre original de l'exposition, *Die Berge rufen und ich muss gehen*, l'appel des sommets répond à un besoin autant physique, qu'artistique et spirituel. Pour Ruedi Senn, ses images invitent chacun à explorer les montagnes et constituent ainsi une forme de médiation et de participation du spectateur.

Texte : Nassim Daghighian. Source : dossier de presse, texte en allemand de l'historien de l'art Dr. phil. Fritz Franz Vogel

© Wolfgang Tillmans, Lutz & Alex on beach, 1992. Courtesy Galerie Buchholz, Berlin/Cologne, Maureen Paley, London, David Zwirner, NY

EXPOSITIONS EN COURS

Wolfgang Tillmans

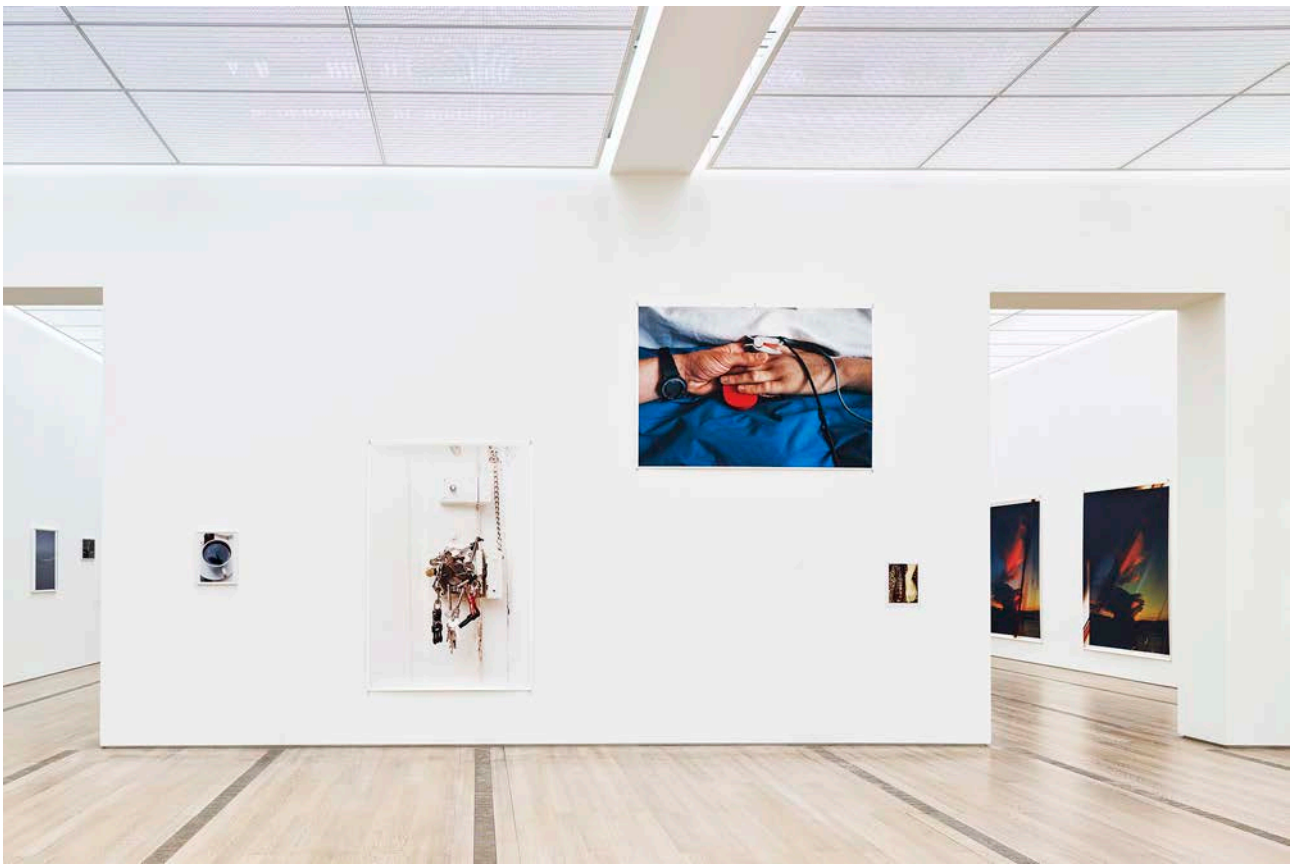
Fondation Beyeler, Riehen/Basel, 28.05. – 01.10.2017
www.fondationbeyeler.ch

Wolfgang Tillmans nous propose une perception nuancée du monde et nous invite à nous interroger sur notre inscription dans celui-ci. La question identitaire, centrale dans son œuvre, s'exprime dans un dialogue existentiel de l'artiste avec la société et ses enjeux politiques, voire au-delà, avec l'univers qui nous entoure.
La Fondation Beyeler, dans la région de Bâle, présente l'événement incontournable de cet été, consacré à l'un des artistes majeurs des années 1990 à 2010. Dans cette exposition de près de 200 œuvres, Wolfgang Tillmans (1968, DE) nous permet d'aborder à la fois son intimité et son regard sur le monde, dans des images qui traitent autant d'aspects individuels que collectifs. Il a d'ailleurs très tôt été perçu comme le représentant de la génération *acid house* – la musique étant un apect important dans sa vie et son travail. Artiste politiquement engagé, il s'implique dans la société, notamment en ce qui concerne l'identité de genre.

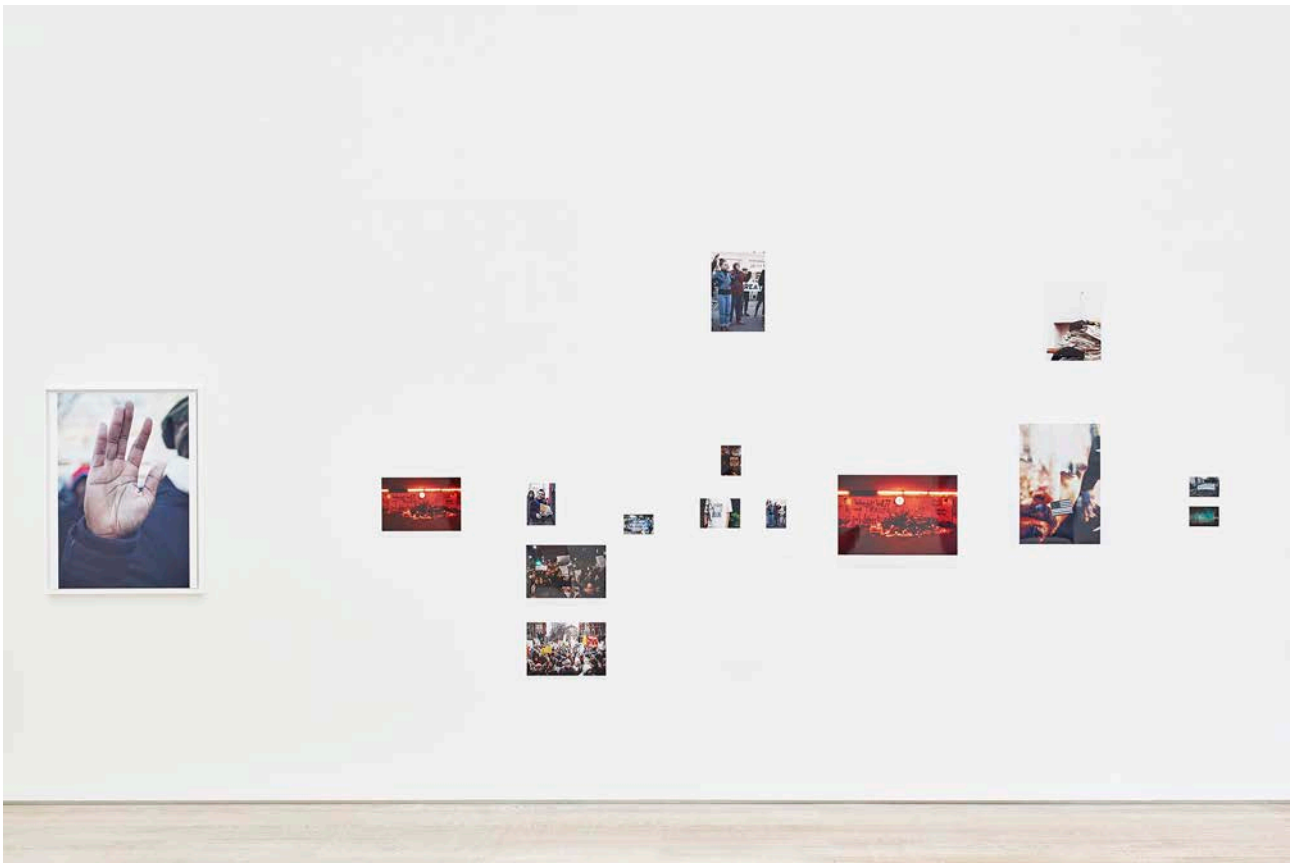
Par un usage non conventionnel de la photocopie comme du médium photographique, Wolfgang Tillmans a développé un univers visuel très personnel, qui oscille entre figuration et abstraction, genres traditionnels revisités et expérimentations. Dans son œuvre, j'apprécie la dialectique entre ses portraits de proches, ses photographies de natures mortes ou de paysage et ses images des séries *Freischwimmer, Greifbar* ou *Silver* réalisées sans appareil photographique en faisant passer du papier photosensible – exposé ou non – dans la développeuse sâle et poussiéreuse. Ces œuvres expérimentales constituent de véritables métaphores existentielles : " Je vois aussi les travaux de la série *Silver* comme une allégorie des ruptures et des imperfections dans notre vie, et de la manière dont nous y réagissons. " (W.Tillmans, notices de salles).

© Wolfgang Tillmans, Winter Grime, 2014. Courtesy Galerie Buchholz, Berlin/Cologne, Maureen Paley, London, David Zwirner, New York

La notoriété de Wolfgang Tillmans est aussi largement liée au caractère innovant de ses accrochages réalisés dès le début des années 1990. Dans ses installations en forme de constellations, chaque œuvre a sa vie propre mais entre en relation avec les autres. Pour réellement apprécier son talent à créer un univers personnel grâce à des agencements subtils d'images, il suffit d'aller voir les accrochages soigneusement élaborés par l'artiste en fonction des espaces d'exposition de la Fondation Beyeler. La visite permet également de découvrir une nouvelle installation audiovisuelle.
Nassim Daghighian
Curatrice : T. Vischer

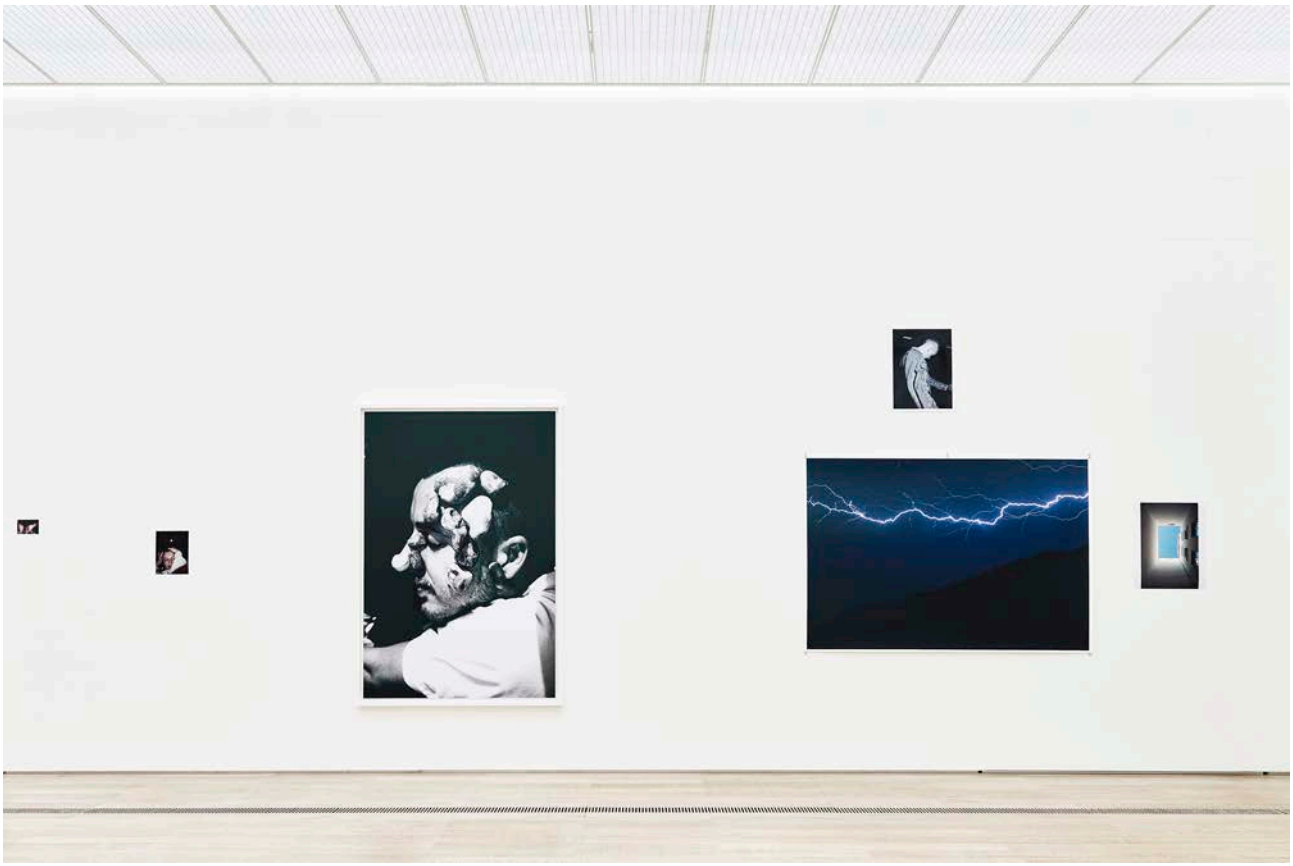


Vue de l'exposition Wolfgang Tillmans, Fondation Beyeler, Riehen/Basel, mai 2017, photo : Mark Niederman. Courtesy Fondation Beyeler

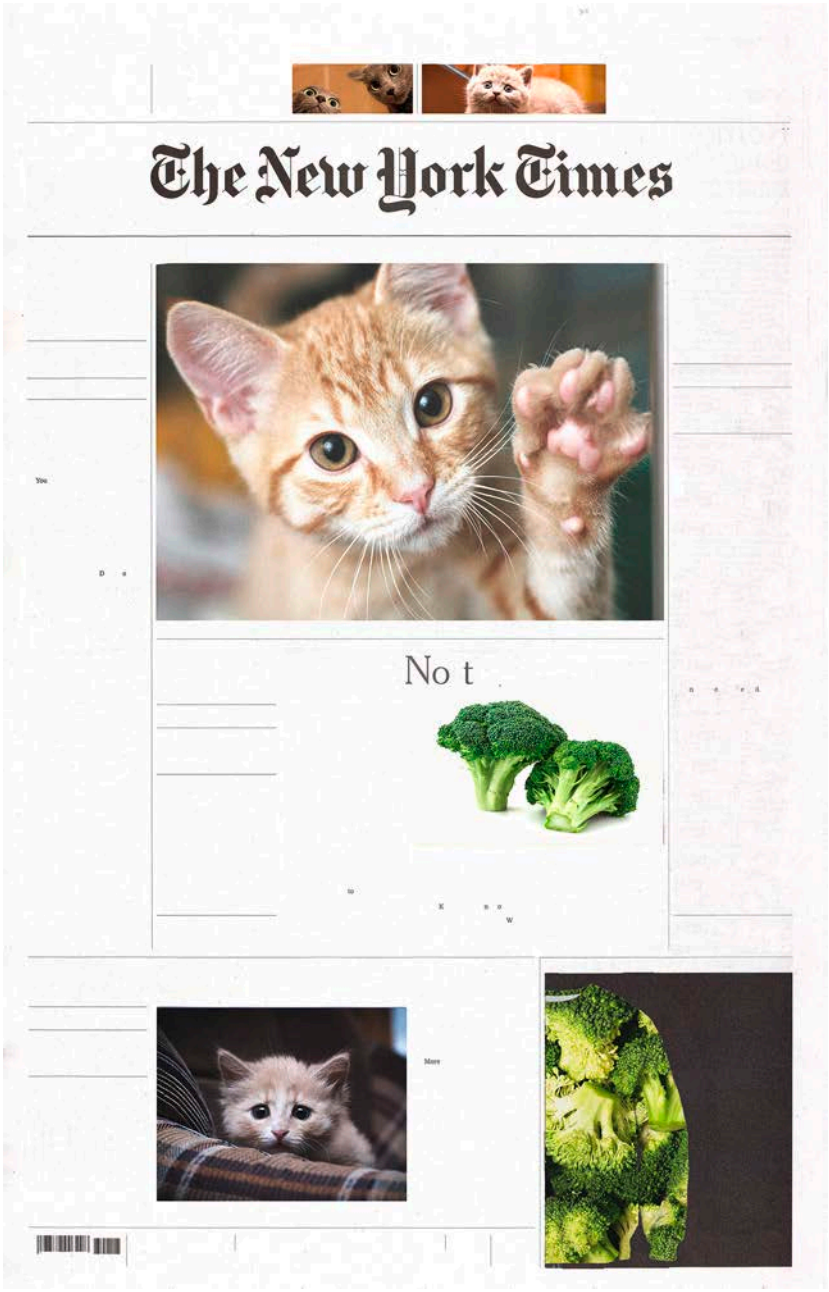


Vue de l'exposition Wolfgang Tillmans, Fondation Beyeler, Riehen/Basel, mai 2017, photo : Mark Niederman. Courtesy Fondation Beyeler

Vue de l'exposition Wolfgang Tillmans, Fondation Beyeler, Riehen/Basel, mai 2017, photo : Mark Niederman. Courtesy Fondation Beyeler



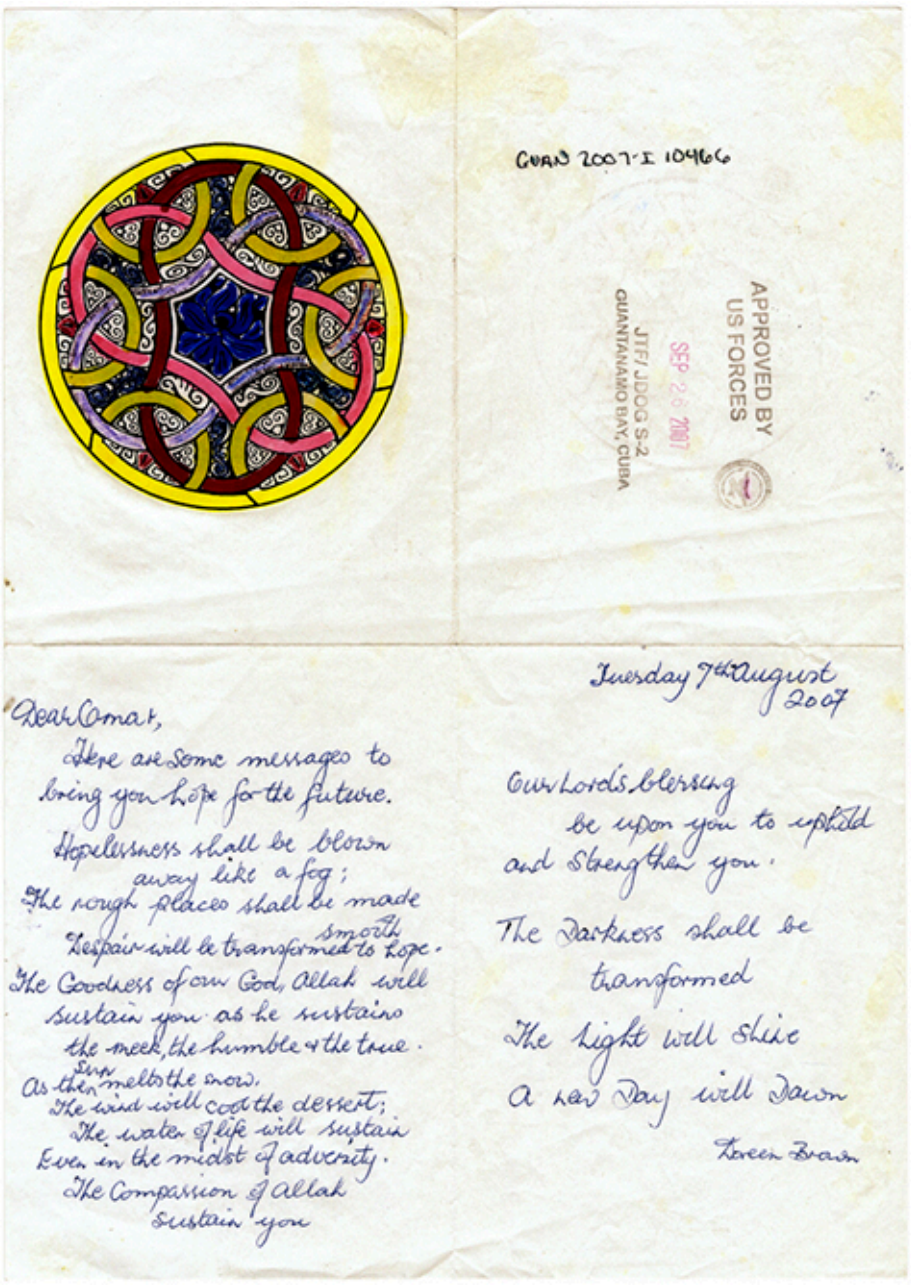
Vue de l'exposition Wolfgang Tillmans, Fondation Beyeler, Riehen/Basel, mai 2017, photo : Mark Niederman. Courtesy Fondation Beyeler



© Cristina de Middel, de la série Extra! Extra!, jet d'encre, 2017

Situations #80-87. Fact
Fotomuseum Winterthur, Winterthour, 20.05 –17.09.2017
situations.fotomuseum.ch

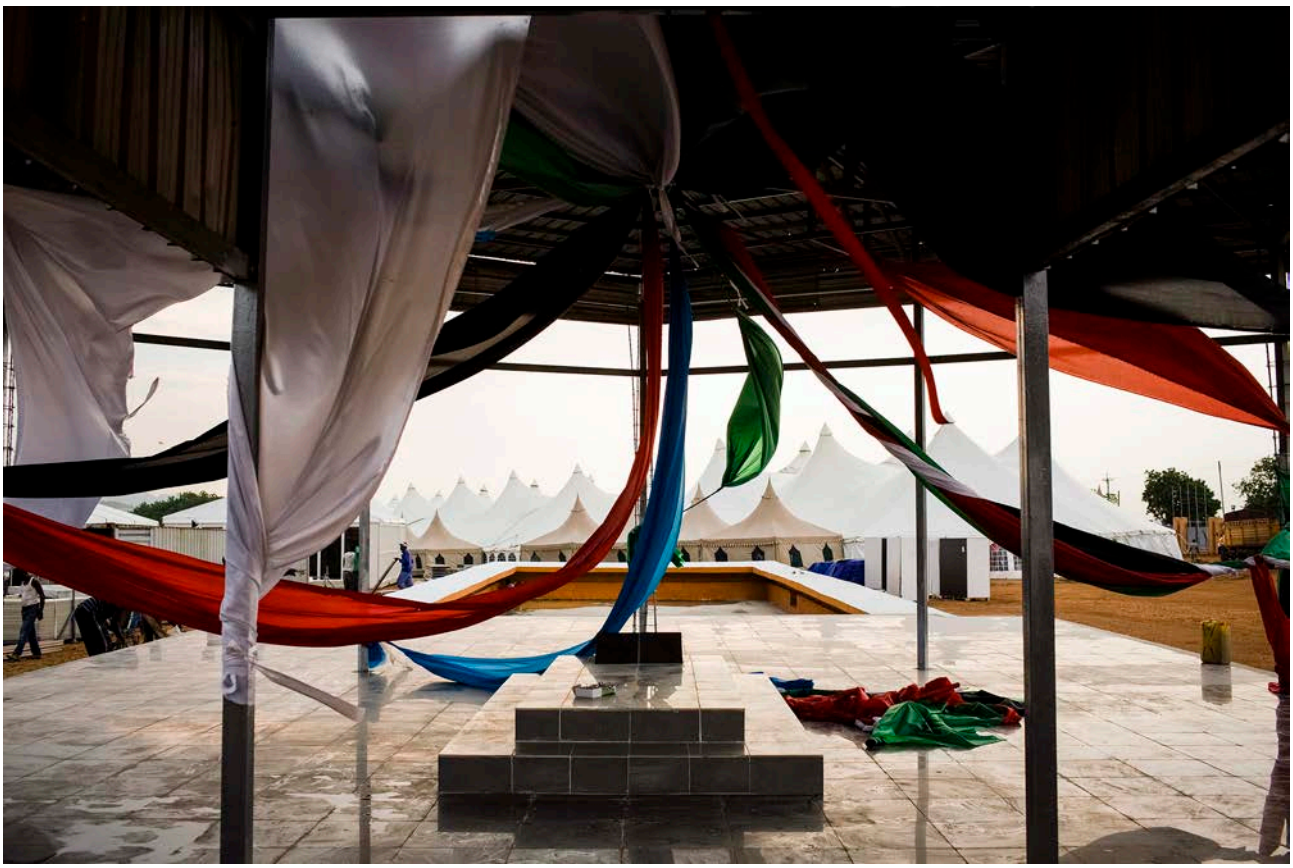
Le Fotomuseum Winterthur a lancé au printemps 2015 un nouveau format d'exposition intitulé *Situations*, qui permet une interaction entre espaces physiques et virtuels. Une situation peut être une image photographique, un film, un texte, une capture d'écran comme la présentation d'un livre de photo, une conférence sur skype ou une performance. Les *Situations* permettent d'explorer le devenir de l'image photographique avec une programmation dynamique qui puisse être en phase avec les développements actuels de la culture visuelle et permette d'expérimenter les interactions entre l'espace concret du musée et l'univers du numérique, en particulier internet. Comme un laboratoire de recherches, les *Situations* examinent les processus photographiques dans un large contexte visuel et culturel et remettent en question notre compréhension de la photographie. La programmation des *Situations* s'élabore par regroupements thématiques, au rythme de cinq thèmes par année. La thématique en cours est *Fact* ou *Fait*.



© Edmund Clark, Letters to Omar, tirage jet d'encre, 2010

"The current cluster looks at the relationship of photography and facts. “Fake news“ and “alternative facts” have been dominating the headlines recently, often considered as manifestations of a “post-truth age” in which the distinction between fact and fiction, between an objective truth and subjective constructions of reality is said to become increasingly problematic. Photography plays a crucial role in this discussion, as a medium whose indexical quality and visual accuracy have been closely linked to claims of truth and objectivity throughout its history. All the while this specific relationship to reality has nurtured many instances – in art, mass media or politics – in which photographs were strategically (mis)appropriated for the production of effects of truth and evidence. What are we to make of this claim for the factual in a time when images and information circulate uncontrollably across digital networks and social media platforms, reproduced, manipulated and put in new contexts in an ever-increasing pace?"

Source : dossier de presse



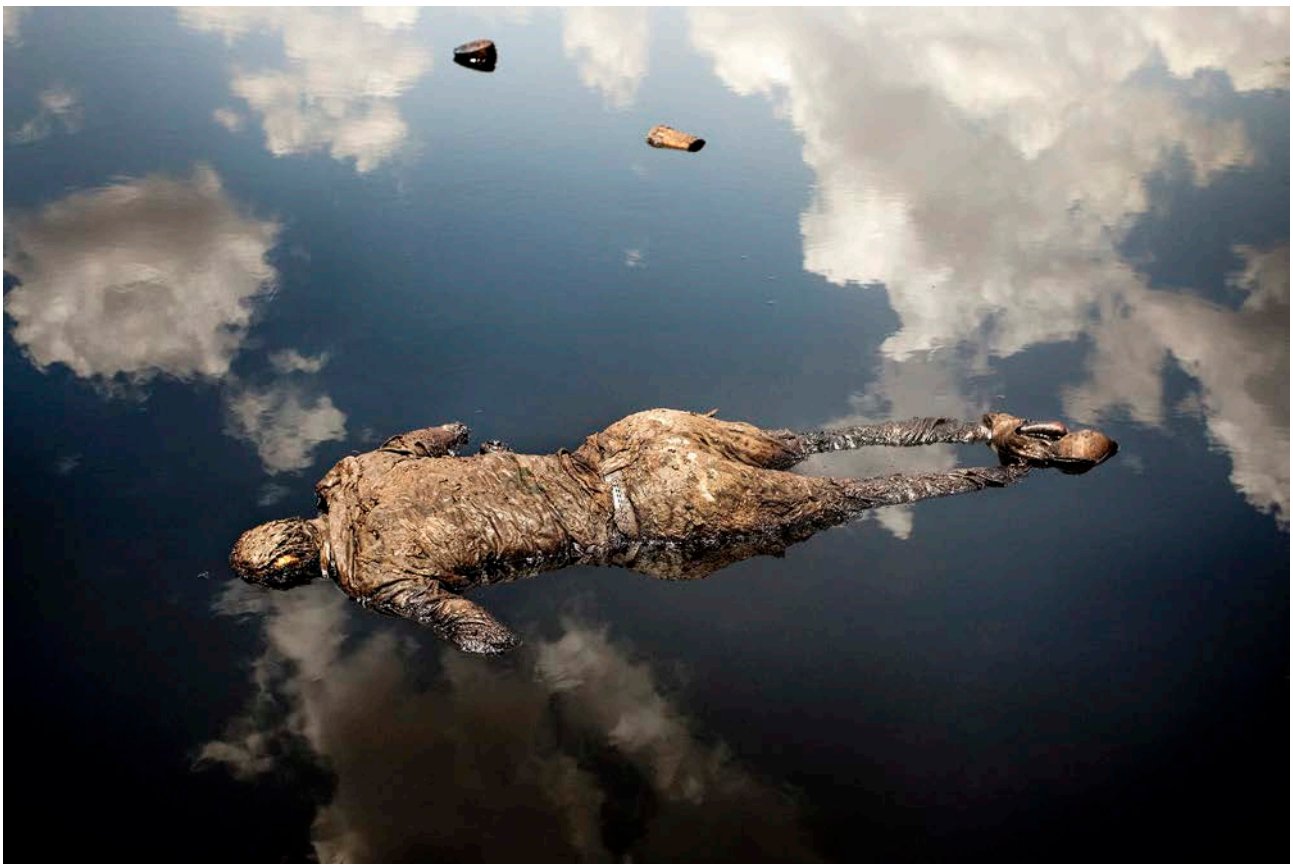
© Dominic Nahr, Soudan du Sud, 2011. Courtesy de l'artiste et Fotostiftung Schweiz

Dominic Nahr. Blind Spots

Fotostiftung Schweiz, Winterthour, 20.05. – 08.10.2017
www.fotostiftung.ch

" Depuis dix ans déjà, Dominic Nahr (1983, CH) raconte par l'image les conflits et les crises qui malmènent notre planète. Ses photos sont publiées dans des revues comme le *Time Magazine*, le *National Geographic* ou encore *Stern*. Maintes fois distingué, il est entre autres lauréat d'un World Press Photo Award. Né en 1983 à Heiden, en terre appenzelloise, il a grandi à Hongkong. Il trouve sa voie à l'âge de 22 ans, lorsqu'il est chargé de couvrir, plusieurs jours durant, de violentes manifestations de protestation pour le compte d'un journal de Hongkong. Fasciné par l'intensité des événements et par leur portée historique, il s'en fait témoin oculaire et chroniqueur. En 2009, il s'établit à Nairobi, au Kenya, et se focalise désormais sur le continent africain.

Le Soudan du Sud, la Somalie, le Mali et la République démocratique du Congo – quatre États africains qui ne parviennent pas à couvrir les besoins sécuritaires et alimentaires de leur population. Un grand nombre de leurs problèmes est dû à des facteurs extérieurs dont les racines remontent à l'histoire coloniale. Constellations fragiles, ces pays sont livrés aujourd'hui encore à la convoitise et à l'appât du gain de puissances étrangères. Depuis sa création en 2011, le Soudan du Sud, le plus jeune État du monde, s'enfonce dans une guerre de matières premières (le pé- trole en premier lieu) avec des répercussions désastreuses pour la population civile. Dans la guerre civile somalienne, les milices du mouvement islamiste radical Al-Shabbaab font face aux troupes de paix de l'Union africaine et à l'État somalien, dont le gouvernement ne contrôle que quelques zones autour de la capitale Mogadiscio. Au Mali, le conflit entre les rebelles islamistes et le gouvernement – conflit auquel des États occidentaux, notamment la France et l'Allemagne, participent depuis janvier 2013 – s'est embourbé et se trouve actuellement dans l'impasse. Quant à la République démocratique du Congo, le conflit violent qui y fait rage et qui remonte au génocide du Rwanda en 1994 est encore attisé par la lutte pour les richesses minières.



© Dominic Nahr, Soudan du Sud, 2012. Courtesy de l'artiste et Fotostiftung Schweiz

L'exposition *Blind Spots* pose la question du statut de la photographie dans le système des médias et dans la représentation de la misère et de l'horreur. La fin de la guerre froide, puis la crise des médias au début du 21^{e} siècle, ont entraîné un net appauvrissement de l'information sur l'Afrique. Le système des médias présente des angles morts – lacunes dans la perception, mécanismes de refoulement – face auxquels les photographes se trouvent désarmés. Dans ce contexte, les clichés de Dominic Nahr suscitent des questionnements importants : qu'est-ce que la photographie peut ou doit montrer ? Sur quels forums, par quels canaux, faut-il la diffuser pour qu'elle continue à capter notre attention ? Libérées de leur fonction de documents journalistiques, ses photographies impressionnent par leur composition et leur langage iconographique percutants. Une image terrible peut-elle être belle ? Les photos ne manquent-elles pas leur cible si elles ressassent la classique image négative de l'Afrique ? Et comment supporter d'être séduit par une représentation lorsque l'on se rappelle l'horreur de la réalité ? "
Peter Pfrunder, Sascha Renner

Source : dossier de presse, à consulter pour les textes du photographe sur les différents pays visités :
http://www.fotostiftung.ch/fileadmin/user_upload/Pdf/Presse/FR_Auflageblatt_Nahr.pdf

© Igor Elukov, Frau mit Enkel, Bytsche, Region Archangelsk, August 2012. Courtesy Coalmine

Igor Elukov. I am not someone who dreams

Coalmine – Forum für Dokumentarfotografie, Winterthour, 23.06. – 30.09.2017
www.coalmine.ch

Le jeune photographe russe Igor Elukov s'intéresse à la vie des corneilles, du vent et de l'eau, ainsi qu'à la vie elle-même, aux humains, leurs sentiments et ressentis. Il compose ses prises noir et blanc tel un peintre ou un sculpteur. La photo est pour lui un but en soi, un medium de la connaissance et de la méditation.
Igor Elukov dit de lui-même : "On ne sait jamais où une surprise nous attend, mais il faut y être préparé, pour ses propres images. J'observe le monde extérieur avec la même attention que je porte à moi-même. Parfois, ce que je vois devant moi, les lignes et les points, commencent à osciller en moi et réveillent une profonde conscience de la vie. Je ne sais pas ce que c'est, mais c'est exactement à ce moment précis que je presse le déclencheur."
Curatrice : Katri Burri

Source : http://www.keystone.ch/bild-disp/keystone/fr/cms_news.html?id=Gespraech-mit-Igor-Elukov

© Igor Elukov, Ich lege den Vogel in den Korb. Region Archangelsk, September 2014. Courtesy Coalmine

© Igor Elukov, Rauch aus dem Schonstein des Kraftwerks. Region Kirov, Februar 2013. Courtesy Coalmine

© Filip Berte, Sans titre, négatif photographique, de la série Un-Home / Moving Stones, 2017

Filip Berte. Gutta Cavat Lapidem
dAM Espace de Andrés-Missirlian, Romainmôtier, 02.07. – 17.09.2017
www.espacedam.ch

2.7.-17.9.2017 Installation Vernissage 2.7.2017, 14h-18h C'est à l'occasion de deux résidences d'artiste faites à l'Arc à Romainmôtier depuis 2015, que Filip Berte, jeune artiste originaire de Gand, a conçu Un-Home / Moving Stones, un vaste projet en cours sur la migration. À dAM, l'installation *Gutta Cavat Lapidem* (une citation d'Ovide signifiant «les gouttes d'eau creusent la pierre») constitue l'étape romamonastérienne du projet. L'origine du travail de Filip Berte réside dans la découverte faite à Vallorbe, non loin de Romainmôtier, du Centre d'enregistrement et de procédure de l'Office fédéral des migrations – ancien hôtel, puis ancienne caserne militaire –, d'un part. D'autre part, il s'inspire des célèbres grottes calcaires de Vallorbe comme attraction touristique et site d'intérêt scientifique géologique. Dissimulée tantôt dans une maquette mobile du Centre de requérants, tantôt dans des faux rochers en plâtre imitant le calcaire, une camera obscura a permis à l'artiste d'approcher discrètement et de révéler à la fois non seulement le Centre de réfugiés de Vallorbe, mais également d'autres sites «frontières» en Europe, d'autres espaces «liminaux», concrets ou métaphoriques.

© Filip Berte, Sans titre, négatif photographique, de la série Un-Home / Moving Stones, 2017

Chez l'artiste, la grotte fonctionne comme métaphore de la position «marginale» des réfugiés en Europe aujourd'hui. Il considère les centres d'asile comme «des trous et des failles» dans la société. Se déployant comme un espace de médiation et de réflexion autour de la migration, l'espace d'exposition évoque métaphoriquement une grotte ou une camera obscura. Les vitrines opacifiées de l'espace munies d'un œil de bœuf invitent à jeter un regard de l'extérieur vers l'intérieur. Un système de projection permet de visionner sur un écran translucide les images en négatif réalisées par l'artiste à l'aide de sa camera obscura. Un système audio fait entendre la voix de l'artiste dans ses propres réflexions comme une médiation philosophique à propos de son expérience de la migration – de la sienne comme artiste voyageur et de celle des autres comme fugitifs, réfugiés ou requérants d'asile. L'installation conjugue différents niveaux de sens liés aux thèmes de l'exil, du tourisme, de l'histoire, de la philosophie, de la géologie, de l'architecture et de la photographie, entre autres. Avec son projet, Filip Berte prend position dans le contexte d'une Europe polarisée entre des valeurs d'accueil et d'hospitalité et des politiques de repli, d'exclusion et d'expulsion. Il offre une forme de résistance éclairée et poétique en adoptant une position de médiateur artistique, abordant les questions d'hospitalité, de conflit, d'intégration/désintégration sociale ou identitaire, de surveillance, d'oblitération, de mise à distance, de mise en danger et de mise à la place de l'autre.
Alberto de Andrés

Source : communiqué de presse

© Peter Fischli & David Weiss, Eine unerledigte Arbeit, An unsettled work (groß), 2000-2006. Courtesy Sprüth Magers, Matthew Marks Gallery, Galerie Eva Presenhuber, Collection Thomas et Cristina Bechtler, Suisse

Diapositive. Histoire de la photographie projetée

Musée de l'Elysée, Lausanne, 01.06. – 24.09.2017
www.elysee.ch

Artistes : Marcel Broodthaers (1924-1976), Jan Dibbets (1941), Peter Fischli (1932) et David Weiss (1946-2012), Ceal Floyer (1968), Gisèle Freund (1908-2000), Bertrand Gadenne (1951), Jules Gervais-Courtellemont (1863-1931), Nan Goldin (1953), Dan Graham (1942), Lewis W. Hine (1874-1940), Runo Lagomarsino (1977), Frederick (1809-1879) et William (1807-1874) Langenheim, Helen Levitt (1913-2009), Laszlo Moholy-Nagy (1895-1946), Antonin Personnaz (1854-1936), Josef Svoboda (1920-2002), Alain Sabatier (1945), Allan Sekula (1951-2013), Robert Smithson (1938-1973), Alfred Stieglitz (1864-1946), Krzysztof Wodiczko (1943).
Designers et architectes : Charles (1907-1978) et Ray (1912-1988) Eames, Le Corbusier (1887-1965), Gerard Ifert (1928) et Rudi Meyer (1943), Ken Isaacs (1927-2016).

Le Musée de l'Elysée présente une des premières expositions consacrées à l'histoire de la diapositive depuis ses débuts dans la seconde moitié du 19^{e} siècle jusqu'à aujourd'hui. Si l'histoire de la photographie s'est construite autour de la question du tirage papier, la projection photographique a connu un important développement dès le dernier tiers du 19^{e} siècle dans la lignée des spectacles de lanterne magique. Longtemps restreinte aux sphères de l'enseignement, des conférences publiques et du divertissement populaire, la photographie projetée se développe également dans la pratique des photographes amateurs. Si quelques photographes reconnus utilisent la diapositive dans la première moitié du 20^{e} siècle, c'est à partir des années 1960-1970 que ce dispositif de présentation se développe au sein du milieu artistique, lorsque les artistes conceptuels s'en emparent comme moyen alternatif de création.

© Dan Graham, Project for Slide Projector, 1966-2005. Courtesy Marian Goodman Gallery. Collection : Astrid Ullens de Schooten / Fondation A Stichting, Bruxelles

L'exposition est organisée en quatre grandes sections thématiques présentant les spécificités de ce mode de monstration photographique : l'image de lumière, le dispositif, la séquence et la séance. La sélection intègre la diversité de ces pratiques afin de rendre compte de son impact sur la culture visuelle. Elle comprend plus d'une vingtaine de projections et réunit différents médiums – objets diapositives, tirages, appareils de projection, documentation originale et vidéos (reconstitutions).

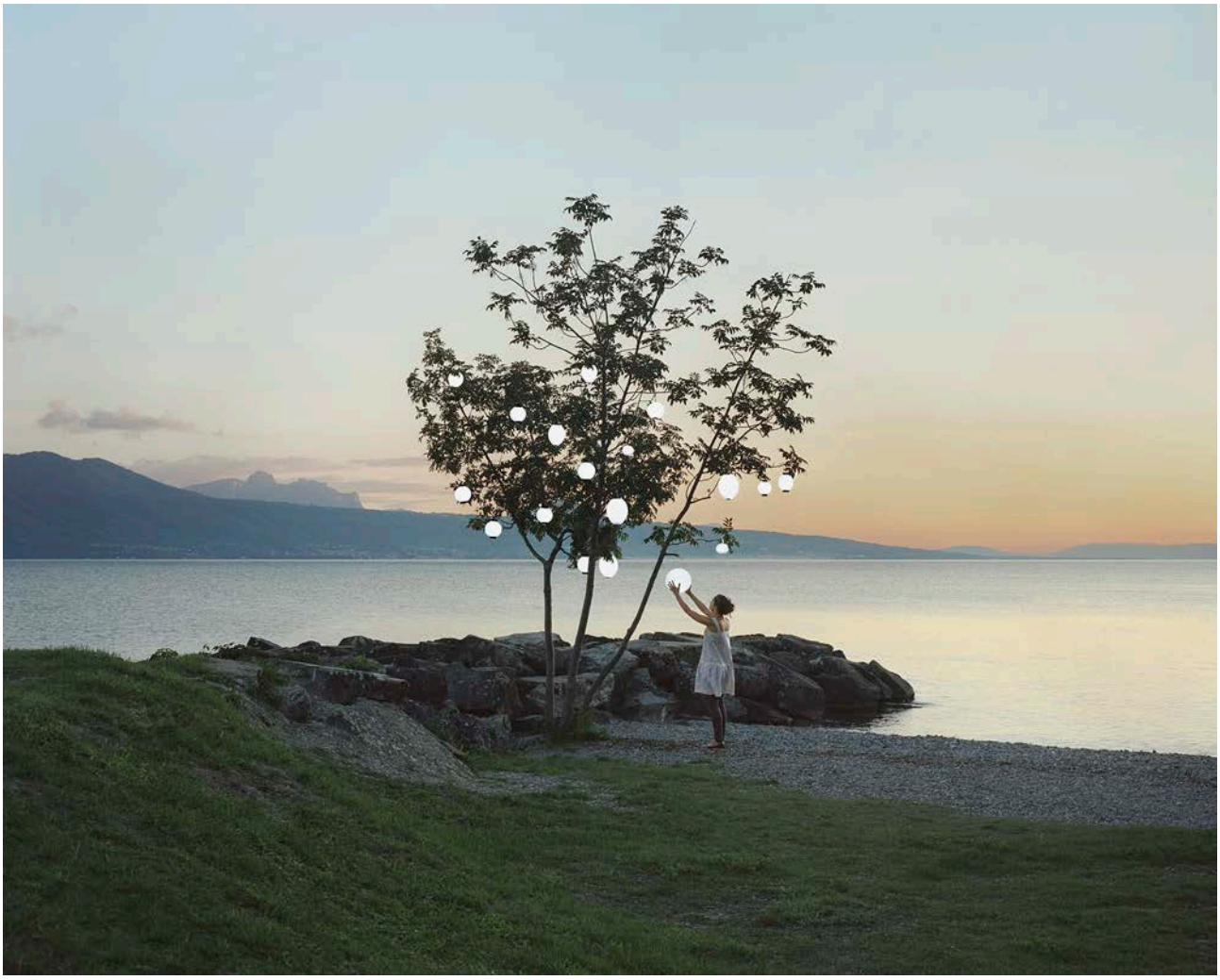
Curateurs : Anne Lacoste et Carole Sandrin, conservatrices au Musée de l'Elysée, Lausanne ; Nathalie Boulouch, maître de conférence en histoire de l'art contemporain et photographie, Université Rennes 2, France ; Olivier Lugon, professeur de la section d'histoire et d'esthétique du cinéma et du centre des sciences historiques de la culture, Université de Lausanne. Avec l'assistance d'Emilie Delcambre Hirsch.

Publication : Un catalogue sous la direction d'Anne Lacoste, de Nathalie Boulouch, d'Olivier Lugon et de Carole Sandrin est publié par le Musée de l'Elysée, en coédition avec les Editions Noir sur Blanc, mai 2017, 21x27.2 cm, 240 pages, 213 illustrations, français/anglais.

Source : dossier de presse

Bertrand Gadenne, Les Papillons, 1988 © 2017, ProLitteris, Zurich / Bertrand Gadenne / Collection du Musée de l'Elysée, Lausanne

© Marcel Broodthaers, Bateau Tableau, 1973 © Estate Marcel Broodthaers. Courtesy Musée de l'Elysée



© Loan Nguen, Lanternes, 2010, tirage photographique, 64x80 cm. Courtesy de l'artiste et Espace CHUV

Pleins feux ! La photographie dans la Collection d'art de la Ville de Lausanne

Espace CHUV, Lausanne, 29.06. – 28.09.2017
www.chuv.ch/culture

L'exposition donne le coup d'envoi d'un an de manifestations célébrant les arts visuels à Lausanne. Sous le titre *Pleins feux !*, des expositions, des rencontres originales et une publication marqueront les 50 ans du Fonds des arts plastiques, fonds qui est à l'origine de la Collection d'art de la Ville de Lausanne. À travers les œuvres de douze artistes, l'exposition permet de saisir la richesse de la création photographique à Lausanne. Les figures qui ont marqué les années 1980 et 1990 – comme Monique Jacot, Magali Koenig et Philippe Pache – côtoient des photographes qui, aujourd'hui, partent en quête d'un monde en pleine transformation.
Yann Mingard cherche les frontières d'une Europe ébranlée, alors que Matthieu Gafsou et Olivier Christinat nous emmènent aux limites d'une Suisse évanescente. Avec les travaux de Joël Tettamanti et de Loan Nguyen, on perçoit la force de la photographie à construire et déconstruire des mondes qui ébranlent nos certitudes. Virginie Otth, Maya Rochat, Mathieu Bernard-Raymond et Simon Rimaz interrogent, quant à eux, les frontières de la photographie elle-même qui doit s'habituer, désormais, à rendre compte d'un réel où les pixels sont au moins aussi présents dans la vie quotidienne que les objets tangibles.
Après la Collection d'art contemporain du CHUV, cette exposition est le deuxième volet d'un cycle d'expositions estival consacré à des Collections d'art institutionnelles membres de la KIK//CCI, l'Association des curatrices et curateurs de Collections d'art institutionnelles de Suisse, dont font partie les collections d'administrations et hôpitaux publics ainsi que de sociétés, banques, compagnies d'assurance, cliniques privées.
Curatrice : Pauline Martin, Musée de l'Elysée

Source : communiqué de presse

Miroir Miroir, Mudac, Lausanne, 31.5. - 1.10.2017, curateur Marco Costantini, œuvres de Oscar Munoz, Bo Reudler et Seroj de Graaf, Willian Wegman, Matteo Gonet, Patty Chang ; photo Daniela Droz & Tonatiuh Ambrosetti. Courtesy Mudac

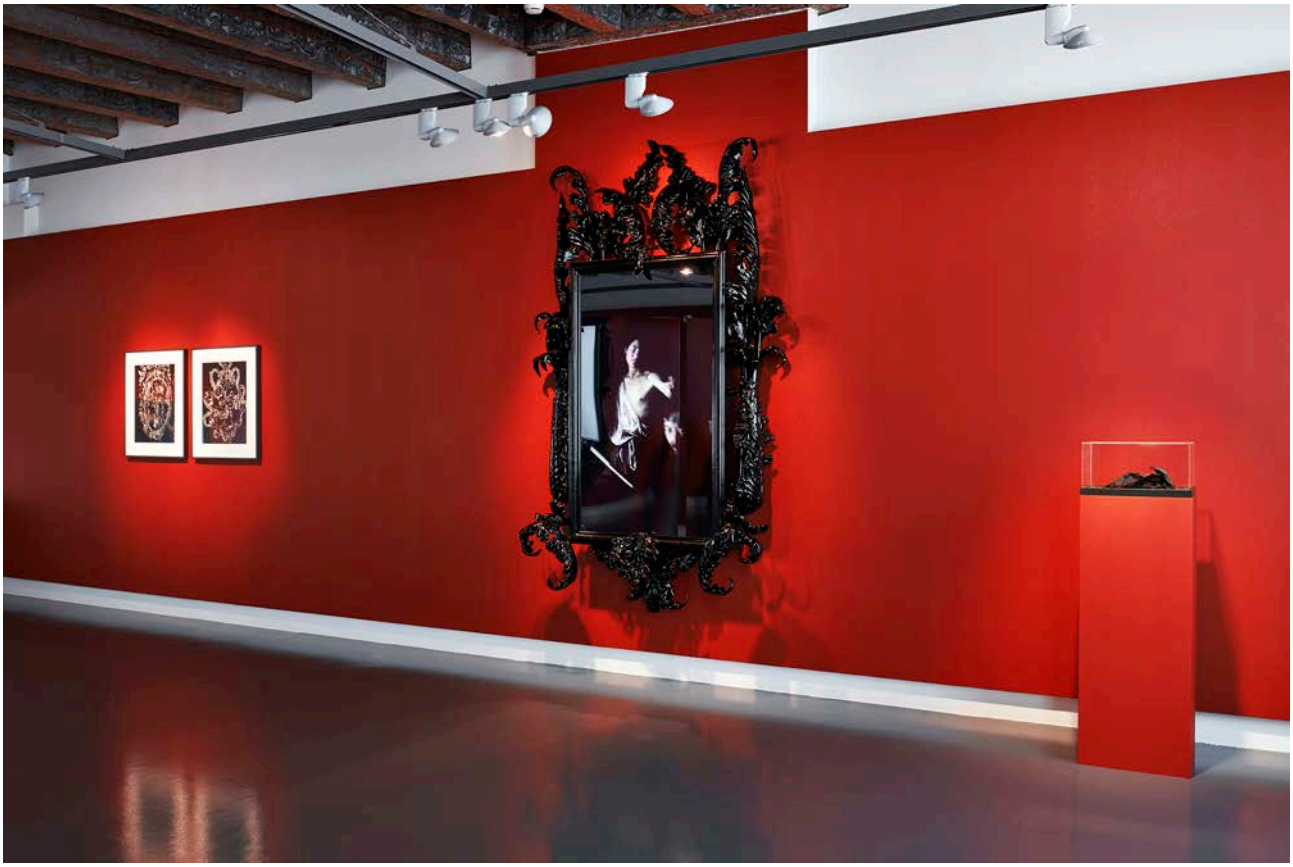
Miroir Miroir

mudac, Lausanne, 31.05. - 01.10.2017
www.mudac.ch

Comme l'affirment de nombreuses théories, l'époque contemporaine est celle du règne des images. Paradoxalement, il n'a jamais été plus difficile pour chacun de nous de les lire, de les analyser et de les interpréter. Leur vitesse de diffusion, notamment par les nouvelles technologies, semble être inversement proportionnelle à notre capacité à les saisir dans leur complexité. S'il est un objet intimement lié à l'image, qui a traversé les époques et les différents genres de la création – de l'art à la littérature, des nouveaux médias au design – c'est bien le miroir. Objet à la fonction scopique, il possède également une forte connotation symbolique. On le retrouve ainsi associé à différents mythes de cultures variées et il occupe une place importante dans le discours psychanalytique, élément structurant essentiel dans la phase dite du miroir. Entre reconnaissance et illusion, construction de l'ego et affirmation de l'identité, le miroir répond toujours d'une manière ou d'une autre à la question : qui suis-je ?
Rassemblant des œuvres d'art et des pièces de design, l'ambition de *Miroir Miroir* est d'observer le lien que nous entretenons avec notre propre image et la manière dont celui-ci impacte sur la création contemporaine. Cinquante ans après les quinze minutes de célébrité mondiale annoncées en 1968 par Andy Warhol, cette prédiction résonne de manière assourdissante. Des adolescent-e-s aux quadras, les sentiers de la gloire attirent bon nombre des choix de vie, et jamais le désir de devenir « quelqu'un » n'a été aussi fort et aussi assumé. Les modèles à suivre se multiplient aussi bien dans les médias, dans les arts que sous de nouvelles formes, héritières de la formule médiatique récente de la téléréalité – illustrée à merveille par la réussite d'une personnalité telle que Kim Kardashian. De Narcisse aux miroirs parlants des contes, des questions de vanité à la possibilité d'un espace démultiplié, l'exposition *Miroir Miroir* interroge également la notion de miroir aveugle ou de miroir noir. La magie n'est pas loin quand on évoque la manipulation du reflet, et la technologie souvent en première ligne dans les objets les plus contemporains : dématérialisation de l'image, distorsion ou évitement, capture du reflet. Du conte aux rituels des selfies contemporains, les pièces présentées explorent les enjeux théoriques, sociologiques, esthétiques, historiques et actuels d'un objet qui nous accompagne au quotidien, dans une scénographie étincelante pensée pour les espaces du mudac.
Curateurs : Marco Costantini, conservateur

Source : dossier de presse

Miroir Miroir, Mudac, Lausanne, 31.5. - 1.10.2017, curateur Marco Costantini, œuvres de Matali Crasset Nel Verbeke, Pipilotti Rist, Pierre et Gilles ; photo Daniela Droz & Tonatiuh Ambrosetti. Courtesy Mudac



Miroir Miroir, Mudac, Lausanne, 31.5. - 1.10.2017, curateur Marco Costantini, œuvres de Valérie Belin, Mat Collishaw, Pierre-Laurent Cassière ; photo Daniela Droz & Tonatiuh Ambrosetti. Courtesy Mudac

© Kelley Walker, Untitled, 2009, sérigraphie quadrichromie avec encre acrylique sur toile. Courtesy de l'artiste et Paula Cooper Gallery, New York; Thomas Dane Gallery, London; Galerie Gisela Capitain, Cologne.

Kelly Walker

MAMCO, Musée d'art moderne et contemporain, Genève, 31.05. – 10.09.2017
www.mamco.ch

Kelley Walker (né en 1969, Columbus, USA) utilise à la fois des techniques issues du Pop Art (comme le collage, la photographie et la sérigraphie) et des outils numériques contemporains pour interroger la circulation et la consommation des images.
La rétrospective du MAMCO réunit les principales séries réalisées par l'artiste, à savoir : les *Black Stars Press*, qui superposent en sérigraphie des images simillaires à celles dont Warhol a fait usage et des couches de chocolat ; les *Rorschach*, miroirs fragmentés en référence au test du célèbre psychiatre suisse ; les *Brick Paintings*, mêlant motif de briques et informations issues de la presse imprimée ; ainsi que ses plus récentes recherches sur le passage de l'image à l'objet et plusieurs œuvres inédites.
Par le collage, l'emprunt, le déplacement et la juxtaposition, Kelley Walker observe la diffusion médiatique de l'image et explore son irréductible matérialité. Coulure de chocolat, parebrise éclaté, autocollant, caviardage : il y a dans l'œuvre de Kelley Walker la reconnaissance de gestes urbains et anonymes, collectifs et régressifs, qui sont autant d'actes d'insubordination aux messages imposés par les agencements mécanisés des médias.
Ainsi, les photographies des *Disasters* sont scannées de magazines, transformées à l'aide de logiciels infographiques et confrontées à un slogan politique. En tant que simples fichiers digitaux, ces œuvres permettent à leur propriétaire de déterminer la taille d'impression et les modes de diffusion à leur convenance, renvoyant ainsi à l'arbitraire du champ médiatique. Alors que dans ses premières œuvres, l'artiste traitait ces questions de signes culturels à l'aide d'éléments matériels, l'utilisation du potentiel infiniment multipliable du digital marque une distance supplémentaire à l'œuvre.

© Kelley Walker, A Black Star Press Distribution: Aquafresh plus Crest with Tartar Protection, 2002, affiche couleur et CD-Rom, dimensions variables. Courtesy de l'artiste et Paula Cooper, New York; Thomas Dane, London; Gisela Capitain, Cologne.

Les peintures de briques, ou la reprise de documents en lien avec la répression du mouvement des droits civiques, que l'artiste — tout comme Warhol — prélève dans *Life Magazine*, sont quelques-uns des motifs par lesquels il dessine un paysage anthropologique des États-Unis, de leur idéologie et de leur violence raciale et sexuelle.
Dans l'appropriation d'images et le remploi de signes culturels chargés, Kelley Walker fait montre d'une économie particulière : dénuées de toute nostalgie de la perte de l'aura de l'art, ses œuvres développent à la fois une stratégie de séduction formelle et une mise à distance du spectateur. Le démontage du processus technique qui permet aux images de se présenter comme des icônes ou des messages est, en ce sens, un processus de désublimation de leur pouvoir.

Autres expositions à voir au MAMCO : General Idea, Photographs (1969-1982) ; Swiss Pop ainsi que Jack Goldstein, Jenny Holzer, Sherrie Levine, Cady Noland/Laurie Parsons/Felix Gonzalez–Torres

Source : http://www.mamco.ch/expositions/encours/2017_Ete/Kelley_Walker.html

© General Idea, Painting Drawing Sculpture (a.k.a. No Mean Feet), 1976, photographie noir et blanc, 76x204 cm, coll. Nathalie Cohen. Courtesy Estate General Idea

General Idea. Photographs (1969-1982)

MAMCO, Musée d'art moderne et contemporain, Genève, 31.05. – 10.09.2017
www.mamco.ch

Formé par AA Bronson (né en 1946), Jorge Zontal (1944-1994) et Felix Partz (1945-1994), le collectif canadien General Idea a produit l'une des œuvres les plus marquantes des années 1970-1980. Avec un sens aigu de l'ironie, prenant à revers le glamour des images populaires, l'idéologie des médias de masse et les poncifs véhiculés par le monde de l'art, leur travail se déploie sur une multitude de médiums. Chaque œuvre s'appréhende dans une relation d'interdépendance aux autres, comme les pièces d'un puzzle en constante reformation.

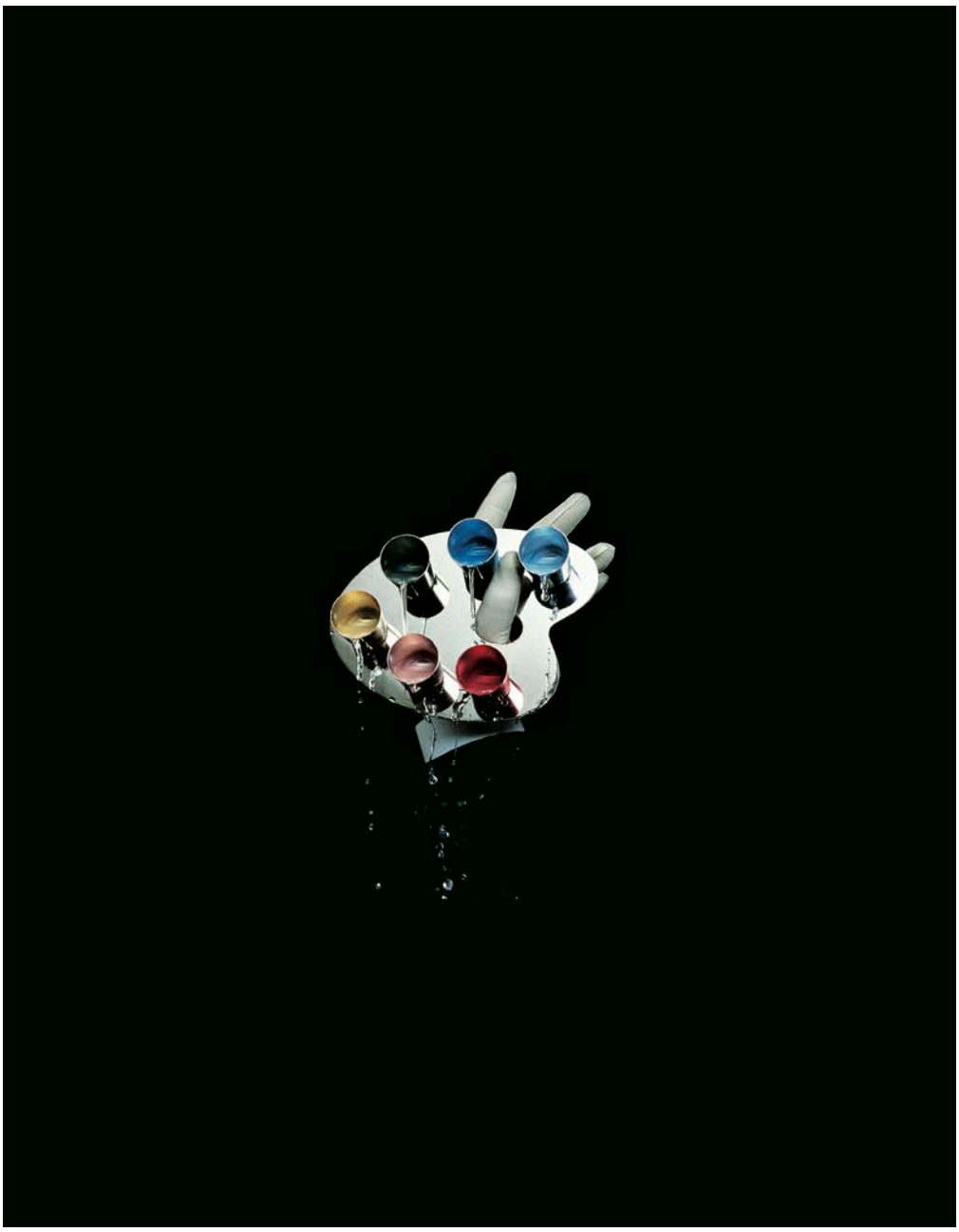
General Idea est fondé en 1969 à Vancouver par les trois artistes, qui décident de vivre et travailler ensemble. Lecteurs attentifs des théories de la communication de Marshall McLuhan et des *Mythologies* de Roland Barthes, ils organisent en 1970 un concours de beauté pour élire Miss General Idea : une figure mythique aux contours flous, asexuée et sans visage qui leur tiendra lieu de muse. Dès l'année suivante, le groupe s'engage pour treize ans dans une vaste fiction, *The 1984 Miss General Idea Pavilion*. Derrière ce « projet » qui évoque les expositions universelles, se met en place une étrange fiction qui accueille toutes sortes de formes et de manifestations.

En s'appuyant sur les archives du groupe, l'exposition du MAMCO, développée en étroite collaboration avec AA Bronson, aborde la première décennie du collectif sous l'angle spécifique de la photographie. L'exposition s'ouvre sur leurs premières expérimentations, qu'il s'agisse des projets réunis dans la série des *Index Cards* ou des performances *Light On* et *Canvas Weaving*, pièces séminales du développement de la pratique du collectif. L'esthétique de ces premiers travaux emprunte aussi bien à l'art minimal et conceptuel qu'au Land art et le visiteur familier du MAMCO peut y retrouver des résonances avec des œuvres de Dennis Oppenheim, Franz Erhard Walther ou encore Victor Burgin. Mais, au-delà de toute considération formelle, ces photographies sont également autant de documents de la vie du groupe et de son inscription dans le contexte des utopies communautaires qui marquent les années 1960 en Amérique du Nord.

Dès le concours de beauté, premier projet d'envergure de General Idea, la photographie est le médium privilégié du groupe pour se jouer des codes du glamour et alimenter leur mythologie. Selon leur principe de « form follows fiction », les œuvres produites pendant cette période renvoient systématiquement à la muse et à son pavillon, par un répertoire iconographique constitué d'accessoires vestimentaires, de miroirs, de stores vénitiens ou du motif du ziggourat.

L'exposition met également en valeur le rôle de l'édition dans la production et la diffusion de ces images. Avec un sens aigu de la mise en page, le collectif a su s'approprier différents registres de publication, de la plaquette de concours de beauté au magazine grand public. ziggourat s'est notamment imposé comme l'un des magazines d'artistes les plus aboutis depuis les années 1960. Présenté par General Idea comme un « parasite culturel » qui s'approprie et détourne le célèbre *LIFE Magazine* (la firme leur intentera d'ailleurs un procès), le périodique diffuse les manifestes et les projets du groupe, chronique la vie artistique locale et internationale, et introduit les tendances culturelles. En 26 numéros, sur une période allant de 1972 à 1989, *FILE* contribue à développer l'audience de General Idea au-delà du champ strictement artistique.

Source : http://www.mamco.ch/expositions/encours/2017_Ete/General_Idea.html



© General Idea Magic Palette, 1980. Courtesy Estate General Idea

Helmut Newton, Self-Portrait with Wife and Models, Paris, 1980 © The Helmut Newton Foundation

Entre l'art et la mode. Photographies de la Collection Carla Sozzani

MCAL – Musée des beaux-arts, Le Locle, 18.06. – 15.10.2017
www.mbal.ch

Le Musée des beaux-arts du Locle est né quelques années après la photographie mais n'a fait entrer ce médium que très récemment parmi ses expositions. Il est utile de rappeler qu'à son invention au 19e siècle, la photographie est parfois regardée avec méfiance – « humble servante des sciences et des arts » écrivait Baudelaire. Avant de faire son entrée dans les musées, la photographie a trouvé son chemin dans les magazines. Bon nombre d'entre eux doivent le succès à leurs photographes. Que seraient *LIFE*, *Vogue* ou *Vanity Fair* sans photographie ? Les multiples écrans, qui caractérisent le 21e siècle, ont pris le relais. Sans les images qu'ils diffusent et qu'ils produisent par milliards, nous serions peut-être un peu moins attirés par ces « extensions du corps et du cerveau ».
Les nouvelles expositions du MBAL célèbrent ainsi la photographie. L'une d'elle réunit les plus grands photographes du 20e siècle autour de Carla Sozzani, figure éminente du monde de la mode et de la culture. Sa collection privée, fruit de 40 ans d'acquisitions et dévoilée ici au public, est fascinante tant elle révèle ses goûts photographiques qui mettent côte à côte les images du passé et du présent, aussi remarquables les unes que les autres. La collection d'objets du photographe Henry Leutwyler n'est pas moins iconique ! A travers ses natures mortes, on entre dans l'intimité des grandes stars du 20e siècle – celles qui nous ont fait rêver sur papier glacé. La jeune artiste Ina Jang a également trouvé son inspiration dans les pages de magazines. Ici elle se réapproprie le nu féminin pour mieux interroger ce genre tant prisé. Enfin, l'exposition que nous consacrons au *photobook* offre un aperçu sur cet objet convoité par tous les photographes. Aucun d'entre eux ne contrediront Mallarmé – « Le monde existe pour aboutir à un livre » – ou Borges – « ce livre incessant est la seule chose qui existe au monde : plus exactement, est le monde ». Longue vie à la photographie !
Nathalie Herschdorfer, Directrice

© Francesca Woodman, from Eel series, Venice, 1978 © Courtesy of George and Betty Woodman

Il est rare pour un musée de consacrer une exposition à une collection privée. Généralement, il s'agit d'emprunter une œuvre d'art ici ou là et d'indiquer discrètement le nom du généreux prêteur si celui-ci ne souhaite pas rester anonyme. Avec cette exposition, Carla Sozzani, figure éminente de l'élégance contemporaine, nous accueille dans son intimité. Sa collection de photographies, qui couvre les 20^{e} et 21^{e} siècles, est remarquable en tous points. Plus de 70 photographes sont représentés parmi les 200 tirages choisis par Fabrice Hergott, directeur du Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. On y trouve les plus grands noms – Richard Avedon, Horst P. Horst, William Klein, Man Ray, László Moholy- Nagy, Don McCullin, Daido Moriyama, Helmut Newton, Irving Penn, Paolo Roversi, Alfred Stieglitz – et de nombreuses femmes photographes, telles que Berenice Abbott, Lillian Bassman, Louise Dahl- Wolfe, Dominique Issermann, Sheila Metzner, Sarah Moon, Leni Riefenstahl et Francesca Woodman.
La photographie nourrit Carla Sozzani depuis le début de sa carrière et sa collection s'enrichit au cours des rencontres et des années. Jouant un rôle fondamental dans la mode depuis le début des années 1970, Carla Sozzani collabore avec de nombreux photographes lorsqu'elle est rédactrice en chef des éditions spéciales de *Vogue Italia*, puis lorsqu'elle fonde le *ELLE* italien. Connue pour son regard aiguisé et son sens esthétique, elle participe au parcours de très nombreux créateurs. En 1990, elle fonde à Milan la Galleria Carla Sozzani, où elle expose principalement de la photographie, puis l'année suivante 10 Corso Como, le tout premier concept store qui s'est depuis lors déployé à Séoul, Shanghai, Pékin et bientôt New York. La richesse de cette collection dévoile une personnalité intelligente, sensible, cultivée, persévérante et éprise de beauté. On y trouve beaucoup d'icônes mais aussi des images méconnues, insolites, et qui nous émerveillent. Cette exposition exceptionnelle est née de la volonté du couturier Azzedine Alaïa, qui appartient au cercle intime de Carla Sozzani, et qui a présenté cette collection dans sa galerie parisienne l'hiver dernier.

Publication : L'exposition est accompagnée d'une publication, disponible en français et en anglais.

Source : communiqué de presse

© Henry Leutwyler, Michael Jackson's white crystal Swarovski sequined glove, de la série Document, 2004-2016. Courtesy MBAL

Henry Leutwyler. Document

MCAL – Musée des beaux-arts, Le Locle, 18.06. – 15.10.2017
www.mbal.ch

La photographie de célébrités est un genre qui ne s'épuise pas. Portraits de vedettes de cinéma, d'artistes, d'hommes d'état, de musiciens, de sportifs... les magazines sur papier glacé savent que le succès est assuré lorsque la photographie nous fait rêver. Henry Leutwyler (1961), photographe new-yorkais d'origine suisse, en sait quelque chose, lui qui a fait les portraits de Julia Roberts, Michelle Obama ou Rihanna et qui travaille pour des magazines aussi prestigieux que *Vanity Fair*, *New York Times Magazine, Esquire, Vogue* ou *Time*.
Produit de 12 ans de découvertes, la série *Document* se présente comme une galerie de portraits d'objets ayant appartenu à des célébrités que Leutwyler aurait pu photographier s'il était né quelques années plus tôt ! La montre de poche de Gandhi, les lunettes de John Lennon (et l'arme qui l'a tué), le pinceau d'Andy Warhol, le chausson de boxe de Mohamed Ali, le gant de Michael Jackson, la guitare de Jimi Hendrix, le portefeuille d'Elvis Presley ou la clé de la chambre d'hôtel de James Dean... Isolés de leur contexte et de leur propriétaire, ces objets – icônes du monde moderne – captent notre attention.

© Henry Leutwyler, Marilyn Monroe's stack of Goyard traveling trunks at Universal Studios, de la série Document, 2004-2016. Courtesy MBAL

Authentiques, usagés, ils sont les témoins matériels de leur propriétaire, de véritables reliques de ces célébrités ainsi qu'une projection de notre mémoire collective. Ces natures mortes nous invitent dans l'intimité des célébrités de manière inédite. Leutwyler nous fait relire l'histoire différemment, avec toute la charge émotionnelle inattendue que comporte cette collection d'objets singuliers.

Publication : L'exposition est accompagnée d'un livre paru aux éditions Steidl et d'un puzzle produit par le MBAL, en édition limitée, signée et numérotée.

Source : communiqué de presse

© Henry Leutwyler, James Dean's key to the room 82 of the Iroquois Hotel, New York - James Dean residence, de la série Document, 2004-2016. Courtesy MBAL

© Viviane Sassen, Détail de la bibliothèque personnelle de l'artiste, 2017. Courtesy MBAL

Photobook

MCAL – Musée des beaux-arts, Le Locle, 18.06. – 15.10.2017
www.mbal.ch

Photobook s'inscrit à la suite de *L'art se livre*, exposition organisée par le MBAL en2014 et consacrée au livre d'art. Dans le cadre de cette saison photographique, le musée se penche sur le culte du livre de photographies, phénomène plus actuel que jamais. Depuis le début des années 1990, le nombre d'éditeurs s'intéressant à la photographie n'a cessé de croître tandis que les technologies numériques ont placé les outils d'édition directement entre les mains des photographes. Tant au niveau de son contenu que de sa forme, le *photobook* s'aventure aujourd'hui dans des directions insoupçonnées il y a 15 ou 20 ans. Quant à sa distribution, elle trouve de nouveaux réseaux à travers Internet, de nouvelles maisons d'édition et différentes foires spécialisées. Pour les photographes – toutes générations confondues – publier un livre est considéré comme un passeport pour la scène internationale.
Qu'il soit fabriqué de manière artisanale ou issu des dernières technologies, un livre est le résultat de décisions qui ne changent pas avec le temps: choix de contenu visuel et textuel, de couverture, de format, de mise en page, de papier, de reliure, de type d'impression, etc. Ces différents éléments doivent s'articuler avec cohérence. Publié par de grandes maisons ou à compte d'auteur, produit à des milliers d'exemplaires ou en édition limitée, le livre de photographies est aussi un objet de collection pour les photographes, eux-mêmes acheteurs assidus de *photobooks*. Seize photographes ont ainsi accepté de nous dévoiler quelques rayons de leur bibliothèque personnelle. L'exposition, réalisée en collaboration avec Darius Himes, directeur du département Photographies chez Christie's, et co-auteur du livre *Publish Your Photography Book*, propose de rendre hommage à ce qu'on appelle désormais le *photobook*. Pour célébrer le culte du livre de photographies, le MBAL réunit après Paris, New York, Madrid, Düsseldorf et Moscou, les ouvrages sélectionnés dans le cadre du Paris Photo-Aperture Foundation PhotoBook Award, concours organisé annuellement par la fondation new-yorkaise Aperture et la foire Paris Photo, deux lieux incontournables de la scène de la photographie internationale. Les trois livres lauréats sont à découvrir dans l'exposition.

Source : dossier de presse

© Ina Jang, Watermelon, de la série Utopia, 2016 Courtesy Christophe Guye, Zurich & MBAL

Ina Jang. Utopia
MCAL – Musée des beaux-arts, Le Locle, 18.06. – 15.10.2017
www.mbal.ch

Ina Jang (1982), artiste sud-coréenne établie à New York, expose ses dernières recherches. À travers sa nouvelle série, l'artiste explore le thème de l'identité féminine en référence à l'image de mode qu'elle pratique parallèlement à son travail personnel. *Utopia*, réalisé à partir d'images trouvées sur des sites Internet de magazines japonais, présente des silhouettes de corps féminins aux poses suggestives. Les postures et chevelures n'ont pas été modifiées par l'artiste mais on trouve sa marque de fabrique dans la technique du collage et le traitement des couleurs en aplats. Avec *Utopia*, Ina Jang questionne les stéréotypes liés à la représentation du corps féminin. Son langage photographique singulier nous laisse deviner un univers onirique, où les jeux de perceptions, de textures et de formes sont des fondamentaux. Son catalogue de silhouettes offre le regard d'une jeune artiste du 21^{e} siècle qui s'empare du nu féminin, sujet issu d'une longue tradition remontant à la peinture et prisé par les photographes depuis l'invention du médium au 19^{e} siècle. Ina Jang est représentée en Suisse par la galerie Christophe Guye, Zurich.

Publication : MBAL édite une interview de l'artiste, le 4^{e} numéro de la série «Pouvez-vous nous parler...», à l'occasion de cette exposition.

Source : dossier de presse

© Ina Jang, Misty, de la série Utopia, 2016 Courtesy Christophe Guye, Zurich & MBAL